Palat: XIII - 15
(1-

LETTRES

D'HORTENSE DE VALSIN,

A

EUGÉNIE DE S. FIRMIN.

7394

569674

LETTRES D'HORTENSE DE VALSIN A EUGÉNIE DES. FIRMIN.

TOME I.

Chez { JEAN MOURER, Libraire, à Lausanne. GUILLAUME DE BURE l'ainé, Libraire, Hôtel Ferrand, rue Serpente, No. 6. A Paris.

1788.

A

L'AUTEUR

DE

CAROLINE.

EN vous offrant l'hommage de mon premier eſſai, je me bornerai à vous dire combien je déſire qu'il obtienne, & votre ſuffrage, & votre protection. Je ſupprime les louanges & les expreſſions de mes

ſentimens. Auſſi modeſte qu'aimable, les premieres vous embarraſſeraient, ſans rien apprendre à perſonne; les ſecondes me déceleraient, peut-être; ce ſerait manquer mon but, car je déſire garder l'anonime. Mais, ſans chercher à me connaître, reconnaiſſez, au moins, dans la peinture de l'amitié d'Hortenſe & d'Eugénie, celle que vous êtes faite pour inſpirer. Daignez être indulgente, & prendre ces deux amies ſous votre protection! Si votre jugement leur eſt favorable, il décidera leur ſort, & le Public ne pourra qu'être prévenu en leur faveur.

LETTRES.

LETTRES

D'HORTENSE DE VALSIN,

A

EUGÉNIE DE S. FIRMIN.

PREMIERE LETTRE.

Hortenſe de Valſin à Eugénie de S. Firmin.

L*******.

VOUS me demandez, ma chere Eugénie, ſi j'ai toujours cette heureuſe indifférence, qui doit, dites-

vous, faire mon bonheur. Oui, mon cœur eſt encore libre & je m'en félicite, j'oſe aſſurer qu'il le ſera longtems, je ne vois aucun être qui puiſſe le fixer. Nul homme n'a fait élever dans mon ame, ce ſentiment ſi vif de plaire ; j'en ai le déſir univerſel, je ſuis flattée, ſi je vois que je réuſſis ; mais c'eſt ma vanité ſeule qui eſt en jeu, mon cœur eſt paſſif. Ah ! puiſſe-t il l'être longtems ! Je ne ſais, j'imagine que ſi j'étais aimée, que ſi j'aimais, le moment où j'en ferais la découverte, ſerait pour moi un prélude de peines & de chagrins ; je n'aimerais pas, je ne voudrais pas être aimée faiblement ; & trouverai-je jamais un cœur auſſi ſenſible que le mien ? Ah ! j'en doute : le ſentiment le plus tendre & le plus vif le conſumerait, ſans que j'en fuſſe jamais payée du même retour. Non,

non, l'amitié ſeule doit le remplir, elle l'a ſatisfait juſqu'à préſent; vous m'aimez, je le ſais, à peu-près autant que je vous aime, je ſuis chérie de mes parens. Eh ! qu'ai-je à déſirer ? ne ſuis-je pas heureuſe ? Oh ! oui, il me ſemble autant qu'on peut l'être. Cependant, j'éprouve un vuide ſingulier, un déſir vague, indéterminé que je ne puis définir.... Il y a long-tems que je ne vous ai vue, ne viendrez-vous point paſſer quelque tems avec moi ? Nous allons avoir la comédie; quittez votre retraite, venez un peu reſpirer l'air de la ville; voulez-vous toujours vous enſévelir à la campagne ? Penſez que vous avez des talens, une figure, qui doivent être appréciés, & qui ne le ſont point dans le lieu que vous habitez. Venez me prouver que vous ſeule manquez à mon bonheur; que c'eſt vous ſeule

que je déſire, & qui devez remplir ce vuide. Adieu, mon Eugénie.

A propos, j'oubliais de vous dire, que mon pere m'a parlé ce matin d'un nouveau perti qui ſe préſentait. Il me connait à peine, & il veut m'épouſer. Oh ! ma chere amie, cette fortune que je dois poſſéder un jour, n'eſt point un bonheur, je vous aſſure; on me déſire, on me recherche pour elle ſeule; ce n'eſt point moi qu'on veut, c'eſt mon bien. Ne trouverai-je donc jamais un cœur qui veuille m'aimer pour moi-même ? Il me ſemble que je vaux bien cet argent, auquel on attache tant de prix, & qui n'a qu'un ſeul mérite à mes yeux, celui de ſoulager la miſére. Mais adieu, je ſuis triſte; mon pere me boude de mes refus continuels, car j'ai refuſé tout de ſuite. Il me demande avec humeur, ſi je veux

donc mourir fille ? Oh ! oui, plutôt que de m'unir à quelqu'un que je ne connaiſſe pas, que je ne puiſſe aimer par conſéquent, & dont je ne puis l'être.

LETTRE II.

La même à la même.

L******.

JE ne puis blâmer les raiſons de votre refus ; votre mere malade exige des ſoins que vous ſeule pouvez lui rendre. Ah ! je ſens trop bien l'étendue de la tendreſſe filiale, pour vouloir vous détourner de ſes devoirs ſi doux à remplir ; reſtez donc auprès d'elle, mon Eugénie, mais faites-moi eſpérer que lorſqu'elle ſera

rétablie, j'aurai mon tour, & que j'oſerai réclamer des droits que mon cœur ne cédera jamais qu'à votre digne & bonne mere.

J'ai été ſur le point d'aller vous aider à la ſoigner; j'avais déja demandé à la mienne la permiſſion d'aller paſſer quelque tems à S. Firmin; je l'avais preſque obtenue, lorſqu'elle a fait la réflexion, que je n'étais pas très-bien moi-même; & que la ſaiſon étant aſſez avancée, je pourrais peut-être tomber malade, & vous donner plus de peine & d'embarras que de ſatisfaction; j'ai cédé à cette raiſon, & j'ai conclu en moi-même que ce plaiſir, pour être renvoyé, ne ſerait point perdu, & que je m'en dédommagerais au printems.

J'eſpere d'ailleurs vous voir cet hiver; & je vous le demande en grace, vous viendrez paſſer un mois ou deux

à la ville ; je vous reconduirai à S. Firmin, & j'y reſterai quelques ſemaines. Cet arrangement ne vous plait-il pas ? mon cœur en bat de joie d'avance, & j'anticipe déja ſur le moment de la réalité.

Vous me blâmez d'avoir refuſé cet établiſſement, qu'on vous a dit être très-avantageux ; mais encore une fois l'intérêt ſeul doit-il décider du ſort d'une perſonne. Eh bien ! quand je ſerais richiſſime, quand j'aurais une maiſon très-bien montée, un équipage, mes gens ; ſi je n'ai pas le cœur de mon époux ; s'il n'a pas le mien, ſerai-je heureuſe ? Ah ! je gémirai ſans ceſſe au milieu de mes richeſſes, & j'envierai le ſort de la plus pauvre des femmes, mais qui poſſéderait l'affection de ſon mari, & le payerait de retour.

Je ſuis peut-être romaneſque ; je

nourris une chimere, mais n'importe: ma façon de penſer ne changera point, ſi je ne trouve pas un homme qui penſe comme moi, je ne me marierai jamais, à moins que je n'y ſois forcée ! & j'augure trop bien de la tendreſſe de mes parens, pour craindre qu'ils en viennent à cet excès, avec une fille qui leur eſt chere, & dont, ſi j'oſe les en croire, ils ne ſe ſépareraient qu'avec peine & pour aſſurer ſon bonheur. Au ſurplus, je dois vous dire que M. de M** n'a pas attendu un ſecond refus, & qu'il a pris le parti de la retraite, ſans regrets bien vifs, je penſe, puiſque le cœur n'y entrait pour rien; je ne ſuis point la ſeule héritiere, il en eſt d'autres qui ſeront moins exigeantes; il n'eſt pas fait pour échouer deux fois; on le dit aimable; je ne puis en décider; je ne voulais pas

lui plaire, & j'ai fait très-peu d'attention à lui.

Vous voulez des détails ſur le ſpectacle; ceux que je vous donnerai, ne ſeront pas propres à exciter vos regrets de n'en pas juger par vous-même; il eſt mauvais, très-mauvais; mais on y va pour le plaiſir de la nouveauté, cela change un peu les idées; on parle des auteurs, des actrices; on en dit du mal, & comme le ſujet eſt nouveau, le plaiſir de la médiſance eſt plus vif. J'y veux aller tous les jours; je crois que j'y retrouverai ma gayeté naturelle, & que je perdrai cette apathie qui me tourmente; la muſique, quoique mauvaiſe, me fait plaiſir; elle touche, elle émeut mon cœur, il eſt moins vide, quand je rentre chez moi. Eſt-ce un bien? C'eſt ce que je ne puis trop décider; elle m'occupe trop, ſi dans ce moment là

cette chimère, dont je m'entretiens quelquefois, devenait une réalité! Si je rencontrais cet être dont le cœur doit être analogue au mien — ? Eh bien ! ſerais-je malheureuſe ? Je ne puis le croire. Mais, c'eſt la pierre philoſophale ; je ne le trouverai jamais d'autant que je ne puis le chercher ; les hommes ont bien de l'avantage à cet égard, ils peuvent aller à la découverte, au lieu que nous devons attendre qu'ils ſe décident en notre faveur, & ſouvent..... Mais, adieu, mon Eugénie, je ne ſais ce que je dis : voilà qu'on m'attend pour aller au ſpectacle ; je vous quitte à regret, quoique j'y aille avec plaiſir : on joue une piece nouvelle, je vous en dirai quelque choſe demain. Adieu.

LETTRE III.

De la même à la même.

L******.

JE vous ai promis de vous parler de la piece de hier, ma chere Eugénie, je me ſuis trop engagée; & je doute que je puiſſe tenir ma promeſſe.

J'y ai été cependant, mais je dois l'avouer, j'ai fait peu ou point d'attention au ſpectacle; elle s'eſt tournée d'un autre côté, & quelqu'effort que j'aye fait pour la porter ailleurs, je n'ai pû y réuſſir. Quel eſt donc cet objet ſi fort attachant, allez-vous demander? Cette queſtion eſt natu-

relle, & je ſuis embarraſſée pour y répondre.

En effet, comment vous avouer que c'eſt un homme qui a cauſé cette diſtraction, qui a abſorbé toutes mes idées? Cependant, rien n'eſt plus vrai, & j'ai peine à me pardonner une préoccupation ridicule & dont je ne me ſerais pas cru ſuſceptible; j'en ai honte, & j'oſe à peine vous en faire l'aveu; mais puiſque je me le fais à moi-même, que puis-je craindre de vous? Vous me blamerez ſurement, mais ce ſera avec moins de ſévérité que je le fais moi-même.

Cependant, n'allez pas croire d'après ce préambule, que mon cœur ſoit déja ſubjugué. Oh! non pas tout-à-fait! ſes battements ne ſont pas plus précipités, il eſt calme & paiſible; ce qui me prouve qu'il entre pour bien peu dans cette préoccupa-

tion que je me reproche : l'eſprit, les yeux, peuvent être ſéduits au premier moment ; c'eſt eux ſeuls qui le ſont ; j'en ſuis perſuadée.

Je vais tâcher de vous donner une idée de cet être que vous qualifiez déja, j'en ſuis ſûre, de *charmant*, & de la maniere dont j'ai fait ſa connaiſſance.

Je vous quittai pour aller au ſpectacle ; j'étais avec deux amies ; nous arrivons des dernieres ; la ſalle était remplie ; nous cherchons en vain à nous placer ; laſſes de nos recherches inutiles, nous allions nous en retourner, lorſque je vois arriver un homme de très-bonne façon, qui s'approchant de moi, me dit que madame de Cérigni m'offre une place à côté d'elle, & qu'il verra d'en trouver à celles qui m'accompagnaient. Je le regardai à peine, le remerciai, & me

rendis à l'endroit qu'il m'indiquait, le laiſſant chercher des places à mes amies ; il en trouva, & vint nous rejoindre. Je le regardai alors : ſa figure n'a rien de bien remarquable ; elle eſt plus gracieuſe que belle ; il eſt brun, il a les yeux très-noirs & très-beaux, les dents belles ; l'enſemble de ſa phyſionomie eſt très-agréable, & ſur-tout très-ſpirituelle. Je jugeai au premier coup d'œil qu'il devait avoir beaucoup d'eſprit, & je ne me trompai pas ; le ſervice qu'il m'avait rendu, m'engageait à une eſpece de reconnaiſſance, je ne pouvais la lui témoigner qu'en cauſant avec lui, & j'éprouvais du plaiſir à lui donner cette preuve de ma gratitude. Sa converſation me parut charmante ; tantôt vive & gaye, tantôt ſérieuſe, & même ſentimentale, mais toujours animée & ſpirituelle ; elle le fut au

point d'abſorber toute mon attention ; je ne penſai plus au ſpectacle ; quelques éclats de voix avaient ſeuls le pouvoir de ramener mes yeux ſur le théâtre, mais c'était pour un inſtant, & je revenais bien vite à l'agréable entretien de l'étranger, (car c'en eſt un). Je demandai ſon nom à mon amie, qui me dit qu'il était Français, qu'il s'appellait le chevalier de Sevinge, qu'il a quitté ſa patrie pour une affaire d'honneur, & que ſon intention était de paſſer quelques mois à L***. Elle ajouta qu'il lui avait été extrêmement recommandé par ſon ami intime le comte de Menneville, qu'elle me ferait voir la lettre, & qu'elle déſirait ſur-tout le préſenter à mes parents.

Tout cela devait m'être indifférent, & j'éprouvai une eſpece de plaiſir à entendre ces détails ; j'aſſurai à ma-

dame de Cérigni que je ne doutais pas qu'il ne fût très-bien reçu, préſenté par elle; & qu'elle ne devait pas tarder à l'amener. Il eſt fort aimable, me dit-elle, & il poſſéde de jolis talents, la muſique ſur-tout; il joue ſupérieurement du violoncelle, il chante; & je ſuis perſuadée que monſieur de Valſin, malgré ſa prévention contre les étrangers, ſera content de monſieur de Sevinge, & qu'il le trouvera très-inſtruit; enfin, mon Eugénie, elle m'en fit de ſi grands éloges que je ceſſai de me vouloir du mal, de l'eſpece de prévention qui me parlait déja en ſa faveur.

Madame de Cérigni me propoſa de venir ſouper chez elle, ſachant que mes parents étaient engagés; je cédai au déſir que j'éprouvai de connaître ſon protégé, j'acceptai; il fut encore plus aimable, parce qu'il

fut moins diſtrait, & que nous pûmes avoir une converſation plus ſuivie: la ſoirée s'écoula très-vite, & il me ſemblait que je ne faiſais que d'arriver, quand on vint me dire que mes parens m'attendaient; cependant il était près de minuit. Le chevalier me donna la main juſqu'à ma chaiſe, & nous nous ſéparâmes.

Je penſais à lui pendant la route; il me paraiſſait que de tous les hommes que j'avais été à même de voir & d'entendre, il était le plus aimable: ce que m'en avait dit madame de Cérigni m'autoriſoit à avoir cette idée; mon jugement n'aurait pas été ſûr, puiſque j'étais déja prévenue en ſa faveur. Mes parens étaient déja retirés, & je ne les vis point: mais le matin au déjeuné, ils ſe ſont apperçus que j'étais plus gaye qu'à l'ordinaire: il y a longtems qu'on m'accuſe d'être

portée à la mélancolie; vous ſavez que je n'ai jamais été bien rétablie de cette maladie longue & cruelle, qui fit craindre pour mes jours, il y a trois ans; elle m'a laiſſé une eſpece de langueur qui a influé ſur mon humeur, & me rend ſouvent ſérieuſe & même triſte; mes bons parens en ont été ſouvent affligés, & ce n'eſt pas, ſans le plus grand plaiſir, qu'ils ont vû que le ſpectacle me diſtraiſait; mais il n'a pas ſeul toute la gloire de ce changement: oui, j'éprouve qu'une converſation agréable eſt plus propre à produire cet effet, qu'une piece mal jouée; & j'avoue à mon Eugénie que c'eſt à monſieur de Sevinge que je dois ce retour de gayeté. L'effet qu'il a produit ſur moi, eſt bien prompt, allez-vous dire; je ne puis définir ce qui m'eſt arrivé; je ne crois ſurement pas à la ſympathie; j'ai toujours

trouvé cette impreſſion ſoudaine, ridicule. Mais je ne ſais quel nom donner à ce que j'ai éprouvé à la vue du chevalier; ma premiere idée a été de m'étonner d'avoir été auſſi longtems ſans le rencontrer; il me ſemblait que j'aurais dû le connaître plus tôt; n'eſt-ce point, parce qu'il réaliſait la chimere dont je me ſuis ſouvent occupée? Enfin, je ne prétends point vous expliquer un ſentiment inexpliquable, qui au reſte n'en eſt pas encore un; mais plutôt une idée qu'une ſeconde vue détruira peut-être auſſi vite qu'elle a été formée.

Je ſens même que la réflexion a un peu diminué cette prévention flateuſe; je penſe à monſieur de Sevinge avec moins de plaiſir, & j'attends ſa viſite ſans trop d'impatience. Je me dis qu'il ne mérite peut-être point la bonne opinion que j'ai de lui, qu'il

eſt facile de paraitre aimable un moment : enfin, je le verrai plus à mon aiſe, & j'en jugerai plus ſainement. Je vous quitte pour aller me coëffer ; n'allez pas croire que je reſterai une minute de plus à ma toilette ; comme je ne veux point être aimée pour mes richeſſes, je ne veux pas plaire non plus, par *ma miſe*, & je ne changerai rien à ce qu'elle eſt ordinairement. Adieu, chere Eugénie, je vous vois d'ici, en peine de ma douce liberté ; n'ayez pas peur, elle tient bien, & je ne l'engagerai qu'à bonnes enſeignes.

LETTRE IV.

La même à la même.

MONSIEUR de Sevinge a été préſenté à mon pere, ma chere Eugénie, & ce qui vous ſurprendra d'après ce que je vous en ai dit, c'eſt qu'il lui a déplû; il lui trouve l'air fat & avantageux, & m'a fait entendre qu'il le diſpenſera volontiers de répéter ſes viſites; c'eſt ſa prévention contre les étrangers qui lui en donne une ſi grande contre le chevalier; il l'a vû avec des yeux bien prévenus. Il ne me paraît point avantageux, & il me ſemble qu'il aurait des droits à l'être, ſi tant eſt qu'on puiſſe jamais en avoir. Pour ma bonne mere qui juge beau-

coup d'après ſa fille, elle le trouve très bien; elle m'a demandé s'il jouait au whisk ou au triſſet, & s'il aimait à ſe promener; j'ai répondu que je croyais que oui, & d'après cette réponſe, il a été parfaitement reçu.

J'ai ſouvent remarqué, ma chere amie, qu'on jugeait beaucoup d'après ſes goûts & ſes paſſions, & que telle perſonne qui ne ſera pas d'ailleurs très-aimable, ſi elle a ceux que nous avons, ne tardera pas à nous plaire. Je crois que monſieur de Sevinge ne m'a paru auſſi bien, que parce qu'il m'a témoigné préférer les plaiſirs, les talents que j'aimais; il aime beaucoup la muſique, le ſpectacle, vous ſavez que j'en ai la folie; au ſurplus, n'allez pas croire qu'il ait fait bien du chemin dans mon cœur. Oh! mon Dieu, non, il eſt, & ſera longtems à

la même place, c'eſt-à dire à celle des indifférents; au reſte, je dois avouer, mais ſans dépit, qu'il ne parait pas en déſirer une autre.

Je ne vais point au ſpectacle aujourd'hui; madame de Cérigni m'a fait prier d'aller paſſer la ſoirée chez elle, en tête-à tête, dit-elle: j'eſpere qu'elle ne m'en impoſe point, car j'ai le projet d'y aller dans le plus profond négligé; & quoique je ne veuille point chercher à plaire par ma parure, je ſerais fâchée qu'on me vit dans cet équipage: vous ſavez qu'un grand bonnet ne me ſied pas; au ſurplus, cela m'eſt très-égal, & je ne ferai ſurement point une toilette, duſſai-je y voir l'univers raſſemblé.

Voilà une lettre aſſez inſipide; elle ſe reſſent de la ſéchereſſe de mes idées d'ailleurs, que vous dirais-je, à moins de me repéter, & les répétitions en

nuyent ; il n'y en a qu'une qui n'ennuyera jamais mon Eugénie , c'eſt que je la chéris, & la déſire bien vivement. Votre maman eſt mieux; venez mon ange , venez combler les vœux de votre Hortenſe.

LETTRE

LETTRE V.

La même à la même.

J'AI été assez longtems sans vous écrire, mon Eugénie, vous n'avez pas supposé, j'espere, que ce silence ait été volontaire; vous m'auriez fait grand tort; vous savez qu'on pourrait me faire le reproche de trop écrire, mais je vous dois les raisons de ce retard dans ma correspondance. J'ai été malade, je vous quittai la derniere fois pour aller chez madame de Cérigni; elle était seule, ainsi qu'elle me l'avait promis; j'ai toujours oublié, me dit-elle, de vous faire voir la lettre de monsieur de Menneville, pour me recommander le chevalier. Il m'en fait de

ſi grands éloges que je crois devoir la montrer aux perſonnes qui ſeront à même de le voir ſouvent; elles verront au moins qu'il eſt digne de quelques égards.

Je dis cela pour votre pere, ma chere Hortenſe, continua t-elle, qui pouſſe ſa prévention contre les étrangers, au point de ne vouloir faire aucune diſtinction; monſieur de Sevinge mérite qu'on en faſſe une en ſa faveur. Je le trouvais comme elle, & il me ſemblait que cette lettre n'ajouterait rien à la bonne opinion que j'avais déja de lui; cependant, comme elle n'était fondée que ſur une ou deux converſations, je fus bien aiſe d'avoir une autorité plus forte; & je pris la lettre avec empreſſement.

Le comte de Menneville dit à madame de Cérigni, qu'il eſt perſuadé qu'elle lui ſaura gré de lui avoir adreſ-

sé son parent, qui joint à une naissance distinguée, toutes les qualités & les agrémens qui constituent l'homme d'honneur & l'homme du monde. Oui, madame, ajoute-t-il, je regarderais comme faites à moi toutes les politesses que vous daignerez faire au chevalier de Sévinge; & je suis persuadé que vous n'aurez pas lieu de vous répentir de l'accueil qu'il aura reçu de vous sur ma recommandation: il ajoute que Sévinge n'est point son véritable nom, qu'il a été forcé d'en changer, pour se soustraire aux suites d'une affaire d'honneur dans laquelle il a eu l'avantage; mais il atteste encore qu'il ne lui en impose point, en lui disant que c'est un homme de distinction.

Il n'y a qu'à le voir & l'entendre, a dit madame de Cérigni, pour en être persuadé; on ne peut avoir un meil-

leur ton. Je voulais lui rendre la lettre; gardez-la, me dit-elle, pour la montrer à monſieur de Valſin ; je ſerai bien aiſe qu'il voye que celui dont elle fait mention, mérite qu'on le diſtingue de cette foule d'étrangers dont nous ſommes aſſaillis, & dans le nombre deſquels je ſuis portée à croire qu'il y a ſouvent des aventuriers.

Un domeſtique entra dans ce moment, & annonça monſieur de Sevinge. Mon amie prétend que me regardant au miroir, je la conjurai, en arrangeant mon bonnet, de le renvoyer; c'eſt pour me railler qu'elle me fait cette accuſation; je la priais en effet de ne pas le recevoir, mais la coquetterie n'y entrait pour rien; je n'étais pas déja très-bien, & je déſirai de ne voir perſonne qui me gênât : quoiqu'il en ſoit, je ne fus point écoutée, & il entra.

Il s'étonna de nous voir ſeules ; l'air de plaiſir ſuccéda à l'étonnement, & il paſſa avec nous le reſte de la ſoirée ; il fit paraitre infiniment plus de graces dans l'eſprit ; ſa converſation fut vive, intéreſſante ; il a beaucoup voyagé & l'a fait avec fruit ; il parle de tout en homme inſtruit & ſans pedanterie : j'aurais voulu que mon pere l'entendit ; je crois qu'il lui aurait rendu juſtice.

La ſoirée ſe paſſa très-vite, le chevalier m'offrit ſon bras, que j'acceptai ſans refléchir que, ſi j'étais par hazard rencontrée par mon pere, je ſerais blâmée ; mais je ne le fus point. En nous ſéparant, monſieur de Sevinge me réitera la priere qu'il m'avait déja faite, de recevoir ſes viſites ; je lui fis la même réponſe, que ne dépendant pas de moi, je n'étais point dans le cas d'y conſentir ; mais j'a-

joutai que je croiais que ma mere le verrait avec plaiſir ; je n'oſais dire *mon pere*, je ſavais trop bien ſa façon de penſer ; mais il eſt ſi rarement au logis, que ſur dix fois que le chevalier y viendra, il le rencontrera peut-être une ; d'ailleurs il était prévenu ſans raiſon contre lui ; quand il le connaitrait mieux, il reviendrait de cette prévention.

Je m'étais reſſentie chez madame de Cérigni, d'un très-grand mal de tête ; ſoit que j'euſſe trop de plaiſir pour m'en appercevoir, ou que réellement je ſouffris moins, il me parut dans le courant de la ſoirée qu'il était diſſipé ; mais à peine fus-je à table, que je pris mal, avec une violence extrême : ma mere qui était ſeule avec moi, fut effrayée, elle fit chercher le médecin qui me trouva beaucoup de fievre, me fit mettre au

lit ; le mal ſe manifeſta dans la nuit, & j'ai eu une maladie inflammatoire ; ce n'eſt que depuis quatre jours que je ſuis convaleſcente & en état de vous écrire. J'ai déja voulu eſſayer de le faire, mais je n'en ai pas eu la force, & même à préſent, ce n'eſt pas ſans peine que je tiens ma plume.

Vous comprenez, ma chere Eugénie, que je n'ai point vu monſieur de Sevinge depuis longtems, mais j'ai ſu par madame de Cérigni, qui m'eſt venue voir ſouvent, qu'il marquait beaucoup de ſollicitude pour moi ; il eſt allé tous les jours deux fois chez elle, pour ſavoir de mes nouvelles ; il eſt venu deux ou trois fois à la maiſon s'en informer ; il eut même à cette occaſion une légere altercation avec mon pere. C'était un jour où j'étais aſſez mal, monſieur de Sevinge rencontra mon pere ſur l'eſcalier, qui

parut très-surpris & fâché de le voir; vous savez qu'il n'est pas doux : il lui demanda avec brusquerie, ce qu'il voulait; il ajouta que dans l'inquiétude où il était, ainsi que ma mere, sur mon compte, on ne recevait personne & sur-tout un étranger; le chevalier déconcerté de cette brusque incartade, se retira, sans lui donner de raisons de sa visite, en lui faisant ses excuses; mais madame de Cérigni à qui il fut raconter ce qui venait de lui arriver, me dit qu'il était très-ému, & qu'il avait peine à moderer sa colere, en pensant à la maniere dont monsieur de Valsin lui avait parlé. Celui-ci rentra dans ma chambre, & quoique je fusse très-souffrante, je l'entendis qu'il dit à ma mere, je viens de renvoier ce chevalier de Sevinge, je ne sais ce qu'il voulait; est-ce vous, madame, qui l'attirez ici ? Je

vous avertis qu'il me déplait, & que je n'aime point ſes viſites. Vous êtes prévenu ſans raiſon contre lui, répondit-elle; il eſt réellement très-aimable; & vous qui aimez les deſcriptions des pays où vous n'avez pas été, vous ſeriez content de ſa converſation; il a voyagé avec fruit. Oh! je ne doute pas, dit mon pere en l'interrompant, qu'il n'ait beaucoup couru le monde, il m'a tout l'air d'un chevalier d'induſtrie; je ſuis ſûr auſſi, que s'il excelle à raconter, il excelle à tourner la tête aux jeunes filles, & je ne veux pas expoſer celle de mon Hortenſe. C'était le moment de montrer à mon pere la lettre de monſieur de Menneville, mais j'étais ſi faible, & je le voyais ſi peu diſpoſé en ſa faveur, que craignant une ſcene, je renvoyai à un moment plus favorable; je feignis de dormir pendant

cette converſation, pour ne point l'interrompre; mais je ne vous cacherai pas qu'elle me fit éprouver une peine réelle, & m'éclaira ſur mes vrais ſentimens; juſqu'alors, je n'avais pas imaginé que ce que je reſſentais pour Sevinge, fût autre choſe qu'une préférence, accordée à l'aimabilité; je rougis en découvrant qu'un ſentiment plus vif en était le mobile; j'étouffai quelques ſoupirs; mon pere ſortit, & ma mere s'approchant de mon lit, je feignis de me réveiller; elle mit l'agitation dans laquelle elle me vit, ſur le compte de la fievre, & ne me fit aucune queſtion. — Je ne ſais, me dit-elle, pourquoi ton pere eſt ſi fort prévenu contre le chevalier; il vient de le renvoyer avec bruſquerie, & je crains que monſieur de Sevinge n'ait lieu de ſe plaindre d'un procédé auſſi malhonnête. Je ne répondis rien,

mon émotion m'aurait décélée, & quoique ma mere ſoit la plus tendre, la meilleure des meres, je craindrais de lui avouer ce que j'éprouve; j'ai tort, je le ſens; ne ferais-je pas mieux de lui ouvrir mon cœur, elle m'éclairerait peut-être ſur les dangers que je cours. Il me ſemble que ce n'eſt point impunément que je livre mon cœur à un ſentiment qui le maîtriſera ſans doute. Oh! cette indifférence dont j'étais ſi fiere, combien je la regrette! mais comment eſt-il poſſible qu'un inſtant me l'ait fait perdre; je me croyais ſi fort à l'abri! mon Eugénie! Ne dites point, *je n'aimerai jamais*; hélas! ſouvent on le dit encore, lorſqu'on aime déja.

Madame de Cérigni m'a dit ce matin que le chevalier avait été ſur le point de demander une explication à mon pere, ſur la maniere dont il l'a-

vait reçu ou renvoyé ; mais elle l'a fait renoncer à ce projet, en lui repréſentant l'état affreux dans lequel j'aurais été, s'il eût eu ſon effet ; il a dit qu'il ne reviendrait plus à la maiſon, qu'il n'en fût prié par monſieur de Valſin ; il ſe prive, a-t-elle ajouté, du plus grand plaiſir, celui de voir mon aimable Hortenſe ; mais il ne veut pas s'expoſer à une réception auſſi déſagréable.

Je n'ai pu réſiſter à l'envie de dire à madame de Cérigni, que mon pere était parti ce matin pour la campagne, & qu'il y paſſerait quelques jours ; je n'ai pas parlé du chevalier, mais il me ſemble qu'elle doit m'avoir compris.

Oh ! mon amie, comme je ſuis faible ! je ſens que j'ai tort de chercher à le revoir, que je ferais mieux de vaincre dans ſa naiſſance, un ſen-

timent qui ne peut mener à rien, qui peut-être, me causera mille peines, qui n'est peut-être point partagé; & pour qui? Pour un étranger, connu à peine de celle à qui il est recommandé. Eugénie! Eugénie! j'ai honte de ma faiblesse, je voudrais fuir auprès de vous, m'éloigner du danger; mais, pourrais-je me fuir moi-même? je le porte dans mon cœur ce danger que j'aurais pu éviter, si j'eusse écouté la raison. Voulez-vous me recevoir? j'irai passer deux mois à S. Firmin; ma convalescence m'en facilite les moyens; je me ferai ordonner l'air de la campagne, il me remettra, j'en suis sûre. Ah! le calme qu'on y respire, ne peut que convenir à l'agitation de mon cœur. Ne voyant plus l'objet dont il est occupé, peut-être sera-t-il rendu à la douce & paisible indifférence. Attendez-vous

à me voir arriver au premier jour. Oui, dans vos bras, j'oublierai que j'ai pu avoir un autre ſentiment, que la vive & tendre amitié qui m'unit à mon Eugénie.

LETTRE VI.

La même à la même.

IL faut que je parte, Eugénie! en vain, maman cherche à combattre ma réſolution, en vain mon cœur s'y oppoſe, il le faut; je ne puis reſter davantage, expoſée au danger de voir ſouvent le chevalier. Madame de Cérigni m'avait compris avant-hier; elle vint hier matin, me dit qu'elle paſſerait la ſoirée avec nous, & demanda à maman, la permiſſion d'amener le

chevalier ; elle fit des difficultés, allégua la défenſe de mon pere, ſon courroux, s'il ſavait qu'on ne lui eût pas obéi. Eh ! comment le ſaura-t-il ? demanda madame de Cérigni ; d'ailleurs il eſt injuſte dans ſa prévention ; il ne connait point monſieur de Sevinge, faites-le lui connaître, madame ! & vous verrez qu'il lui rendra juſtice ; conſentez que je l'amene ce ſoir. Je voulus encore inſiſter pour qu'il ne vînt pas, mais ce fut ſi faiblement, que mon amie m'eût bientôt fermé la bouche, d'autant qūe ma mere fût auſſi de mon avis : la retraite dans laquelle elle a vécu pendant ma maladie, lui rend la compagnie néceſſaire ; vous ſavez qu'elle aime aſſez le monde, & que la ſolitude lui devient bientôt à charge. Madame de Cérigni nous amena encore ſa belle-ſœur ; mon oncle vint auſſi ; on pro-

posa un trisset à six ; je ne voulais point jouer, mais on assura que je ne pouvais m'en dispenser, & que j'avais besoin de distraction. Le hazard fit que je restai seule avec le chevalier; nous étions auprès du feu, j'étais extrêmement émue ; ce qui joint à la faiblesse de la convalescence, me donnait un air très-abbatu.... Oh ! mademoiselle, me dit Sevinge, à demi-voix, combien j'ai souffert de vos maux ; j'espere que madame de Cérigni, vous a rendu tout ce dont je l'avais chargée pour vous ; qu'il m'aurait été doux de pouvoir m'informer chaque jour moi-même, de votre état! mais monsieur votre pere, ajouta-t-il en s'animant un peu ... Je l'interrompis avec précipitation; je vous rends graces, monsieur ! de l'intérêt que vous avez bien voulu prendre à moi ; j'ai su que vous aviez quelques raisons

de vous plaindre de mon pere ; rejettez, je vous prie, ſur l'inquiétude que lui cauſait ma maladie, ſa bruſquerie.... ſon intention n'était pas de vous offenſer, & il en eût agi de même avec tout autre. — Je n'avais pas beſoin, mademoiſelle ! que vous entrepriſſiez la juſtification de monſieur de Valſin, pour excuſer un procédé dont je le croirais incapable de ſang-froid ; je partageais trop vivement ſa peine, pour ne pas la comprendre. Je vous vois, mademoiſelle, & tout eſt oublié ; j'eſpere que déſormais votre porte ne me ſera plus fermée, & que je pourrai me préſenter chez vous ſans introductrice. — Je vous l'ai dit, monſieur ! je dépends de mes parens, & je ne reçois jamais perſonne ſans leur aveu ; ſi je puis obtenir celui de mon pere, ſoyez ſûr.... Je m'arrêtai, craignant d'en

trop dire ; ma voix émue & tremblante, en disait déja plus que je n'aurais voulu ; dans ce moment, le rober était fini ; on nous appella pour en commencer un autre. J'aurais voulu me retirer, mais je craignais que le chevalier n'interprètât tous mes mouvemens à son avantage, & j'allai jouer. Je ne fus point au jeu, toute entiere à mes idées, à mes sentimens ; j'étais absorbée, & je ne savais jamais de quoi il était question ; monsieur de Sevinge était aussi distrait que moi ; ma mere me grondait ; madame de Cérigni qui était notre quatrieme, nous regardait avec ce sourire fin & pénétrant, qui déconcerte si fort, quand on craint d'être pénétré.

Enfin, ne sachant plus quelle contenance tenir, je prétextai un malaise, qui n'était point un prétexte

en vérité, car je ſouffrais beaucoup. Je remis mon jeu à madame de Cérigni, qui avait auſſi l'air de deviner ce qui ſe paſſait dans mon cœur, & je me retirai. En ouvrant la porte, mes yeux ſe tournerent, machinalement je crois, vers la partie; je rencontrai ceux du chevalier; ils ſemblaient me faire un reproche de ce que je quittais la chambre; je ne voulus pas avoir l'air de le comprendre, & je ſortis. Le réſultat de ce moment de ſolitude (car je rentrai bientôt après, pour ne faire naître aucun ſoupçon) fut, que je devais partir au plus tôt. Eviter monſieur de Sevinge, ne plus le voir; voilà ce que je me répétais ſans ceſſe, ce que je me répéte encore, & ce que je ne ceſſerai de me dire. J'ai parlé à ma mere de mon envie d'aller à S. Firmin; elle ne comprend pas que je veuille quitter la ville pen-

dant le tems du ſpectacle, à la fin d'octobre; elle aſſure que l'air chargé de brouillards me fera plus de mal que de bien; que n'étant point à même de voir le médecin, je pourrais retomber malade : je l'aſſure à mon tour, que le plaiſir d'être avec mon Eugénie, diſſipera tous mes maux; elle veut au moins que j'attende le retour de mon pere, il ne vient que dans trois jours; je ne pourrais éviter pendant ce tems-là de voir le chevalier, & peut-être ma réſolution s'affaiblirait-elle; mais non, je la tiendrai, duſſai-je en ſouffrir. Je le ſens, il eſt tems encore de me ſouſtraire aux peines que cauſe ce ſentiment ſi vif & ſi tendre, qu'il eſt ſi doux d'inſpirer, ſi cruel de reſſentir. Cette converſation que j'ai eûe hier avec monſieur de Sevinge, m'a fait une vive impreſſion. Comme il eſt revenu faci-

lement ſur le compte de mon pere! comme il a été honnête, tendre même! en parlant de ma maladie, avec quelle énergie, il exprimait le chagrin qu'il avait éprouvé ! Il fallait le voir ; quel air doux & ſenſible. Oh ! mon amie; croiez-vous que la ſimple politeſſe dicte des expreſſions ſi fortes? Il me ſemble qu'elle eſt bien froide, bien étudiée; mais il me ſemble auſſi, que ſi je veux ſuivre mon projet, je ne dois plus revoir cet homme; il eſt dangereux. J'en ai vû de plus beaux, de plus ſéduiſans au premier abord, mais je n'en ai jamais vû de plus aimable. Adieu, mon Eugénie, je vous écrirais encore dix pages, qu'il en ſerait toujours le ſujet, & je ne veux plus en parler. Au doux plaiſir de vous embraſſer autant que je vous aime !

LETTRE VII.

Le chevalier de Sevinge à Monsieur de Melcourt.

L******.

TA lettre, mon cher Melcourt, qui m'a été envoyée de Geneve, m'annonce que tu ignores dans quel climat j'habite. Je quittai si précipitamment Bordeaux, que je ne pus te voir, pour concerter sur les moyens de soutenir une correspondance avec toi, sans trop m'exposer. Ce que tu me mandes, n'est pas propre à me tranquillifer : quoi ! les parens de Cécile font des perquisitions; son frere à peine rétabli veut encore laver dans mon sang l'outrage que j'ai fait à leur fa-

mille ; je ne ſuis pas lâche, tu le ſais ; mais je l'avoue, j'aurais un vrai regret, ſi nous nous rencontrions. Quoique je n'aime point mademoiſelle de Surville, je ne voudrais pas lui porter un coup mortel ſans doute, en expoſant encore les jours d'un frere qu'elle chérit ; cependant, je ne chercherai point à l'éviter, & s'il me découvre, je lui accorderai cette ſatisfaction qu'il déſire, ſans croire qu'elle réhabilite l'honneur de Cécile, bien au contraire. J'ai trouvé à L*** un aſile qui m'était refuſé dans ma patrie, j'y ſuis depuis deux mois ; & j'y ſerais très-heureux, ſi je n'éprouvais pas un ſentiment pénible. Je n'ai garde de croire que ce ſoit des remords, je ne me fais au moins aucun reproche. J'ai ſéduit Cécile, il eſt vrai ; mais n'eſt-ce pas elle qui a cherché la ſéduction ; tu as été ſouvent le témoin

de ſes avances ; comment réſiſter à une jolie femme qui témoigne qu'elle vous aime ? Peut-être ai-je cherché à faire naître cet amour ; mais eſt-ce un tort ? Non, non, je ne me le reproche point ; d'ailleurs mademoiſelle de Surville ne peut reclamer aucune promeſſe ; dépendant abſolument de mon oncle, je ne lui en ai point fait, connaiſſant la haine qu'il porte à ſa famille ; je lui avais fait un myſtere de mon intrigue avec Cécile ; il fallut bien en convenir ; l'éclat qu'elle fit à l'occaſion de mon duel avec ſon frere, l'en inſtruiſit. Je paſſai chez lui avant mon départ : vous m'avez fait un chagrin mortel, me dit-il, au moment où j'entrais ; vous ſavez que j'ai de juſtes raiſons de me plaindre de Surville, & vous allez former une liaiſon avec ſa fille ; mais je vous en avertis, ſi votre projet eſt de l'épouſer, je vous renie

renie pour mon neveu; lui avez-vous fait quelques promeſſes ? Je l'aſſurai que non. — Eh bien ! partez, je tâcherai d'arranger cette affaire, mais je vous le répéte, je ne reconnaîtrai jamais pour votre épouſe la fille de monſieur de Surville. J'étais moi-même, je te l'avoue, ſi peu diſpoſé à donner ce titre à Cécile, que je fus charmé des oppoſitions de mon oncle, & que je partis ſans la revoir. Qu'eſt-ce donc que ce ſentiment pénible, vas-tu demander ? Eh bien, mon ami ! je crois que c'eſt de l'amour; tu ris; le chevalier de Sevinge amoureux, & l'avouant ! c'eſt à un autre moi-même que je fais cet aveu, & c'eſt même en rougiſſant de colere.

Le comte de Menneville mon parent, que j'ai rencontré à Lyon où il paſſait pour ſe rendre à Paris, apprenant que j'avais le projet d'aller en

Suiſſe, & de ſéjourner quelque tems à L****** ſous un autre nom, me donna une lettre de recommandation pour une madame Cérigni, qu'il a connue très-particuliérement aux eaux de Plombiere; la bonne dame a conſervé beaucoup d'affection pour lui, & cela m'a valu une réception fort agréable. Trop contente d'avoir quelqu'un à préſenter, elle m'a mené chez toutes ſes connaiſſances, entr'autres chez monſieur de Valſin, vieux Français reformé; retiré en Suiſſe pour la perte d'un procès injuſte, qui en diminuant ſa fortune, l'empêchait de ſoutenir ſon rang dans ſa patrie.

J'eſpérai que le tître de compatriote me le rendrait favorable, point du tout; je n'ai trouvé en lui qu'un de ces hommes bruſques, défiant, faiſant profeſſion d'avoir un honneur imperturbable, croyant toujours qu'on veut

y porter atteinte, déteſtant les étrangers & ſur-tout les Français, auxquels il a voué une haine éternelle; il n'aime pas le monde, & cependant, comme il eſt aſſez riche pour ce pays, ayant épouſé une femme qui avait de la fortune, il tient une bonne maiſon.

Madame de Valſin eſt une bonne femme, dont les goûts ſont en tout oppoſés à ceux de ſon mari; elle aime extrêmement la nation Françaiſe, & c'eſt ce qui l'a engagée à épouſer monſieur de Valſin; elle aime le jeu par deſſus tout, elle cauſe beaucoup, & n'a pas d'eſprit; mais elle parait douce & gaye: cet homme ſingulier & cette femme peu amuſante ont une fille charmante qui eſt leur idole, & en vérité celle de tous ceux qui la connaiſſent. Hortenſe de Valſin n'eſt point auſſi belle que Cécile, mais, comme elle eſt plus agréable! Mademoiſelle de

Surville n'eſt que belle; toujours la même phyſionomie, rien d'animé : Hortenſe eſt toute ame; ſes yeux ne ſont pas très-grands, mais ils ſont d'un ſi beau bleu foncé, ſon regard eſt ſi doux, ſi fin, ſi modeſte! ſes grandes paupiéres brunes paraiſſent les voiler; ſa bouche n'eſt pas petite, mais ſon ſourire eſt ſi gracieux, ſon ſérieux ſi noble & ſi touchant, ſes dents ſont ſi blanches! elle a un teint de clair brun, peu de couleur; cette pâleur qui paraît déſigner une ame ſenſible; elle eſt médiocrement grande; ſa taille eſt *ſvelte*, ſans être trop mince, de ces tailles qui ſe repoſent ſur elles-mêmes; ſon maintien a une certaine négligence qui donne tant de graces; ſa démarche eſt légere, & cependant poſée; ſa *miſe* eſt toujours ſimple & élégante; ſon eſprit eſt naturel & elle a aſſez d'acquis; elle a

une gaîté douce, mais peu soutenue; son ame est pure, son cœur sensible, son caractere bon : je ne la connais point assez pour en juger, mais c'est de madame de Cérigni qui est très-liée avec elle, que je tiens ces détails.

La premiere fois que je la vis, elle ne me fit pas une impression bien vive; je la trouvais agréable, & je pensais que je pourrais lui en compter pour passer le tems. Je débutai donc par quelques galanteries, quelques lieux communs, auxquels elle ne répondit point; voyant que je ne réussissais pas, je pris une autre tournure, je parlai sentiments, sensibilité, je contai de mes voyages; elle m'écouta alors avec intérêt; je parlai des femmes avec un profond respect, je maudis les jeunes gens qui n'en ont point pour elles, j'assurai que celui qui les trompe, ne peut être heureux; enfin, je jouai si

bien le rôle d'honnête homme, que tu y aurais été trompé toi-même. Je vis que je faiſais impreſſion ſur Hortenſe & je réſolus d'en tirer parti, mais j'ai été pris moi-même dans le piege ; je ſuis amoureux fou, & d'autant plus que ma paſſion eſt concentrée, je n'en ai point encore fait l'aveu. J'éprouve auprès d'elle quelque choſe que je n'ai jamais éprouvé auprès des autres femmes, elle m'intimide & m'inſpire le plus tendre reſpect ; j'ai été ſouvent tenté de tomber à ſes pieds, de lui avouer que je l'adorais, & toujours j'ai été retenu par cet air modeſte & vertueux ; non, elle n'eſt point de ces femmes à qui on puiſſe faire une cour paſſagere, il faut l'adorer, ou ne la voir qu'avec indifférence !

J'ai lieu de croire qu'elle n'en a pas pour moi ; elle a l'air ému, quand elle me voit, ſa reſpiration eſt gênée, elle

oſe à peine me regarder, & ce timide embarras me plait infiniment plus que les avances d'une coquette. Oh! ſans ce ridicule reſpect qui me retient ; comme je profiterais de l'aſcendant que je crois avoir pris ſur ſon cœur ! La vertu a donc tant d'empire ! je n'y croyais pas, & c'eſt à mes dépends que je reviens de cette erreur ! Ne rougis-tu pas de voir ton ami au rang des Celadons ? Mais ne vas pas t'en moquer, car je te le jure, je ſerais capable d'aller te poignarder. Si tu connaiſſais Hortenſe, tu comprendrais, comme on peut l'adorer. Adieu, je dois la voir chez madame de Cérigni ce ſoir ; je ſaiſis toutes les occaſions où je puis la rencontrer. Je ne vais que rarement chez elle, ſon pere m'en a expulſé, mais il eſt ſouvent abſent, & j'en profite. Ah! s'il n'était pas ſon pere, j'aurais ſurement tiré ſatisfaction

de ſon manque d'égards. Il a donné le jour à Hortenſe, & ce tître lui vaut tout mon reſpect. Tu me manderas ce que ſont les Surville ; je ne voudrais pas être découvert. Il me faudrait quitter L****** & je ſerais malheureux par-tout ailleurs ; ſi Cécile ſavait que j'aime ſans oſer le dire, ne ſerait-elle pas vengée ? C'eſt un ſupplice dont je n'avais pas d'idée ; adreſſe toujours tes lettres à mon banquier à Geneve, quoique j'aie changé de nom, c'eſt une précaution néceſſaire. Adieu.

LETTRE VIII.

Hortenſe de Valſin, à Eugénie de S. Firmin.

L******.

JE pars, mon Eugénie ! & ce n'eſt pas pour S. Firmin; vous voyez tout mon chagrin; mais mon pere parle, & je dois obéïr. En revenant hier de la campagne, il paſſa à Valſorand, chez ma tante, qu'il trouva ſeule & aſſez incommodée. Connaiſſant mon attachement pour elle, il lui dit, que je viendrais ſûrement avec plaiſir paſſer quelque tems à Valſorand, & elle y conſentit avec la plus grande joye.

Oh ! oui, j'aime ma tante, je ſuis charmée d'aller auprès d'elle, mais j'a-

vais beſoin de voir mon Eugénie ; je voulais fuir, mais c'était à S. Firmin, ce n'aurait pas été pour parler de Sevinge, ne le croyez pas ; mais pour voir l'amie de mon cœur ; avec elle, je n'aurais éprouvé aucun regret. J'ai allégué à mon pere l'eſpece d'engagement que j'avais pris avec vous ; — mademoiſelle de S. Firmin t'excuſera, a t-il répondu, tu remplis un devoir, elle n'eſt pas en droit de s'en plaindre.... Mais je le ſuis moi de gémir de ce contre-tems, & j'en pleure. Je tiendrai compagnie à ma tante, mais je ſerai triſte, mauſſade ; oh ! elle ſera bientôt laſſe de moi.

Je pars dans quelques heures ; monſieur de Sevinge ignore que je quitte L******. Je paſſai hier la ſoirée chez madame de Cérigni ; je ſavais déja que j'allais à Valſorand, & j'eus le courage de ne pas le dire ; je tâchais mê-

me de paraître gaye & contente ; je fis des efforts surnaturels, & je souffris l'impossible ; il est vrai que la maniere d'être du chevalier y contribua. Il y avait peu de monde, on ne joua point, on me proposa de chanter une romance ; je refusai d'abord sur le prétexte que j'avais perdu la voix dans ma maladie ; on me pressa beaucoup, je persistai dans mes refus. Je pensais que Sevinge joindrait ses sollicitations à celles des autres, je me trompais ; il ne dit rien. Je l'avoue, je fus piquée, & je voulus chanter en dépit de tout ce que j'éprouvais ; ma voix s'en ressentit, elle était tremblante ; je chantai la premiere romance de Caroline, je mis autant d'expression que je le pus dans le refrain ; le chevalier était appuié contre la cheminée en face de moi ; je n'avais trop osé le regarder avant, mais je levais les yeux sur lui

au moment où j'assurais que *ma paisible indifférence était mon unique bien*; il avait un air triste, préoccupé, son regard était vague & distrait. Oh! s'il m'eût regardé alors, je crois bien qu'il aurait vû que mes yeux n'étaient pas d'accord avec ma bouche; je me sentis si émue que je ne pus achever; on me donna des éloges, lui seul garda un silence obstiné. Il me parut si contraire à ce que je l'avais vu la veille, que j'en conclus, que cet homme que j'avais cru si parfait, est, comme tous les autres, capricieux & inconséquent: mais sur quoi portait ce caprice, cette inconséquence? Ai-je changé? ne suis-je pas toujours la même? Ah oui! toujours la même, & je serais bien plus heureuse, si j'eusse varié!

Je ne sais pourquoi cette soirée que j'avais imaginée devoir être si agréa-

ble, me parut triſte & ennuieuſe; on propoſa une lecture, le chevalier lit fort bien; on le pria de lire une piece nouvelle, il refuſa longtems. Comme j'étais ſilencieuſe, madame de Cérigni ſe pencha vers moi & me dit à demi-voix, ne voudriez-vous pas qu'il nous lût? dites-le lui, il le fera ſurement; — mes ſollicitations n'auront pas plus d'influence que les vôtres, répondis-je; je ſais par moi-même qu'il eſt déſagréable d'être perſécuté ſur une choſe qu'on n'a pas envie de faire; & j'obſervai le même ſilence. Sevinge qui m'avait obſervée, prit alors le livre avec humeur & commença la comédie; il la lut mal, ſans intérêt, ſans expreſſion; de tems en tems il levait les yeux ſur moi; j'en jugeais par le ſon de ſa voix, car je ne détournais pas les miens de deſſus mon ouvrage.

La lecture fut interrompue par mon-

ſieur de Cérigni qui revenait du ſpectacle. Jugeant que c'était le moment de ſe retirer, chacun ſe leva : j'allais prendre mon mantelet ; le chevalier s'approcha pour me le donner, & me dit à demi voix : ah ! pourquoi avoir cet air ſenſible, quand on veut garde ſon indifférence ? quand elle eſt *l'unique bien*, pourquoi en impoſer ?— Vous en impoſer, monſieur ! ce n'a jamais été mon intention, & je n'ai point cherché à paraitre ce que je ne ſuis pas ; ſenſible ou indifférente, cela doit vous être égal, il me ſuffit de n'être pas capricieuſe. Je me répentis d'avoir dit ces dernieres paroles ; n'était-ce pas un reproche ? Je crains qu'il ne les ait interprêtées ainſi ; il eut un air confus. — Capricieuſe ? reprit-il, oh jamais ! mais inſenſible, cruelle, vous faiſant un jeu de la peine & du tourment des autres ; ah ! made-

moiſelle ! je vous conjure, ne jugez pas ſur les apparences. — En effet, monſieur ! elles ſont ſouvent trompeuſes. J'eus encore tort, je le ſais, mais j'étais bien aiſe de lui faire voir que je n'étais pas la dupe de ſa maniere d'être : mes porteurs m'attendaient, & je me retirai mécontente de tout le monde & ſurtout de moi-même; j'aurais dû ne rien répondre au chevalier, ou rompre tout de ſuite une converſation très-gênante. Je ſuis *inſenſible*, *cruelle*, & cette accuſation me procure au moins qu'il n'a pas pénétré mes ſentimens; & je craignais ſi fort de m'être trahïe ! Enfin, mon Eugénie ! je pars; je ne le reverrai peut-être jamais; ce ſéjour à Valſorand, que je regarde à préſent comme affligeant, ſera un bien, un grand bien; ne pouvant m'entretenir de monſieur de Sevinge, j'en perdrai peut-être le ſou-

venir, ſon image s'effacera de mon cœur : ne m'en parlez plus, mon ange ! j'obſerverai le même ſilence, & j'eſpere que je reviendrai à la ville, dégagée d'un ſentiment, vif à la vérité, mais qui n'étant peut-être pas partagé, ne peut durer. Adieu, mon Eugénie ! je vous écrirai beaucoup, ce ſera ma plus douce occupation. Je ſuis moins fâchée à préſent de ne pas aller à S. Firmin; nous n'aurions pu nous empêcher de parler de Sevinge, au lieu que nous pourrons bien ne point en écrire. Adieu ! on m'attend pour partir.

LETTRE IX.

Le chevalier de Sevinge à Monſieur de Melcourt.

L *******.

TU me vois au déſeſpoir, mon ami! mademoiſelle de Valſin eſt partie, emportant de moi l'idée que je ſuis capricieux, inconſéquent, que ſurement je ne l'aime pas, & elle m'a laiſſé celle que je ne ſuis point aimé: je ne ſais où elle eſt; madame de Cérigni l'ignore, elle ne lui a point dit qu'elle dût s'éloigner; je n'oſe aller chez ſes parens; je ne puis rien comprendre à cette abſence dans une ſaiſon auſſi avancée; à peine rétablie,

dans le moment où le ſpectacle eſt à L****; ce qui arrive rarement. Serait-ce moi qu'elle veut éviter? & pourquoi m'éviterait-elle? ne lui ayant point fait l'aveu des ſentiments qu'elle m'inſpire, je ne puis être pour elle un homme dangereux. Melcourt! je ne me reconnais plus, moi qui avais juré que je ne me laiſſerais jamais ſubjuguer par la paſſion de l'amour; elle abſorbe toutes mes idées, je ne penſe qu'à Hortenſe; je mourrai, je crois, ſi je ne lui dis pas que je l'adore, & ſi je n'ai l'eſpoir d'être payé de retour; elle me haït, j'en ſuis ſûr; elle doit me haïr, j'ai dû lui paraître odieux la derniere fois qu'elle m'a vû; c'était chez madame de Cérigni, il y avait peu de monde, on était déja raſſemblé, quand j'arrivai; je trouvai un air ſi gai, ſi content à mademoiſelle de Valſin, elle eût l'air de faire ſi peu

d'attention à moi, que j'en fus piqué; je ne me mêlai point à la converſation; de tems en tems je regardais Hortenſe, qui me parut toujours de la même gaîté; on la pria de chanter; elle refuſa d'abord; on inſiſta; j'avais la paſſion de l'entendre, mais j'aurais voulu qu'elle ne chantât que pour moi, & cependant par un caprice dont j'ai peine à me rendre raiſon, je ne joignis point mes inſtances à celles des autres; elle chanta enfin une romance ſur l'indifférence, qui peignait le calme de ſon cœur; elle y mit aſſez d'expreſſion pour me perſuader que je m'étais trompé ſur ſes ſentimens, & qu'elle n'était point prévenue en ma faveur; chacun applaudit, moi ſeul je gardai le ſilence; j'étais furieux du choix de ſa romance, elle me ſemblait inſulter à ma paſſion pour elle. Ah! penſais-je, ſi je pouvais lui faire per-

dre cette odieuſe indifférence, lui faire partager ce que j'éprouve! Quoi! ſe pourrait-il que j'échouas dans ce projet, moi qui n'ai jamais rencontré de femmes rebelles? Je ne lui ai point encore dit que je l'aimais, elle s'en doute peut-être, mais je ne lui ferai point cet aveu; il faut qu'elle le prévienne, il faut que je m'en faſſe aimer.

Plein de cette idée, j'eus tout le ſoir l'air occupé & rêveur; je m'apperçus que la gaieté de mademoiſelle de Valſin diminuait par degrés, & bientôt elle devint auſſi ſérieuſe que je l'étais moi-même. On me força de faire une lecture, je la fis ſans plaiſir; de tems en tems, je regardais Hortenſe, cherchant à démêler ſes ſentimens; mais attachée à ſon ouvrage, je ne rencontrai pas une ſeule fois ſes regards. Au moment de ſe retirer, je lui donnai ſon mantelet, qu'elle reçut

avec la plus grande froideur ; je lui reprochai de tenir ſi fort à ſon indifférence : elle me répondit avec hauteur & d'une maniere piquante. Bon, dis-je en moi-même, elle eſt fâchée, elle n'eſt donc pas indifférente ! elle a remarqué mon changement, il me ſera facile de la faire revenir, mais il faut que je m'aſſure qu'elle y eſt ſenſible. Nous nous ſéparames ſans explication, j'eſpérais la revoir le lendemain, & alors elle aurait trouvé beaucoup de différence dans ma maniere d'être, & j'aurais vû quelle impreſſion faiſait ſur elle cette variation ; j'en aurais tiré des conſéquences avantageuſes, ou non, pour mon amour : mais elle eſt partie, perſuadée, j'en ſuis ſûr, que je ne l'aime point, que je ne l'ai jamais aimée ; tous mes projets ſont évanouis ; il ne me reſte que le regret de ne lui avoir pas fait cet aveu, d'avoir

pû lui donner mauvaiſe opinion de moi. J'ai voulu en uſer avec elle, comme avec toutes les autres femmes que j'ai aimées, on fait ſemblant d'aimer; toutes ſont tombées dans mes filets; celle-ci m'échappe; c'eſt que j'ai été trop reſpectueux ou trop inconſéquent; je ſuis ſûr, que ſi j'en avais toujours agi avec elle, comme au commencement, j'aurais touché ſon cœur; il eſt ſenſible, je ne puis en douter; il ſe ſerait attaché à moi, & j'aurais été le plus heureux des hommes! Mais, où eſt-elle? partir ſi inopinément! elle ne ſavait ſurement pas hier qu'elle partirait, elle l'aurait dit à ſon amie; ſerait-ce ſon pere, qui, s'étant douté de quelque choſe, veut la ſouſtraire à mon amour? Mais, comment l'aurait-il ſoupçonné? il ne nous a preſque jamais vû enſemble. Je n'y tiens plus,

mon ami ! je retourne chez madame de Cérigni, elle aura peut-être appris quelque choſe ſur ce ſingulier départ. J'y vais, je te rejoindrai au retour.

SUITE.

Elle eſt à la campagne, à quelques lieues de la ville, chez une de ſes tantes, qui eſt malade; elle y paſſera quelque tems; elle y eſt allée volontairement; elle ſavait qu'elle quitterait L****** lorſqu'elle vint chez madame de Cérigni; elle était ſi contente, ſi gaye, & j'ai cru qu'elle m'accordait une légere préférence ! Oh ! comme je m'étais abuſé ! Il faudra que je prenne des renſeignemens ſur cette campagne; j'irai, je la verrai, & je lui dirai que je l'adore; mais cette vieille tante ſera peut-être auſſi in-

traitable que le pere : n'importe ! je trouverai bien le moyen de la voir, duſſai-je uſer de déguiſement. Adieu, mon ami ! les difficultés irritent ma paſſion, elle eſt à ſon comble, en poſſéder l'objet, ou mourir.

LETTRE

LETTRE X.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

Valſorand.

L'EXPRESSION de vos regrets a augmenté les miens, ma chere Eugénie! Ah! ſi vous êtes fâchée de ne pas me voir, jugez combien il a dû m'en couter pour renoncer à ce plaiſir; celui que j'ai fait à ma tante, n'a point été équivoque, elle m'a témoigné ſi vivement ſa reconnaiſſance de tous les ſacrifices que je lui faiſais, en quittant la ville dans cette ſaiſon, au moment où le ſpectacle que nous avons ſi rarement, y eſt, que j'ai rougi intérieurement de l'avoir fait de ſi mauvaiſe

grace; les éloges que nous ne méritons pas, nous font plus de peine que les reproches injuſtes; dans le dernier cas, on a par devers ſoi, ſon innocence, qui donne la force de ſupporter l'injuſtice; auſſi, cette bonne tante, en m'accablant de louanges, me mettait à la torture; je l'ai bien vite aſſurée, que je ne lui avais fait aucun ſacrifice, & que d'ailleurs j'en ſerais dédommagée par le plaiſir de lui être utile. Elle m'a fait donner la plus jolie chambre de la maiſon; je vois L****** de mes croiſées, & je l'avoue, mes yeux ſont ſouvent fixés de ce côté là.

Vous connaiſſez ma tante; elle eſt encore très-aimable pour ſon âge; ſes maux n'ont point altéré ſa gayeté; elle ſe rappelle qu'elle a été jeune, & parle de ſa jeuneſſe avec plaiſir; elle n'a pas, comme toutes les perſon-

nes âgées que je connais, cet ennuyeux propos, *de mon tems on faisait mieux*; de mon tems, dit-elle, on faisait, comme à présent, tout ce qu'on pouvait pour se divertir, & je n'ai point à me reprocher, de n'avoir pas employé le mien d'une maniere agréable; il est vrai que nous avions moins de luxe, nos plaisirs étaient plus simples, moins recherchés; mais cela n'est pas étonnant, nous étions moins riches, & crois-moi, mon Hortense, nous n'en étions pas moins heureux, & je me croyais aussi parée, dans ma robe de toile blanche, & mon chapeau de paille, que toi avec ta robe de crêpe & ta coëffure à la figaro; car telle que tu me vois, j'ai fait bien des conquêtes, & je t'assure, que quand j'allais au bal, j'avais peine à suffire à tous ceux qui me demandaient pour danser; on trouvait que je dansais fort

bien, ſur-tout le menuet; à préſent on ne danſe plus, on ne fait que ſauter; ces danſes graves donnaient à nos bals un air de décence & de ſolemnité que ne doivent pas avoir les vôtres; mais je penſe que vous vous y amuſez, & cela ſuffit.

Eſt-il vrai, dis-moi, que les hommes ne ſont plus galants, qu'ils ne conduiſent plus les femmes aux aſſemblées, qu'ils ne les ramenent plus chez elles; on m'a même aſſuré qu'il n'était plus du bon ton de danſer, & que les jeunes gens aimaient mieux jouer, ou ſe pavaner devant une glace, que de demander les jeunes demoiſelles: oh! je dirai, que de mon tems c'était bien plus joli; chaque femme avait un adorateur, à moins qu'elle ne fût laide; alors celles-là ne ſe montraient pas, mais à préſent, l'amour eſt paſſé de mode, dit-on. Je

ſerais piquée, par exemple, que mon Hortenſe n'eût pas un amoureux, & j'aurais mauvaiſe opinion du goût de nos jeunes gens, s'ils ne te diſtinguaient pas; je ſais que tu as refuſé un parti avantageux, ton pere a été fort en colere contre toi; ſi tu ne l'aimais pas, tu as bien fait, & j'ai pris vivement ton parti, quand il m'en a parlé. Mais, n'as-tu point de préférence, parle-moi naturellement? tu ſais que je t'aime, & que je voudrais te voir heureuſe. — Cette queſtion inattendue m'a donné une vive émotion; heureuſement que la chambre était obſcure, ma tante n'a pu voir ma rougeur, ni mon trouble; je l'ai aſſurée que j'étais indifférente; elle eſt ſi franche, ſi peu accoutumée à feindre, qu'elle juge chacun d'après elle, & m'en a cru ſur ma parole. — Eh bien! il faut faire un choix, a-t-elle repris; tu es riche, tu

n'as pas beſoin de te marier pour te faire un ſort; tu es jolie, aimable, bonne, tâche de rencontrer un homme, qui, à ces mêmes avantages, joigne une bonne naiſſance, & ſur-tout qui ſoit du pays, car tu ſais que je n'aime pas les étrangers; j'ai été longtems ſans pardonner à ma ſœur d'avoir épouſé ton pere, & ce n'a été que lorſque j'ai vu qu'il ne les aimait pas plus que moi; j'ai toujours peur que nos jeunes filles ne s'attachent à ces oiſeaux de paſſage; il en vient beaucoup à L******; évite-les, ma chere Hortenſe; ils ne demandent pas mieux que d'en conter, pour paſſer le tems, à celles qui veulent bien les écouter; ils cherchent à leur plaire, ſouvent ils y réuſſiſſent, & puis ils les abandonnent; attache-toi à un homme dont tu connaiſſes le caractere, les mœurs, la famille; qui ſoit fixé à

L******, ou aux environs; tu ſeras mille fois plus heureuſe qu'en épouſant un lord Anglais, ou un chevalier Français, qui croirait te faire beaucoup d'honneur, & te traiterait en conſéquence. — Vous voyez mon trouble, mon embarras, ma chere Eugénie; je ne ſavais où me mettre, ſur-tout quand elle a parlé d'un chevalier Français, j'ai cru qu'elle allait nommer Sevinge: quand on ſe ſent coupable, on croit toujours qu'on va être pénétrée; il me ſemblait que ma tante liſait dans mon cœur, & que ce qu'elle m'avait dit, était une maniere détournée de me faire connaître qu'elle ſavait combien j'étais occupée du chevalier; mais j'ai vu aiſément qu'elle n'en a jamais entendu parler.

Je n'avais rien répondu de poſitif à tout ce qu'elle m'avait dit, ſeulement *ouï*, *non*, *vous avez bien raiſon*; heu-

reuſement qu'elle aime aſſez à parler, & qu'elle ſe contenta de ces réponſes laconiques : elle allait recommencer ſur nouveaux frais ; j'étais véritablement au ſupplice, lorſqu'on annonça le miniſtre du lieu ; il venait faire la partie de piquet avec ma tante ; elle voulut abſolument que je la fiſſe avec eux ; je voulus en vain m'en défendre, il fallut céder. Vous ne connaiſſez pas, mon Hortenſe ; tu ne connais pas monſieur Duval ; il faut que vous faſſiez connaiſſance, & vous aurez lieu d'être ſatisfaits l'un de l'autre.

Monſieur le miniſtre paraît un excellent homme, un peu bavard & facétieux, très-attaché à ſa vocation & en rempliſſant avec exactitude tous les devoirs : il eſt marié & a deux enfans, un fils & une fille, que je n'ai point encore vus ; ils ſont à la ville avec leur mere, ſans quoi ils auraient eu l'hon-

neur de me rendre leurs devoirs ; mais ils ont ſi peu de plaiſirs à Valſorand, qu'il faut bien leur procurer ceux qui ſont convenables ; ils ſont allé paſſer huit jours à L******, pour voir la comédie ; leur pere penſe avec joie qu'ils s'amuſent, & que ſur-tout, ils apporteront un peu de muſique nouvelle, car ils ſont muſiciens ; il racle du violon, la fille chante, & le fils joue de la guitarre allemande & de l'épinette ; c'eſt un talent naturel, car il n'a jamais eu de maître. Eh bien ! mon Eugénie ! je trouve le ſort de ces bonnes gens heureux ; ſans ambition, ils ne déſirent rien au-delà du moment préſent : aimés de leurs voiſins, ils paſſent leur vie doucement, ſans peines comme ſans regrets ; le jour qui ſuivra, reſſemblera à celui qui a précédé ; cette uniformité rend heureux : ils ne ſont point à même de faire de comparaiſons

qui leur ſoient déſavantageuſes ; ils ſont entourés d'êtres qui s'adreſſent à eux dans leurs peines, rien ne les humilie. Oh ! j'ai ſouvent penſé que l'exiſtence d'un miniſtre de campagne, aimé & reſpecté de ſon troupeau, était la plus douce & la plus déſirable.

Je n'ai point reçu de nouvelles de L******; je ne ſais ce que madame de Cérigni aura penſé de mon départ ; je crains qu'elle ne ſoit piquée de ce que je ne lui en ai rien dit, & qu'elle ne m'écrive point. J'en ſerais fâchée ; j'aimerais aſſez être au courant de ce qui ſe paſſe dans la ſociété, & mes bons parens ne ſont pas trop à même de m'en inſtruire ; au reſte, j'aurai peu de momens à moi, & je ne ſaurais trop, quand je pourrais écrire ; je quitte peu ma bonne tante, je lui lis beaucoup, & je

lui fais tant de plaiſir, que je m'en éloigne toujours avec regret. On remplit ſes devoirs avec bien plus de ſatisfaction, quand on s'apperçoit qu'on ſait les apprécier. Je me ſuis cependant ſouſtraite à la petite partie du ſoir, j'ai conjuré ma tante de me diſpenſer de la faire, elle y a conſenti; c'eſt le moment que je conſacrerai à mes correſpondances, ſur-tout à mon Eugénie. Eh bien! n'ai-je pas tenu ma promeſſe, n'êtes-vous pas contente de moi? pas un mot de Sevinge! Ah! cependant il n'eſt que trop vrai, que je m'en occupe encore; vous croyez qu'il m'aime, ſa maniere d'être l'annonce; ne me le dites pas, mon ange! je veux me perſuader le contraire, c'eſt néceſſaire pour mon repos. Adieu! croyez à toute mon amitié.

LETTRE XI.

Madame de Cérigni à Mademoiſelle de Valſin.

L******.

VOTRE fuite ſoudaine m'a bien étonnée, ma chere amie ! & je vous avoue que le myſtere que vous m'avez fait de votre départ pour la campagne, m'a piquée. Quoi ! vous me voyez la veille, & vous ne m'en dites rien. J'ai balancé longtems avant de vous écrire, il me paraiſſait que je ne devais point le faire ; mais mon amitié l'emporte, & le déſir d'avoir de vos nouvelles, de vous inſtruire de ce qui ſe paſſe à L******, eſt

plus fort que celui de me venger, en gardant le ſilence.

Je ne ſuis pas la ſeule que votre prompt départ a affligée, toute notre ſociété en murmure ; les femmes, à la vérité, ſe ſont très-vite conſolées ; il n'y a que moi, ma charmante amie ! à qui vous manquez beaucoup, & qui ne prend point mon parti de votre éloignement ; ce n'eſt pas, que ſi j'avais encore des prétentions, j'en ſerais tout auſſi contente que les autres ; mais une mere de famille n'oſe trop en avoir, ou du moins les avouer ; ainſi je ſuis de bonne foi, quand je dis que je regrette beaucoup mon aimable Hortenſe. Mademoiſelle de Juſſy a voulu auſſi me faire croire que ſes regrets étaient très-vifs, & qu'elle vous trouvait *parfaitement aimable* ; mais elle ne m'a point perſuadée, & ſon ton n'était pas d'accord avec ſes

expreſſions ; la petite perſonne veut plaire excluſivement ; elle ne réuſſit pas toujours, mais ſur-tout, quand on eſt à même de vous comparer : n'avait-elle pas jetté ſon dévolu ſur le chevalier ! A propos, il eſt comme un fou, depuis que vous êtes à Valſorand ; il vint chez moi, quatre fois dans la matinée, le lendemain de votre départ, pour ſavoir où vous étiez ; il était furieux de ce que je ne le lui diſais pas, & ne pouvait concevoir que je ne fus pas au fait de toutes vos démarches ; je l'aſſurais que je n'étais point aſſez heureuſe pour avoir votre confiance, & que vous m'aviez fait un myſtere de votre départ ; que j'avais pour maxime de ne jamais chercher à pénétrer les ſecrets des autres. — Mais, mademoiſelle de Valſin n'eſt-elle pas votre amie ? — Je l'eſpere, mais elle eſt extrêmement diſcrete, &

je n'ai jamais voulu forcer ſa confiance. — Quoi ! elle ne vous a pas dit qu'elle partait ? — Non, je vous le jure, mais il me ſera facile de ſavoir où elle eſt ; j'irai chez ſes parents, & ſa mere me le dira ſurement. J'aurais voulu, ma chere amie ! que vous euſſiez vu la joie de monſieur de Sevinge ; il baiſait mes mains, tombait à mes genoux, me conjurait d'aller tout de ſuite. Il voulut abſolument m'attendre ; & j'allai chez madame de Valſin, qui me dit que vous étiez à Valſorand. — Eh bien ! lui dis-je, en rentrant, en êtes-vous plus avancé ? Hortenſe eſt chez une tante à la campagne, où elle paſſera toute l'arriere ſaiſon. — J'irai.... — Et la connaiſſez-vous ? — Non, mais n'importe, votre amie me fera connaître. — Ah ! ne le croyez pas, monſieur ! je connais mademoiſelle de Valſin, elle ne voudra

jamais vous recevoir, & votre voyage ſera inutile. — Mais, j'aurai vu l'endroit qu'elle habite. — On dirait preſque que vous êtes amoureux d'elle. — Amoureux, madame ! j'en ſuis fou, êtes-vous à vous en appercevoir ? — Eh bien, monſieur ! je ſuis ſûr qu'elle ne s'en doute pas, & je ſuis bien aiſe de vous dire, pour rallentir votre feu, qu'elle eſt partie volontairement, enchantée de partir, & que c'eſt elle qui veut prolonger ſon ſéjour à la campagne; tout autant d'indices qu'elle ne connait, ni ne partage votre paſſion. — Ah ! que vous êtes cruelle de détruire ainſi toutes mes illuſions ! au reſte, je ſais que mademoiſelle de Valſin eſt inſenſible, mais je vaincrai cette inſenſibilité ou je ne pourrai.... Il eſt parti en diſant cela ; je l'ai revu pluſieurs fois depuis cette converſation, il eſt triſte & rêveur ; en vain

madame de Senange l'agace; en vain la petite de Juſſy leve ſur lui ſes grands yeux mourants; il ne voit rien, il ne penſe qu'à vous, & il m'a demandé cent fois où était Valſorand; je n'ai point voulu le lui dire, avant de vous avoir prévenue, & de ſavoir ſi vous voulez le recevoir; je ne cherche point à pénétrer, ſi je me ſuis trompée, ou ſi en effet vous êtes indifférente, & ſi vous ignorez les ſentimens du chevalier; je ſais qu'il ne vous en a point parlé, mais on s'apperçoit bien vite des ſentimens dont on eſt l'objet; on aſſure que nous ſommes très-habiles à faire cette découverte: quoiqu'il en ſoit, vous devez tout au moins être fiere de cette conquête; ſavez-vous que Sevinge a toujours paſſé pour être un de ces hommes à la mode, qu'on appelle *roués*, qui cherchent à plaire à toutes les femmes, à les ſéduire mê-

me, ſans ſe laiſſer jamais ſubjuguer; au reſte, je ne doute pas qu'il ne ſoit fixé à préſent, & vous vengerez toutes les victimes de ſa légéreté; je voudrais que vous le viſſiez, il vous ferait véritablement pitié; cepndant je n'ai garde de vous perſuader de le payer de retour; je ne vous en aurais pas même parlé, ſi je n'avais voulu vous prévenir ſur ſa viſite, qui aurait eu lieu de vous ſurprendre, ſi vous en aviez ignoré le motif.

Voilà une lettre qui vous prouve que je ne ſais pas garder de rancune contre mes amies; convenez cependant que vous m'avez manqué eſſentiellement, & que j'étais en droit d'attendre plus de confiance de votre part; n'allez pas croire que je veuille pénétrer vos ſecrets; je ne voulais pas même ſavoir celui du chevalier. Mais, adieu, ma chere Hor-

tenſe ! le voilà qui entre ; je ne lui dis pas que je vous écris, je crains ſes extravagances. Votre *petit mari* vous baiſe les mains ; il dit que c'eſt bien laid à vous d'être partie, ſans le lui dire ; il me demande quand vous reviendrez. Comme monſieur de Sevinge ſait que vous le préferez à mes autres enfants, il lui fait mille careſſes, & c'eſt actuellement le ſeul être auquel il fait attention : ſi mon petit Alexis était plus pénétrant, il verrait bien que l'amitié que lui témoigne *ſon bon ami*, comme il l'appelle, n'eſt qu'une amitié de reflet. Adieu.

LETTRE XII.

Mademoiſelle de Valſin à Madame de Cérigni.

Valſorand.

VOUS n'avez ſurement pas cru, ma chere amie ! que je vouluſſe vous faire un myſtere de mon départ ; je vous avouerai naturellement les raiſons qui m'engagerent à ne point vous en parler ; je craignais vos ſollicitations pour reſter ; je ſentais que je n'étais point encore décidée, & que pour peu que vous m'euſſiez repréſenté combien le ſéjour de la campagne était peu agréable dans cette ſaiſon, j'aurais fini par n'y point aller, & j'aurais eu tort ; ma tante infirme &

ſeule a beſoin de moi ; il me ſemble que je lui fais du bien, & je m'en fais à moi-même infiniment ; ainſi je n'ai plus aucun regret d'avoir quitté la ville, quoique Valſorand ſoit peu joli dans ce moment. Je reſte auprès de ma bonne tante, je lui lis, je fais un peu de muſique, & notre vie s'écoule doucement ; tous nos jours ſe reſſemblent, & cette uniformité accourcit le tems ; j'ai toujours éprouvé que la variété des plaiſirs le faiſait paraître plus long ; je n'ai point lieu de la craindre à Valſorand, puiſque l'heure qui ſuit, reſſemblera à celle qui a précédé.

Vous êtes beaucoup trop honnête, ma chere amie ! dans l'expreſſion de vos regrets ſur mon éloignement ; j'aime cependant à les croire ſinceres ; il n'en eſt pas de même de ceux des perſonnes que vous me nommez ; il eſt

très-égal à mademoiſelle de Juſſy, que je ſois à L****** ou ailleurs; nous ne nous voyons point aſſez pour qu'elle s'apperçoive de mon abſence; il en eſt de même de monſieur de Sevinge; il s'eſt amuſé à vous faire croire qu'il avait mille raiſons toutes plus fortes les unes que les autres, de me regretter, & je ne crois pas plus à ſes regrets qu'à ſon amour: cependant, ma chere amie, vous m'avez fait courir un grand riſque; car ſi j'euſſe été auſſi crédule que je le ſuis peu, vous auriez troublé mon repos, égaré mon imagination, & peut-être ſéduit mon cœur; mais raſſurez-vous, vous n'avez produit aucun de ces grands effets, & malgré tout ce que vous me dites, je ne vois dans le chevalier qu'un homme aimable, ſans croire qu'il puiſſe jamais me paraître autre choſe; cependant je ne voudrais pas qu'il vint à

Valforand ; vous ſavez l'antipathie de mon pere pour les étrangers ; ma tante la partage, elle ſerait très-fâchée d'en voir chez elle, à moins qu'ils ne fuſſent amenés par ma mere, ou quelqu'une de mes connaiſſances intimes. J'ai même lieu de croire qu'ils ne ſeraient pas vus de bon œil ; ainſi, ma chere amie, continuez à empêcher monſieur de Sevinge de venir : au reſte, je doute qu'il en ait encore la fantaiſie ; il fera beaucoup mieux de répondre aux agaceries de madame de Sénange ; car pour mademoiſelle de Juſſy, il m'a été facile de voir qu'elle lui déplaiſait beaucoup ; la premiere lui convient parfaitement, elle eſt coquette. C'eſt un *roué*, dites-vous ? je ne comprends pas trop ce que ſignifie cette expreſſion, mais il me ſemble que l'accord eſt parfait. Adieu, ma chere amie ; je vous remercie infini-

ment de m'avoir écrit, malgré mon ſilence. Continuez à le faire, je vous prie, & contez-moi tout ce qui ſe paſſe à L******; parlez-moi ſur-tout beaucoup de vous & de votre petite famille, c'eſt le moyen le plus ſûr de m'intéreſſer. Donnez deux baiſers à mon petit Alexis; il me paraît impoſſible que cet aimable enfant ne ſoit pas aimé pour lui-même. Si, comme je l'eſpere, vous profitez d'un jour de déſœuvrement pour venir me voir, amenez-le, je vous prie, vous ferez un grand plaiſir à ma tante, & à celle qui eſt toute à vous,

H. DE V.

LETTRE

LETTRE XIII.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

Valſorand.

JE vous envoye, ma chere Eugénie, une lettre de madame de Cérigni; je ne ſais, ſi vous comprendrez, en la liſant, l'eſpece de dépit qu'elle m'a cauſé : elle avait bien beſoin d'aſſurer le chevalier que je ne me doutais pas de ſes ſentimens pour moi, que j'étais indifférente, &c! Je le lui aurais bien fait connaître moi-même, & il me ſemble que je ne l'ai pas laiſſé en doute là deſſus, mais je n'avais pas beſoin d'interprête. J'ai une colere ſecrette qu'il m'a fallu cacher à mada-

me de Cérigni, en lui répondant. Mais, allez-vous dire, elle n'a fait que ce vous l'auriez chargée de faire, ſi vous en aviez eu l'occaſion ! Il eſt vrai qu'à préſent que j'y réfléchis, ce n'eſt pas de ce qu'elle a dit au chevalier, que je ſuis fâchée, mais bien plûtôt de ce qu'elle m'a rendu compte de toutes ſes extravagances ; je n'y penſais preſque plus, & voilà que je m'en occupe, que mon imagination, & peut-être mon cœur, me le retrace à chaque inſtant. J'ai prié madame de Cérigni de l'empêcher de venir à Valſorand ; je ne veux point le voir ; s'il eſt vrai qu'il m'aime, à quoi cela menera-t-il ? Non, non, il faut l'éviter, & j'eſpere qu'il renoncera à l'idée de venir ici. Je ſuis triſte & mauſſade depuis cette lettre ; ma bonne tante ne s'en apperçoit pas ; il eſt vrai que je fais de grands efforts, pour lui

cacher ce que j'éprouve; cependant, n'allez pas croire que je déſire d'être à L******; non en vérité; j'y verrais le chevalier, il eſt vrai, mais j'aurais bien de la peine à lui cacher que je ſais ſa façon de penſer ſur moi, & je veux qu'il ignore que j'en ſuis inſtruite. Madame de Cérigni eſt bien indiſcréte; elle ne ſait pas dans quel embarras ſon indiſcrétion va me jetter, combien il augmentera, quand je verrai monſieur de Sevinge; mais à quoi a-t elle penſé ? Ne trouvez-vous pas qu'elle a eu bien tort ? il me ſemble qu'on ne doit jamais entretenir une jeune perſonne des conquêtes qu'elle fait; ſi elle y eſt indifférente, on excite ſon amour propre, on le flatte; ſi elle y eſt ſenſible, on agite ſon cœur, & l'on trouble ſa tranquillité; & je ſens bien, mon Eugénie, que le premier ſentiment n'entre pour rien dans ce

que j'éprouve ; je commençais à me trouver ſi heureuſe avec ma bonne tante ! ce qui avait précédé mon ſéjour auprès d'elle, me paraiſſait un ſonge, & cette cruelle amie a détruit cette douce paix ; je dois être bien fiere, dit-elle, d'avoir ſubjugué le chevalier ; car il paſſe dans le monde pour ce qu'on appelle un *roué* ; qu'eſt-ce donc que cet être là, mon Eugénie ; j'ai de la peine à comprendre cette expreſſion ; je juge cependant d'après ce qu'elle ajoute, que c'eſt ce que nous appellons un homme à *bonnes fortunes*. Ah ! peut-être eſt-il un de ces hommes qui ſe font un jeu cruel de tous les ſentimens, qui ſacrifient tout au déſir de ſéduire celles qui les écoutent ; ſi cela était, je le fuirais comme un monſtre ; mais il penſe ſi bien des femmes, il parait être ſi ſenſible, ſi reſpectueux !....

Oh ! madame de Cérigni lui fait tort ; ce n'eſt point un *roué*, elle eſt mal inſtruite. Voilà que je prends ſon parti ; je ſuis effraiée de ce qui ſe paſſe dans mon cœur, & je me confirme toujours plus dans le projet de ne pas revoir Sevinge, qu'il ne ſoit banni de mon idée ; je vous réitere la promeſſe de n'en plus parler ; je vous quitte même à préſent, pour n'être pas tentée de traiter un ſujet qui m'intéreſſe auſſi vivement. Adieu, ma bonne, ma chere amie ! cette lettre vous peindra le déſordre actuel de mes penſées, mais j'eſpere être plus raiſonnable une autre fois. Adieu.

LETTRE XIV.

De la même à la même.

Valsorand.

JE vous avais promis de ne plus vous parler de Sevinge, & c'était réellement mon intention ; mais j'étais loin de prévoir ce qui se passe, & il faut que je manque à ma promesse. Hier, après que je vous eûs quittée, la fille du ministre & son frere vinrent me proposer de faire une promenade avec eux ; le tems n'était pas très-engageant, mais ma tante assura que l'exercice me ferait du bien ; je me laissai gagner, & nous partîmes. Les environs de Valsorand sont charmans ; c'est, comme vous le savez, un pays cou-

pé de bois, de prairies, de petits vallons, de collines, de vignes, qui varient infiniment le point de vue; nous allames dans une forêt très-belle, quoiqu'à peu-près défeuillée, qu'on traverſe pour ſe rendre à la ville; j'aimerais aſſez, dit Juliette à ſon frere, que nous fiſſions la rencontre que tu fis hier, elle égayerait notre promenade; je demandai machinalement au jeune homme, ce qu'il avait rencontré? — Un monſieur charmant, répondit-il, ſi poli, ſi aimable, étranger à ce que je crois, car il parle mieux qu'on ne parle dans notre pays. — Je ne ſais pourquoi j'eus l'idée que ce pouvait être le chevalier, & le déſir de le ſavoir, m'engagea a faire de nouvelles queſtions; & que faiſait-il dans ce bois? — Il ſe promenait, je crois; mais il avait l'air de chercher une autre route que celle

dans laquelle je le rencontrai; c'était juſtement dans ce petit chemin là bas, je chaſſais; je lui demandai, ſi je pourrais lui être de quelque utilité; il me remercia très-poliment & me demanda à ſon tour, ce que c'était que ce bois, où il conduiſait? quel était le village dont il voyait le clocher dans l'éloignement? Je ſatisfis à toutes ſes queſtions, & quand j'eus nommé Valſorand, il parut ſurpris; mais, dit-il, je connais quelqu'un qui porte ce nom; oh! cela ſe peut bien, répondis-je, il y a une dame de Valſorand, mais elle quitte peu ſon château. — Y vit-elle ſeule? — Oui, à l'ordinaire; elle a actuellement auprès d'elle, ſa niece, mademoiſelle de Valſin. Si vous déſirez, monſieur, de venir juſqu'au village, je vous prierai de vouloir bien vous repoſer chez nous, mon pere ſerait ſurement charmé de

vous voir ; il me remercia plus honnêtement encore, me dit qu'il était trop tard, & qu'il aurait à peine le tems de ſe rendre à la ville de jour, mais qu'il profiterait une autrefois de ma propoſition ; je le remis dans le bon chemin, & nous nous ſéparâmes ; je vins conter tout cela à papa, qui me gronda beaucoup de ne lui avoir pas demandé ſon nom ; mais je n'aurais jamais oſé ; quoiqu'il ſoit très-poli, il a un air fier qui en impoſe. Perſiſtant à croire que c'était le chevalier, j'aurais voulu plus de détails ſur ſa perſonne, mais j'avais ſi peur de me trahir, que je n'oſai en demander. Juliette, je crois, dévina ma penſée. — Tu ne nous as parlé que de ſa politeſſe, dit-elle à ſon frere, dis-nous un peu, s'il eſt jeune, joli, blond ou brun. — Ah ! voilà bien les femmes, répondit-il, en ricanant, elles ne pen-

ſent qu'à la figure ; je ſuis ſûr que mademoiſelle de Valſin n'eſt pas auſſi curieuſe que toi. — Oh ! je l'étais mille fois plus qu'elle, & voulant être ſatisfaite ; je vous demande pardon, monſieur, lui dis-je, en héſitant, je trouve la curioſité de mademoiſelle votre ſœur très-naturelle. — Eh bien ! ce monſieur eſt aſſez grand, il a un air très-noble, il eſt brun, & ſa phyſionomie eſt infiniment agréable, il a ſur-tout le regard très pénétrant. — Je ne pouvais m'y méprendre, c'était le portrait du chevalier, & ce qu'il avait dit de ſa maniere de parler, me confirma encore dans cette idée.

Je ne puis l'éviter, mon Eugénie ; il viendra à Valſorand ; ce petit jeune homme l'a invité, le pere enchanté d'avoir un étranger chez lui, voudra l'amener au château, & toutes mes précautions pour qu'il n'y vienne

point, ſeront inutiles. Eh bien! je ne paraitrai pas, je trouverai quelque prétexte pour reſter dans mon appartement. Ma tante prévenue contre les étrangers, le recevra mal; il ne reviendra plus, & toutes ſes ruſes pour s'introduire chez elle, ſeront vaines. Ne dites pas que je ſuis faible, Eugénie; oh non! je ne le ſuis pas, car je combats avec force contre le ſentiment que j'éprouve, mais quelque vif qu'il ſoit, j'eſpere que j'en ſerai victorieuſe. Oh! ſi je pouvais prévoir que mon pere ne rejettât pas les vœux de Sevinge, ne blamât pas ma prévention en ſa faveur! avec quel plaiſir, je l'en aſſurerais, qu'il me ſerait doux de recevoir ſes ſoins! Mais il n'y faut pas penſer, & jamais je n'oſerai avouer un ſentiment, qui l'aura pour objet. Il eſt bien vrai cependant, qu'il déſire me voir; dois-

je en conclure que tout ce que m'a dit madame de Cérigni, eſt réel? Je ſerais bien portée à le croire; nous reſtâmes aſſez longtems dans ce bois hier; chaque bruit que j'entendais, le plus petit mouvement des feuilles, faiſaient battre mon cœur. Il paſſa trois hommes, leurs pas entendus de loin, me donnerent une telle émotion, que je fus obligée de m'appuier contre un arbre. — Il aurait bien dû venir aujourd'hui, dit Juliette, mademoiſelle de Valſin l'aurait ramené au château, ou ſerait venue avec lui chez nous. — Je ne répondis rien, mais je penſais que je n'aurais fait ni l'un, ni l'autre.

Le froid aigre qui ſe faiſait ſentir, nous chaſſa, & je revins auprès de ma tante plus préoccupée que jamais; j'avais eſpéré de vous conſacrer ma ſoirée, mais toute la famille du miniſ-

tre la paſſa au château ; il fallut reſter ; l'extrême laſſitude dont je me plaignis, me donna le droit d'être ſilencieuſe, & j'en profitai.

Eh bien, mon ange ! pouvais je ne point parler de Sevinge ? il fallait vous raconter ce petit événement, & puis ne fallait-il pas vous préparer ſur ſa viſite ? car il viendra, j'en ſuis ſure ; mais je ne le verrai pas, j'y ſuis réſolue ; j'en aurai la force, je vous le promets ; je ne veux plus me promener, la rigueur de la ſaiſon ſera un prétexte ; les Alpes déja couvertes de neige, le retour des troupeaux que les frimats ont chaſſé des montagnes, les arbres, les uns défeuillés, les autres de ce rouge vif, ou de ce jaune pâle, qui annoncent la chûte de leurs feuilles ; ces approches de l'hyver donnent à la nature une teinte mélancolique, dont j'ai peine à me défendre,

& dont je ſens plus les effets, quand je ſuis à la promenade ; d'ailleurs il fait froid, & quoique le ſoleil brille du plus vif éclat, il eſt ſans chaleur ; ainſi je ne veux plus ſortir, & je perſuaderai à ma tante, que je me trouve mieux de garder la maiſon. Adieu, mon Eugénie, donnez-moi des louanges, dites que je ſuis bien raiſonnable, j'en ai beſoin pour m'encourager. Adieu.

LETTRE XV.

La même à la même.

Valſorand.

VOUS ne vous doutez pas, mon Eugénie, que pendant que je vous écris, le chevalier eſt chez ma tante; cependant rien n'eſt plus vrai, j'entends ſa voix, je la diſtingue, & elle rétentit juſqu'au fond de mon cœur; pourquoi ne pas deſcendre, me demanderez-vous? Oubliez vous donc que j'ai pris l'engagement de ne point paraître, la premiere fois qu'il y viendrait; je veux m'y conformer; il m'en coûte ſûrement; mais ne ſeriez-vous pas en droit de m'accuſer de faibleſſe, ſi j'y manquais; au moins, par quel

hazard n'étiez-vous pas auprès de votre tante ? Quel prétexte avez-vous pris pour vous en diſpenſer ? C'eſt tout naturellement, ma chere amie, & je vais vous mettre au fait.

Il y avait quelque tems que je devais rendre deux ou trois viſites que j'ai reçues ; les mauvais tems m'en ont empêché ; comme c'eſt à un quart de lieue de Valforand, je ne trouvais pas qu'il valût la peine de prendre l'équipage de ma tante. J'ai profité du premier beau jour, & je ſuis partie après le dîné avec ma femme de chambre : j'ai trouvé de bonnes gens, bien ſimples, bien honnêtes, qui m'ont fait mille politeſſes, & qui craignant que je ne fuſſe trop fatiguée, m'ont retenu plus longtems que je ne me l'étais propoſée ; je ſuis revenue après le coucher du ſoleil, eſcortée de toute la compagnie. Je pourrais bien vous par-

ler de quelques originaux, mais j'en veux venir à quelque choſe de plus intéreſſant.

En arrivant, ma premiere idée était d'aller tout de ſuite auprès de ma tante, mais un domeſtique me dit que le miniſtre y était avec un beau monſieur, qui avait beaucoup demandé après moi. Vous voyez les battemens de mon cœur; ce pouvait ſûrement être quelqu'un d'autre que Sevinge, mais je ne pouvais m'y méprendre; j'ai balancé un moment, ſi j'entrerais; j'en avais la paſſion : je me ſuis rappellée ma réſolution, & recommandant au domeſtique de ne pas dire que je fuſſe revenue, je ſuis vîte montée dans ma chambre; j'ai eu un peu de peine à me remettre, & au moment où je vous écris, ma main tremble encore.

Mon Dieu! plaira-t-il à ma tante?... C'eſt peut-être de cette viſite, mon

Eugénie, que dépend le ſort de votre amie. Si elle le trouvait aimable, ſi elle faiſait une exception en ſa faveur, ſi elle lui trouvait les qualités qu'elle déſire dans celui qui doit être ſon neveu !.... Mais, voilà bien les illuſions d'un cœur préoccupé : non, ma tante ne verra qu'un étranger, & le verra avec prévention. Peut-être auſſi ſera-t-il de mauvaiſe humeur d'avoir été trompé dans ſon eſpérance, car je ne puis douter que c'eſt pour me voir qu'il eſt venu à Valſorand, & alors il n'aura rien fait pour paraître aimable. Il eſt tout ce qu'il veut, & je l'ai vu mauſſade quelquefois. Oh ! qu'il me tarde qu'il s'en aille ; comme je m'impatiente de ſavoir la façon de penſer de ma tante ; encore faudra-t-il bien faire attention pour ne pas me trahir : je ſuis fâchée & bien aiſe qu'il ſoit venu, quand je n'y étais pas.

Tâchez de comprendre cette contradiction, car je ne puis vous l'expliquer à préſent; mais je les entends qui s'en vont.... Ma tante leur crie de la fenêtre : une autre fois, monſieur, j'eſpere que ma niece ſera avec moi. — Oh ! mon Eugénie, il lui plaît, elle l'invite : oh ! que je ſuis heureuſe. Je vous quitte; je ne puis d'ailleurs plus écrire, adieu.

CONTINUATION.

A 11 heures du ſoir.

JE ſuis plus calme à préſent, ma amie ; je pourrai vous raconter ce que je fais de cette viſite. J'ai été ſi contente de ce que ma tante a fait pour moi, ſans s'en douter, que j'ai prolongé une veillée auprès d'elle, d'une heure. — Ah ! tu arrives bien tard,

mon enfant, m'a-t-elle dit, en me voyant entrer, & je commençais à m'inquiéter. J'eſpere que tu n'as pas eu d'accident. — Je l'ai raſſurée. — Je ſuis d'autant plus fâchée que tu ne ſois pas revenue, a-t-elle continué, que d'abord tu auras eu froid; & puis tu as manqué une viſite charmante, que monſieur Duval nous a amenée; mais au reſte, je penſe que tu les auras vus, car ils m'ont dit qu'ils voulaient aller au devant de toi. — Non, ma tante, je n'ai rencontré perſonne. — Il eſt vrai qu'il n'y a qu'un moment qu'ils ſont partis, & tu ſeras rentrée par le verger: eh bien! c'eſt le chevalier de.... de.... oh! j'ai ſi peu de mémoire, & voilà que j'ai oublié ſon nom.... Mais cela n'y fait rien; il ſuffit de ſavoir que c'eſt un étranger. J'ai d'abord été très-fâchée contre le miniſtre; il fait que je ne

les aime point, & que je n'en reçois pas volontiers chez moi. Je leur ai donc fait un accueil bien froid, qui a déconcerté un peu le chevalier. Son introducteur était ſi content, qu'il n'y a pas fait attention : il m'a dit que monſieur de . . . . je ne puis me rappeller ce nom, avait eu envie de me rendre ſes devoirs, qu'il venait de L*******, & qu'il pourrait me donner des nouvelles de ma ſœur. Cela ne m'a pas prévenue davantage en ſa faveur ; je craignais que ce fût un aventurier qui cherchait à s'inſinuer chez moi. Cependant, ne voulant pas être trop malhonnête, je lui ai demandé où il demeurait, s'il te connaiſſait? — Il a ſatisfait à toutes mes queſtions, & m'a dit qu'il t'avait vue au ſpectacle. Il faut que tu ne l'ayes pas remarqué, ma chere fille, car tu m'en aurais ſûrement parlé. — Eugénie,

vous voyez ma rougeur ; je ne ſavais où me mettre. J'ai remercié intérieurement Sevinge, de m'avoir épargné le cruel embarras de diſſimuler avec ma tante. S'il lui eût dit, qu'il me connaiſſait beaucoup, elle m'aurait fait mille queſtions, & je me ſerais trahie ; mais je crains auſſi qu'il n'ait trouvé de l'affectation dans ce myſtere, que j'ai obſervé à ſon égard, car il était naturel que je parlaſſe de lui à madame de Valſorand. Qu'aura-t-il penſé auſſi de ne m'avoir pas rencontrée ? Ils ſeront ſûrement allés juſqu'à Silly, & on leur aura dit que j'étais partie, il y avait longtems : il croira que je veux le fuir, qu'il m'eſt odieux, & peut-être ſera-ce un bien ? Les hommes croyent ſi facilement le contraire, & d'ailleurs, il me ſera aiſé de le diſſuader : oui, quoique j'aurais bien voulu le voir, je ne ſuis pas fâchée

qu'il ne m'ait pas rencontrée ; j'aurais été trop émue, & ce miniſtre m'aurait d'abord pénétrée. — Enfin, a continué ma tante, il a paſſé deux heures avec moi ; on ne peut être plus aimable, il a une charmante figure, il n'en tire aucune vanité ; il n'eſt point fat, & je n'ai jamais vu un jeune homme qui me plût davantage.... Si ſeulement il n'était pas étranger. Je conviens que ton pere a rendu ma ſœur heureuſe, & qu'elle ne l'aurait point été avec celui qu'elle refuſa pour l'épouſer;... mais, à quoi vais-je penſer ? — En effet, ma tante, ai-je dit en ſouriant, je doute que monſieur de Sevinge.... Ah ! Sevinge, juſtement voilà ſon nom. — Mais, tu t'en rappelles donc, & pourquoi ne m'en as tu jamais parlé ? — Ce nom m'était échappé, Eugénie, & j'aurais voulu ne l'avoir pas dit. — Il ſe trouve, a-t-elle ajouté, qu'il

eſt de Bordeaux, & il a été très-ſurpris, quand je lui ai dit que ton pere en était auſſi. Il croyait que Valſin était ſon nom de famille; quand il a ſu que c'était Mainville, ſa ſurpriſe a augmenté. — C'eſt un grand nom, a-t-il dit, mais il eſt éteint à Bordeaux. Il a déſiré quelques détails ſur ce procès qui a cauſé la retraite de mon beau-frere dans ce pays. Il ne comprend pas que le parlement ait pu faire une pareille injuſtice; enfin, je t'aſſure que je ſuis loin d'être toujours fâchée contre monſieur Duval de me l'avoir amené, & que je l'ai prié, quand il reviendrait à Valſorand, de venir me voir; il me l'a promis, il déſire beaucoup de te connaître davantage, & m'a fait des éloges de ta figure; ce qui m'a fait un grand plaiſir. J'ai embraſſé ma bonne tante, & je l'ai remerciée de ſa prévention en ma faveur.

A préſent, mon Eugénie, n'entrevoyez-vous pas quel avantage il peut réſulter de cette viſite, & ſur-tout de ce que je n'y ai point été. Il eſt probable que le chevalier ſe ſerait plus occupé de moi que de ma tante; elle n'aurait pas été à même de l'apprécier, comme elle l'a fait. Qui ſait, ſi elle n'aurait pas pris un travers contre lui, en nous voyant cauſer enſemble; elle aurait cru qu'il cherchait à me ſéduire, au lieu qu'elle ne voit en lui qu'un homme aimable, & qui ne craint point, comme la plupart des jeunes gens, la converſation des vieilles perſonnes. A tout âge, mon amie, on a des prétentions, l'on aime être l'objet des ſoins & des attentions, & ma bonne tante n'eſt pas exempte de ce petit faible: au reſte, ſa converſation eſt ſi intéreſſante, qu'on oublie ſon âge, quand on l'entend.

Je me réjouïs de revoir Juliette, pour ſavoir comment le chevalier s'eſt préſenté chez ſon pere, car je penſe qu'il n'a pas rencontré le jeune Duval pour l'introduire. Mais il eſt tems de finir cette épître. Il eſt tard, je ſuis très-fatiguée ; je n'aurais pu me coucher, ſans vous faire part de tout ce qui s'eſt paſſé dans cette viſite. Ma tante eſt ſi fort enchantée de ſa nouvelle connaiſſance, qu'elle n'a parlé d'autre choſe de toute la ſoirée.... *Si ſeulement il était du pays*, c'eſt ſon refrain continuel. Ah ! je voudrais bien lui perſuader que le cœur n'y regarde pas de ſi près, & qu'il lui importe peu que l'objet dont il fait choix, ſoit étranger ou compatriote.

Adieu, mon Eugénie !

LETTRE XVI.

Le chevalier de Sevinge à Monſieur de Melcourt.

L*******.

TU es ſurpris de mon ſilence, mon ami ! un mois ſans t'écrire ! *eſt-ce qu'Hortenſe ne t'occuperait plus; rougirais-tu de paraitre encore inconſtant ?* Oh Melcourt ! on voit bien que tu ne la connais pas ; elle ! ne plus m'occuper ! Ah ! toutes mes penſées l'ont pour objet, & ſi je ne t'en ai pas entretenu, c'eſt que j'ai eu la faibleſſe de craindre de te paraitre ridicule, comme il m'eſt aiſé de voir par ta réponſe, que je t'ai déja paru tel.

J'écris comme un héros de roman,

dis-tu, *la paſſion qui remplit mon cœur, va en poſſéder l'objet ou mourir; vrais propos d'amants, bien fades & bien langoureux! on poſſéde, & on ne meurt point*, ajoutes-tu. Oui, quand ce n'eſt pas Hortenſe de Valſin qu'on aime; mais je te l'ai dit, elle m'inſpire un reſpect, une timidité, dont je ſuis étonné moi-même; d'ailleurs j'éprouve que les difficultés irritent & augmentent l'amour. Depuis un mois qu'elle eſt à Valſorand, je n'ai pu la voir; ce n'eſt pas que je ne l'aie tenté, mais elle me fuit, elle évite ma préſence; j'ai pluſieurs raiſons de croire que c'eſt de propos délibéré & qu'elle me haït.

J'avais d'abord mis madame de Cérigni dans ma confidence; il ſe trouve que c'eſt une petite femme qui craint de ſe compromettre; elle ne veut point, m'a-t-elle dit, favoriſer un

amour, qu'elle ſait que monſieur de Valſin déſapprouverait, qui ne peut mener à rien, & que d'ailleurs mademoiſelle ne partagera ſurement pas ; c'eſt un de ces cœurs froids qui calculent le ſentiment & qui combinent ce qui peut en réſulter ; moi j'ai calculé que ſi je ne voyais pas Hortenſe, je déviendrais fou ; & m'étant en vain adreſſé à madame de Cérigni, pour me mener à Valſorand, je réſolus d'y aller ſeul, & je partis après m'être fait à peu-près indiquer le chemin ; mais comme il eſt de traverſe, je m'égarai après avoir marché trois heures ; je me trouvai dans un grand bois, éloigné de toute habitation, ne ſachant même quelle route prendre pour retourner à L*****. J'étais dans cet embarras, maudiſſant mon trop de précaution, qui, pour ne pas faire connaitre mon projet, m'avait

empêché de prendre un guide, lorſque je rencontrai un jeune homme qui chaſſait; je m'approchai de lui, & après les complimens d'uſage, je le priai de me dire où j'étais. — Très-près de Valſorand, me répondit-il; c'eſt ce village dont vous voyez le clocher là bas; je n'en voulais pas ſavoir davantage; cependant il me propoſa de venir chez ſon pere qui eſt miniſtre de la paroiſſe; j'en avais envie, mais je craignis de me rendre ſuſpect en arrivant ſi tard; je répondis au jeune homme, que s'il le permettait, je profiterais un autre jour de ſon invitation. Il me remit dans le bon chemin, & nous nous ſéparames.

Rentré chez moi, je demandai à mon hôte le nom du miniſtre de Valſorand; il ſe trouve qu'il le connait beaucoup, & qu'il eſt même ſon pa-

rent; je réſolus de ne renvoyer que juſqu'au lendemain l'exécution de mon projet, mais il fit un tems affreux pluſieurs jours de ſuite; enfin, hier je partis, muni d'une lettre de mon hôte pour monſieur-Duval; le déſir de connaître ce petit coin de pays, qu'on m'avait dit être beau, était mon prétexte; & j'arrivai au presbytere. J'avais rencontré pluſieurs payſans à qui je demandais le chemin; étant aſſez près de Valſorand, je vis une bonne vieille femme, qui avait beaucoup de peine à paſſer une barriere, elle ſuccombait ſous le poids d'un fardeau de feuilles ſéches; je deſcendis de cheval, je lui enleve ſa charge, & lui donnant la main, je lui aide à paſſer la barriere; elle me regarda avec ſurpriſe. — Oh! mon bon monſieur, me dit-elle, ſi je ne ſavais pas que la brave demoiſelle qui eſt à pré-

ſent au château, n'a point de frere ; je croirais que vous êtes le ſien ; elle fait tout comme vous, quand elle me rencontre, elle veut toujours ſe charger de ce que je porte, & j'ai aſſez à faire à m'en défendre. — Je compris qu'elle voulait parler d'Hortenſe, & le déſir d'entendre les éloges naïfs de cette bonne femme, m'engagea à rallentir mon pas, pour continuer notre entretien. Et comment s'appelle-t-elle cette demoiſelle, lui dis-je, pour me convaincre que je ne me trompais pas ?— C'eſt mademoiſelle de Valſin ; mais ſi monſieur demeure à L*******, il n'eſt pas qu'il ne la connaiſſe. Oh ! c'eſt une ange ; ſi vous ſaviez tout ; ſeulement le quart du bien qu'elle fait à Valforand, vous trouveriez que je n'en dis pas trop ; mais elle ne veut pas qu'on en parle, & elle nous défend bien d'en SONNER

un mot ; auſſi je ne dirai rien de plus, mais il m'en coute terriblement, & jamais je n'ai eu tant d'envie de cauſer : & jamais, mon ami ! je n'ai été auſſi ſatisfait ; auſſi la bonne vieille ſe reſſentit du plaiſir que j'éprouvais. — Oh certes, monſieur, dit-elle, en recevant le tribut de ma reconnaiſſance, je voudrais bien que le proverbe qui dit, *qui ſe reſſemble, s'aſſemble*, fût vrai, & que vous devinſſiez le mari de cette charmante demoiſelle ; vous m'avez tout l'air d'être un gros monſieur, & d'être auſſi charitable qu'elle. Oh ! que vous feriez un joli couple, ajouta-t-elle, en me conſidérant. — Ce vœu était ſi fort celui de mon cœur, que pénétré d'un ſentiment de gratitude en faveur de celle qui le prononçait, je doublai le petit don que je lui avais fait ; ce qui m'attira encore beaucoup de remer-

cîmens, & nous nous ſéparames très-ſatisfaits l'un de l'autre.

Arrivé chez le miniſtre, je lui remis la lettre de ſon parent, je m'autoriſai de la connaiſſance que j'avais fait de ſon fils. — Ah ! c'eſt vous, monſieur ! me dit-il ; j'ai bien grondé Louis de ne vous avoir pas amené, & je le gronderai bien plus à préſent, puiſque vous demeurez chez mon cher couſin Mairan. — Il appella ſa femme, ſa fille ; j'aurais fait attention à cette derniere, il y a quelque tems, mais je ne la regardai que pour penſer, que quoiqu'elle ſoit très-bien, Hortenſe eſt mille fois mieux qu'elle.

Si vous n'êtes pas fatigué, me dit le bon Duval, je vous ménerai dans nos environs, mais je penſe qu'il faudrait commencer par le château ; (je le penſais auſſi, & j'étais réſolu de ne pas le quitter, quand une fois j'y ſerais)

vous ne ſerez pas fâché de voir madame de Valſorand & ſa niece; c'eſt là ce qu'on peut appeller une jolie demoiſelle; vous la connaiſſez ſurement ? Il ne me laiſſa pas le tems de répondre, & continuant : la campagne eſt charmante, de beaux jardins, une vue ſuperbe ; mais à propos, je dois vous dire, que vous recevrez peut-être une réception bien froide, la bonne dame n'aime point les étrangers, & je me repens preſque de vous avoir amené, ſans la faire avertir. — Oh ! ſi cela eſt, lui dis-je, allons nous-en, je ne veux point m'expoſer à une impoliteſſe ; & je reprenais le chemin du presbytere. — Eh non ! monſieur le chevalier, venez ſeulement; elle ne ſera point impolie, & puis, je vous dirai, que préſenté par moi, vous n'avez rien à riſquer ; vous ne prétendez pas qu'elle vous embraſſe ; d'ail-

leurs, nous vous ferons annoncer. — Tu comprends qu'il n'eût pas grand peine à me perſuader, & que le déſir de voir Hortenſe l'emporta ſur la crainte d'être mal reçu de la tante. Nous arrivons, on nous annonce, le domeſtique reſte quelques momens; j'étais ſur les épines. — Sûrement, dit le miniſtre, elle le queſtionne pour ſavoir qui vous êtes; je parie qu'elle a d'abord refuſé, & que mademoiſelle de Valſin l'engagera à nous recevoir, car cette pauvre jeune demoiſelle eſt aſſez triſtement ici, elle ne voit perſonne que nous, & elle eſt accoutumée au grand-monde; au reſte, elle n'a pas l'air de s'ennuyer, & ſa maniere d'être auprès de ſa tante eſt charmante. Gare à vous, ſi vous ne la connaiſſez pas, vous pourriez bien retourner à la ville avec le cœur pris! — Enfin le domeſtique revient, & nous

ſommes introduits. Je trouvai, ainſi que le miniſtre me l'avait annoncé, l'accueil de madame de Valſorand très-froid, quoique poli; monſieur Duval me préſenta avec emphaſe, repéta plus de vingt fois *monſieur le chevalier*, & quoiqu'il ne me connût que depuis un quart d'heure, il fit de moi un éloge pompeux; ce qui ne changea rien à la maniere de la bonne dame; il demanda où était mademoiſelle Hortenſe? Tout m'avait ſi bien réuſſi juſques-là, que j'étais loin de croire que j'échouerais au port. Hortenſe n'y était pas; pour la premiere fois depuis ſon ſéjour à la campagne, elle était ſortie pour aller rendre des viſites dans les environs; je maudis mon étoile, mais je réſolus de tirer parti de ce contre-tems, pour gagner les bonnes graces de la tante; n'étant point diſtrait par mademoiſelle de

Valſin, je pus ne m'occuper que d'elle; je le fis ſans affectation & de maniere à lui faire prendre bonne opinion de moi.

Elle commença par me faire des queſtions ſur l'endroit de ma naiſſance; lorſque j'eus nommé Bordeaux, elle parut s'humaniſer un peu. — Quoi! vous êtes Bordelois; mon beaufrere auſſi; peut-être connaiſſez-vous ſa famille? mais je ne penſe pas qu'elle eſt éteinte. — Le nom de Valſin m'était inconnu, madame. — Et je le crois bien, puiſque c'eſt celui d'une terre qu'il a achetée dans ce pays; ſon nom eſt *Mainville*; mais, comme je vous l'ai déja dit, monſieur, il eſt le dernier de ſa famille, & comme il y a fort longtems qu'il a quitté Bordeaux, il ſe peut très-bien que vous n'en avez jamais entendu parler.

Je me rappellai alors, qu'il y avait eu jadis quelques alliances entre cette famille & la mienne; mais je ne voulus pas le dire à madame de Valforand, dans la crainte qu'elle ne crût que ce ne fut un prêtexte pour m'insinuer auprès d'elle; d'ailleurs il m'aurait fallu dire mon véritable nom, & je suis résolu de le cacher encore quelque tems, d'autant que ce mystere est nécessaire à ma sureté. J'ai souvent entendu mon oncle faire beaucoup de cas du nom de *Mainville*, & regretter qu'il fût éteint à Bordeaux, ou qu'il n'y eut pas de fille à marier de ce nom là; il est dans l'idée que les bonnes familles Protestantes doivent s'unir entr'elles, pour se faire des appuis les unes des autres; il y en a peu actuellement en Guienne avec lesquelles il voudrait que je m'alliasse, & je crois que cette raison le dé-

ciderait à consentir à mon union avec Hortense, si je pouvais jamais espérer qu'elle même voulût me donner son consentement.

Je demandai à la bonne dame quelques détails sur le procès qui avait causé l'exil volontaire de monsieur de Valsin. — C'est à l'occasion d'une substitution qui lui fut disputée par un des principaux membres du parlement; monsieur de Mainville étant de la religion réformée, avait peu de protecteurs; il fit en vain valoir ses droits; son adversaire n'en avait aucun, & gagna la cause; monsieur de Mainville furieux en rappella au parlement de Paris, devant le roi même; on le noircit à la cour, on l'accusa d'avoir voulu fonder une église de protestants, dans la terre qui faisait l'objet de la querelle; il fut repoussé, sans même oser entreprendre de se justi-

fier. Indigné de cette injuſtice, il réſolut de quitter à jamais le royaume; il ſe défit en ſecret de ce qu'il poſſédait, & vint s'établir en Suiſſe. — Je me rappelle que mon oncle m'a parlé de cette affaire; il ne connaiſſait pas monſieur de Mainville, ayant quitté Bordeaux fort jeune; mais il me diſait, que ſon ennemi étant mort, il aurait pu faire valoir ſes droits & attaquer ſes héritiers. On eſt plus tolerant actuellement, le roi ne ſe laiſſe pas prévenir; mais il y a plus de trente ans, & on ne ſait ce qu'il eſt devenu.

En effet, monſieur de Valſin déteſtant un nom ſous lequel il avait eu tant de chagrins, n'ayant plus que des parents très-éloignés, n'a ſoutenu aucune correſpondance à Bordeaux.

A préſent, mon ami, tu es à même de me rendre le ſervice le plus

important : ton pere eſt un de nos premiers magiſtrats, il connaît les loix; je déſirerais de ſavoir ſi la cauſe de monſieur de Valſin eſt juſte, ſi malgré le longtems qui s'eſt écoulé depuis qu'elle eſt jugée, il pourrait en rappeller; expoſe-lui le cas, mais ne lui nomme perſonne. Si, par mon moyen, monſieur de Valſin était rétabli dans ſes droits, je ſerais peut-être le plus heureux des mortels; j'en aurais à ſa reconnaiſſance, & pour s'acquitter, il m'accorderait la ſeule récompenſe que mon cœur puiſſe déſirer; Hortenſe pourrait-être à moi, Melcour; & tu y aurais contribué !

Sa bonne tante perdit peu-à-peu cette froideur avec laquelle elle m'avait reçu; l'intérêt que je prenais aux chagrins qu'avait éprouvé ſon beaufrere; le ſoin que je pris de l'entretenir de choſes qui pouvaient l'amuſer, les

éloges indiſcrets que je lui donnais, l'attention que j'eus à l'écouter, tout cela diſſipa les nuages que ma qualité *d'étranger* avait élevé ſur ſa phyſionomie. Nous parlames un moment d'Hortenſe, j'eus l'air de ne la connaître que de vue; j'étais ſûr qu'elle n'avait jamais parlé de moi à madame de Valſorand. Sans chercher les raiſons de ce myſtere, je réſolus de ne rien dire qui pût faire comprendre que nous nous connaiſſions, dans la crainte de lui faire de la peine; mais ce ſilence me confirma dans la cruelle idée, que je ne ſuis point aimé, & qu'elle ne s'occupe pas même de moi; il eſt poſſible auſſi que mademoiſelle de Valſin connaiſſant la haine que ſa tante porte aux étrangers, n'ait pas voulu l'entretenir d'un objet, qui comme tel, ne pourrait, ni l'intéreſſer, ni l'amuſer; je cherche à excu-

ſer un oubli qui me paraîtrait mépriſant: quoiqu'il en ſoit, je ne voulus point m'en venger, comme j'aurais pu le faire en diſant, que nous nous étions vûs ſouvent, & en la faiſant paraître diſſimulée aux yeux de ſa tante; j'aurais employé ce petit moyen, il y a quelques mois; à préſent toutes mes idées ſont changées, & je reſpecte tout ce que fait la femme que j'adore, quoiqu'elle agiſſe contre moi. Je me contentai de louer ſa figure; & les éloges que j'en fis, enchanterent la bonne dame qui, au moment où je la quittais, m'invita à revenir, en ajoutant qu'elle eſpérait que ſa niece ſerait encore chez elle, & qu'elle ſerait charmée de nous faire faire connaiſſance; tu comprends que je me promis intérieurement de profiter de l'invitation.

En ſortant, quoiqu'il fit à peu-près-

nuit, l'eſpoir de rencontrer Hortenſe, m'engagea de propoſer au miniſtre, d'aller en courtois chevalier au devant d'elle; il m'objecta qu'il était impoſſible qu'elle ne fût pas de retour, & qu'elle s'était peut-être arrêtée chez lui; nous y allâmes; on ne l'avait point vue; il conſentit alors à venir avec moi; l'eſpérance de la rencontrer, me donnait une célérité incroyable; le bon homme avait de la peine à me ſuivre. — On voit bien que vous êtes jeune, diſait-il, & que la curioſité vous preſſe; mais vous avez déja vu mademoiſelle de Valſin; je le laiſſais cauſer & j'avançais toujours: hélas! mon attente fut encore trompée, nous allâmes juſqu'au village où elle avait été; elle en était partie, il y avait longtems, & devait être arrivée à Valſorand depuis une heure; je revins donc ſur mes pas triſtement, perſua-

dé qu'Hortenſe me fuiait, me déteſtait peut-être, & ne voulait pas me voir; car il était ſûr qu'elle était au château, quand je m'étais en allé; elle aurait appris que j'y étais, & n'aurait pas voulu paraître.

Le miniſtre, au pas duquel je m'étais mis tout naturellement, en revenant, m'excéda par ſes propos faſtidieux & ſes verbiages; je ne lui répondais pas; uniquement occupé de mademoiſelle de Valſin, je cherchais à comprendre ce qui avait pu m'attirer ſa haine; je maudiſſais ma retenue qui m'avait empêché de lui faire un aveu qui, en l'éclairant ſur mes ſentimens, m'aurait peut-être mis à même de découvrir les ſiens; peut-être, les aſſurances de mon amour l'auraient touchée.....

Je reviens à Valſorand prendre mon cheval, plongé dans ces réflexions,

& je pris congé du miniſtre; je fus tenté un moment de feindre d'avoir oublié quelque choſe au château. Je trouverais Hortenſe avec ſa tante, elle ne pourrait me fuir ; mais la crainte de l'offenſer, de me trahir aux yeux de la bonne dame, me retint. Je repris donc la route de L****** la nuit était très-obſcure, & ce ne fut pas ſans peine que j'arrivai ; je trouvai ta lettre, mon ami, & tu vois que je répare le ſilence que tu me reproches.

Que me parles-tu de Cécile ? *je n'ai pu être inconſtant, ſans éprouver des remords ?* dis-tu.... mais je te répéte, je ne l'ai jamais aimée ; j'éprouvais auprès d'elle le déſir le plus violent, elle augmentait ce déſir par l'aveu de ſa tendreſſe; elle ne repouſſait point les libertés que j'oſais prendre ; j'y penſais à peine en la quit-

tant, & je n'étais jamais ramené près d'elle par le ſentiment; l'amour-propre ſeul était flatté, je me ſavais aimé; je n'avais eu qu'à me préſenter pour l'être; cette facilité, en levant tous les obſtacles attachés à la réſiſtance, en comblant mes déſirs, aurait affaibli l'amour, s'il eût exiſté dans mon cœur. Cécile fiere, réſervée, m'aurait fixé; Cécile trop tendre, trop facile, en ne me laiſſant rien à déſirer, n'a pu vaincre mon indifférence & a fait naître le dégoût. Ah! ſi les femmes entendaient bien leurs véritables intérêts, elles nous réſiſteraient ſans ceſſe.

Le jeune Surville eſt revenu te ſolliciter, dis-tu, de lui dire où j'étais, *il faut que j'épouſe ſa ſœur*; je ne pourrais m'y réſoudre, & mettant à part la crainte d'offenſer mon oncle, qui ne m'arrêterait pas, ſi j'aimais Cécile,

cile, je ne consentirai jamais à m'unir à une femme que je n'estimerai pas, & je ne puis estimer mademoiselle de Surville. Qui m'assurera qu'elle ne serait pas aussi facile pour un autre, qu'elle l'a été pour moi ? Non, jamais elle ne portera mon nom, je l'ai promis à mon oncle, & j'en prends l'engagement avec moi-même, je l'avais déja pris en quittant Bordeaux; mon amour pour mademoiselle de Valsin n'a fait que me confirmer dans ma résolution ; ainsi tes représentations à cet égard sont vaines, & ne font que m'irriter davantage contre celle que tu appelles injustement *la victime de ma séduction*; je la plains surement, mais elle est allée au devant du malheur, & je n'ai à me reprocher que d'avoir profité de cette extrême facilité.

Il y a ici une madame de Senange,

jeune veuve, grande, blonde, fort jolie, la femme la plus coquette que j'aie vue ; elle m'a vivement agacé, mais je n'ai point répondu à ſes agaceries ; j'ai peine à me reconnaître ; uniquement occupé d'un ſeul objet, & d'un objet abſent, preſque ſûr de n'être pas aimé, que de difficultés à vaincre ! mais, comme je te l'ai déja dit, elles irritent mon amour. Adieu, mon ami, tu m'écriras bien vite ce que tu auras appris de ton pere, concernant l'affaire de monſieur de Mainville. Tu comprends que j'ai renoncé au voyage d'Italie, & que je paſſe l'hyver à L******. Adieu.

LETTRE XVII.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

Valſorand.

JE ne comprends rien à l'inflexibilité de mon pere ſur le chevalier, ma chere Eugénie ; la haine qu'il lui porte, ne peut ſe comprendre ; il eſt venu à Valſorand ce matin ; à peine était-il arrivé que ma tante, qui ne penſe à autre choſe, lui a parlé de monſieur de Sevinge ; elle lui a raconté ſa viſite, le ſujet de leur converſation. — Ce n'eſt point un homme à négliger, monſieur, lui a-t-elle dit ; s'il pouvait vous faire rentrer dans vos droits, que d'obligations nous lui aurions !

— Vous vous flattez de vaines eſperances, madame, a répondu mon pere; monſieur de Sevinge n'a ni le pouvoir, ni la volonté de m'obliger; & quand il aurait l'un & l'autre, je le dispenſe de les employer en ma faveur; je ne me méprends point au motif qui l'a engagé à vous parler, comme il l'a fait, à vous témoigner ce vif intérêt; ma fille eſt riche, aſſez jolie, il a des vues ſur elle; mais, je le jure, elle ne ſera jamais à lui, de mon conſentement. — Oh! mon Eugénie, vous voyez mon trouble; j'ai eu peine à retenir un cri de douleur; quoique juſqu'à préſent je ne m'étais flattée d'aucun eſpoir, j'avais cependant penſé que mon pere reviendrait de cette cruelle prévention, quand il ſaurait les projets de monſieur de Sevinge; vous comprenez que je n'ai rien dit; j'ai étouffé un ſou-

pir, mes yeux ſe ſont remplis de larmes, & j'ai laiſſé à ma tante le ſoin de plaider la cauſe du chevalier.

Voilà comme vous êtes, a-t-elle dit avec vivacité, monſieur de Valſin! toujours perſuadé qu'on ne fait jamais rien pour les autres, ſans motifs intéreſſés; qui vous dit que monſieur de Sevinge penſe à Hortenſe? ce que je puis vous aſſurer, c'eſt qu'il m'a paru la connaître à peine. — Il ne la connaît que trop, madame! & cette jeune tête eſt déja tournée en ſa faveur, en ſe tournant vers moi. — Oh! mon pere, épargnez-moi, ai-je dit, en fondant en larmes; croyez que je me conformerai toujours à vos volontés. — Je l'eſpere, mademoiſelle! & ſoyez aſſurée qu'elles ne tendront jamais à vous faire épouſer un étranger, un Français ſurtout; ils m'ont traité injuſtement, & je leur ai voué

une haine éternelle. — Je ne les aime pas plus que vous, mon frere, a repris ma tante, mais il eſt des exceptions à faire, & j'ai lieu de croire que le chevalier mérite qu'on en faſſe une en ſa faveur; s'il réuſſiſſait, par exemple, à vous faire rentrer dans tous vos droits, à vous faire rendre juſtice; quel que fût le motif qui l'eût guidé dans le ſervice qu'il vous aurait rendu, vous ne pourriez vous diſpenſer de la reconnaiſſance. — Eh! madame, vous n'y penſez pas, comment voulez-vous qu'il réuſſiſſe? mon nom eſt oublié à Bordeaux, mes ennemis ſont trop puiſſans; j'y avais un ſeul ami, un intime ami, il quitta cette ville en même tems que moi; il n'eſt plus depuis longtems; qui voudrait ſe charger de plaider ma cauſe? D'ailleurs, la France n'eſt plus ma patrie, & lors-même que je pour-

rais y retourner avec tous les droits que l'on m'a ravis, je n'y retournerais pas ; je veux vivre & mourir à L****** & j'eſpere que ma fille ne ſacrifiera pas à un fol attachement, le bonheur de vivre avec ſon pere & de lui fermer les yeux. — Il a prononcé ces derniers mots avec attendriſſement, je me ſuis jettée dans ſes bras; oh mon pere! lui ai-je dit en ſanglottant, croyez que ſi j'avais des ſacrifices à faire, ce ſerait à vous à qui je les ferais; & ſi j'en crois mon cœur, ils ne me couteraient pas. — Je l'eſpere, mon Hortenſe! & tu trouveras ta récompenſe dans le doux ſentiment d'avoir bien fait; ce Sevinge, mon enfant! je m'y connais, il eſt bien Français, c'eſt-à-dire, qu'il eſt léger, inconſtant; qu'il ne s'attache que pour s'amuſer; je parierais que c'eſt quelque galanterie qui lui aura fait quitter

Bordeaux, car que fait-il ici? — Il voyage, monſieur, a dit ma tante, ſon projet eſt même d'aller en Italie, & quoique vous en diſiez, je lui trouve l'air d'un homme de diſtinction & d'un honnête homme. — Ah bon! bon! a repris mon pere; il vous aura dit des douceurs, car à tout âge elles font plaiſir; & eût-il tous les vices, il ſuffit qu'un homme vous en conte, pour avoir le droit de vous charmer: je vous connais, mesdames! & je ſais les moyens de vous ſéduire, quoique je ne les aie jamais mis en uſage. Mais, finiſſons ſur cet article, nous ne nous perſuaderons ni l'un, ni l'autre; il me ſuffit qu'Hortenſe ſoit aſſurée, que je verrais de mauvais œil une prévention dont monſieur de Sevinge ſerait l'objet. Parlons maintenant du ſujet qui m'amene; je viens te propoſer de revenir à L****** avec moi;

ta mere prétend que tu dois t'ennuyer à la campagne : pardon, ma ſœur! vous connaiſſez ma femme, elle croit que l'on n'eſt heureux qu'à la ville, & elle juge ſa fille d'après elle ; on donne un bal dans quelques jours, elle veut que tu en ſois abſolument, & penſant qu'en effet tu as beſoin de diſtractions, je ſuis venu te chercher..... Eh bien ! tu ne me réponds pas ?

J'étais ſi émue de ce qui avait précédé cette propoſition, que j'avais peine à ravoir mes idées ; celle d'aller à L****** me révoltait. Eh ! qu'irais-je y faire ? penſais-je moi-même ; expoſée à chaque inſtant à rencontrer le chevalier, forcée de contraindre mes ſentimens ! Non, quelque triſte que ſoit actuellement le ſéjour de Valſorand, j'y reſterai.

Je l'avoue, j'ai été tentée de me faire un petit mérite auprès de ma

tante, de ma préférence pour reſter avec elle ; j'ai dit à mon pere, que je le priais de me laiſſer encore quelque tems à la campagne ; j'y ſuis ſi heureuſe avec ma bonne tante, ai-je ajouté en l'embraſſant, & je ſuis ſûre qu'elle me verrait partir avec regret.— Oh ! rien n'eſt plus vrai, mon cher enfant, & je te rends mille graces de la préférence que tu m'accordes ſur les plaiſirs de la ville ; mais ce bal ! je me reprocherai de t'en priver, & je crains que ce ne ſoit un ſacrifice ; à ton âge on aime la danſe. — Je ne l'aime pas beaucoup, ma tante ! d'ailleurs elle me fait du mal, & ma ſanté n'eſt point encore raffermie ; ſi mon pere veut bien me le permettre, je prolongerai mon ſéjour auprès de vous, au moins juſqu'à la fin de décembre. Il a été ſurpris de cette réſolution, a voulu la combattre ; mais me trou-

vant décidée, il a consenti à ce que je désirais. Ma tante m'a fait les plus tendres caresses, m'a remerciée mille fois de ce qu'elle appellait un grand sacrifice. Oh! je rougissais intérieurement, les méritant aussi peu; car, je l'avoue, je n'ai agi que pour moi, & l'idée que je pourrais voir Sevinge à Valsorand, sans gêne, autorisée de ma tante, en sa présence, a été le seul motif qui m'ait fait désirer d'y prolonger mon séjour.

Oh! mon Eugénie, ne suis-je pas fausse, & surtout désobéissante à mon pere? je ne puis mettre en doute sa haine pour le chevalier, elle l'engage à me défendre de le voir, & je m'expose à violer cette défense! mais elle est injuste, cette haine; Sevinge doit la vaincre, il la vaincra sans doute; si à ses graces naturelles, à sa charmante conversation, il joint encore

le désir de nous obliger, & qu'il réussisse dans le projet qu'il a formé, mon pere pourra-t-il toujours garder son inflexibilité ? Oh ! non, non, j'oserai un jour lui avouer que je n'ai pu lui obéir, que le chevalier maître de mes affections, peut seul me rendre heureuse. Voudra-t-il faire le malheur de sa fille chérie, la sacrifier à une prévention cruelle & mal fondée ? Je ne puis le croire, & je me livre au plus doux espoir ; je resterai donc encore quelque tems à Valsorand, ma chere Eugénie, j'y suis réellement heureuse, ma tante est si bonne ! & j'éprouve que l'air de la campagne convient mieux à ma santé, que celui de la ville ; je n'ai nulle envie d'aller à ce bal, j'y danserais sans plaisir, même avec le chevalier, puisque je n'oserais lui témoigner tout celui que j'aurais de le voir. Mais, adieu, mon ange ! mon

pere va partir, je remets cette lettre à ſon domeſtique. Croyez à toute l'amitié de votre

HORTENSE.

P. S. A propos, votre projet d'aller à G*****, s'exécutera-t-il ? J'attends de vous, mon Eugénie, des détails ſur un ſéjour que je ne connais point; écrivez-moi, je vous prie, de longues épîtres; ne me parlez que de vous; j'ai réellement beſoin d'être diſtraite & occupée par l'amitié ; vous ſavez aſſez que tout ce qui vous regarde, a le droit de m'intéreſſer particulierement.

LETTRE XVIII.

Mademoiſelle de S. Firmin, à Mademoiſelle de Valſin.

G*****.

OUI, ſurement, ma chere Hortenſe, je vous écrirai de mon nouveau domicile; juſqu'à préſent, mes lettres ont dû vous paraître ſi inſipides, qu'il eſt juſte que je vous en dédommage, par le récit de ce que je ſerai à même de voir à G*****. J'y ſuis depuis trois jours, je reçus votre lettre au moment où je montais en voiture; ordinairement je les lis ſeule, & il m'arrive ſouvent de faire des exclamations, de vous répondre, comme ſi vous pouviez m'entendre, & c'eſt ce

que je fis, ne penſant pas que j'avais maman & la femme de chambre pour témoins; heureuſement je ne dis rien qui pût trahir votre ſecret, ſeulement, *quelle obſtination, qu'il eſt cruel!* penſant à votre pere; ce peu de mots exciterent la curioſité de maman, que je ne ſatisfis point, mais que j'amuſai par quelques réponſes qui détournerent ſes idées de vous. J'ai en elle, pour ce qui me regarde, une confiance implicite; elle ſaura toujours tous mes ſecrets, mais jamais ceux de mon Hortenſe, vous pouvez en être aſſurée; elle le ſait ſi bien, qu'elle ne me demande point à lui lire vos lettres; elle eſt même bien aiſe que j'aye une correſpondance indépendante d'elle; elle ſait aſſez que je n'abuſerai jamais de cette liberté. Oh! mon amie, quelle mere! comme elle aime ſon Eugénie! comme elle penſe à la ren-

dre heureuſe ! & comme elle y réuſſit...! Mais, ne voulais-je pas vous parler de G*****, & ne ſaviez-vous pas déja tout ce que je viens de vous dire ? oui ſans doute. Ah ! c'eſt qu'il eſt ſi doux d'entretenir de ſon bonheur ceux qu'on aime ! Cependant il n'eſt point complet ce bonheur, ſi mon Hortenſe n'eſt pas heureuſe ; & elle ne l'eſt pas ! Oh ! vous aviez bien raiſon, quand vous m'écriviez il y a quelque tems, que vous redoutiez la perte de votre liberté ; mais qui pouvait auſſi prévoir que vous l'engageriez à un Français ? c'eſt faire un choix malheureux, & je puis être en colere qu'il ſe ſoit préſenté à vous, avec tous ſes agréments. Je n'aurais jamais cru monſieur de Valſin auſſi iraſcible, & j'ajouterai auſſi injuſte. Quoi ! il ne veut point faire d'exception ? & parce qu'il fut traité injuſtement en France,

il a voué une haine éternelle à tous les Français *nés* & *à naître*. Oh ! il faut qu'il en revienne, & il en reviendra, ou je le croirai de bronze. Sevinge ne l'obligera point en vain, & s'il ne ſe rend pas à la reconnaiſſance, il ſe rendra au déſir de faire le bonheur de ſa fille. Croyez-en votre Eugénie, mon Hortenſe ; vous ſerez heureuſe, unie à celui que vous aimez, & qui j'eſpere, n'aura de ſa nation que les graces & la bonté ; il ne ſera point léger ; vous le fixerez, ou perſonne n'y réuſſira. J'aime votre bonne tante d'avoir ſu lui rendre juſtice ; j'eſpere qu'elle ne ſe démentira pas & tiendra toujours ſon parti.

Je ne puis, ma chere Hortenſe, vous donner de grands détails ſur le ſéjour que j'habite ; je crois que vous connaiſſez la ville, elle eſt charmante, & nous logeons dans le plus joli quar-

tier, près de la ſalle du ſpectacle & de la promenade publique ; quoique la ſaiſon ſoit fort avancée, on ſe promene beaucoup avant d'aller à la comédie. Je n'ai point de connaiſſances à G*****, cependant ma mere y a des parens, & nous ſommes chez une vieille tante à elle, qui vit ſeule, & qui a bien voulu nous recevoir pour auſſi longtems que nous voudrons y reſter : elle m'a dit qu'elle me ferait faire connaiſſance avec de jeunes perſonnes ; j'en ai vu beaucoup au ſpectacle, qui m'ont paru charmantes ; les femmes de G***** ſont généralement jolies, elles ont un grand air d'éducation, elles ſe mettent avec recherche & élégance, & quoiqu'il y ait des loix ſomptuaires, il me parait qu'il y a beaucoup de luxe ; elles ſuivent les modes Pariſiennes, avec exactitude & trop uniformément, ſans trop exami-

ner ſi, ce qui va bien à la jolie blonde, peut aller de même à une brune médiocre. Les hommes.... je ne vous en parlerai pas; je ne puis en juger, ne les ayant vû, non plus que les femmes, que de loin à la comédie, & les ayant moins regardé que ces dernieres.

Je ſuis invitée pour ce ſoir à une aſſemblée, où tout ce qu'il y a de plus aimable & de plus élégant à G*****, doit ſe rendre. Ma lettre ne part que demain, je pourrai vous dire encore quelque choſe au retour. Adieu, mon Hortenſe, je vous quitte pour l'article important de la toilette. Je m'attends à être examinée, analyſée à la rigueur. On accuſe les femmes de cette ville d'être très-peu indulgentes, & de ſe moquer ouvertement des étrangeres. Hélas! à quoi va être expoſée une pauvre campagnarde, chere amie!

ne plaignez-vous pas votre Eugénie ? lancée dans un monde nouveau ; gauche, timide, que ne ſuis-je à Valſorand auprès de vous ! combien je ſerais plus heureuſe ! Adieu, le coëffeur m'attend ; faites des vœux pour que je ſois un peu jolie.

CONTINUATION.

au ſoir.

C'EST au retour de l'aſſemblée que je vous rejoins, ma chere Hortenſe ! j'y ai paſſé trois heures qui m'ont paru trois ſiecles ; & cette maniere de tuer le tems à laquelle je ne ſuis point accoutumée, me paraît plutôt propre à le prolonger ; il eſt vrai que l'eſpece de délaiſſement dans lequel j'étais, n'étant connue de perſonne, a pu contribuer à me rendre malheureuſe ; je ſuis

reſtée une heure à ma toilette ; ma tante & maman ont trouvé que j'étais fort bien miſe, & j'en étais déja perſuadée ; mais à peine ſuis-je entrée dans la ſalle, qu'un coup-d'œil jetté à la dérobée ſur la parure des autres femmes, m'a convaincue du contraire. Une jeune perſonne, petite-fille de ma tante, a bien voulu me ſervir d'introductrice. Je tremblais ſi fort en arrivant, qu'il a fallu me remettre un moment avant d'entrer. Toutes les femmes étaient en cercle, parées comme des autels ; les hommes devant la cheminée ou en grouppe au milieu de la chambre. A peine ai-je mis le pied ſur le ſeuil de la porte, que toutes les jeunes perſonnes ſe ſont parlé à l'oreille, les hommes ont pris leurs lorgnettes : *qui eſt-ce, diſait-on, elle eſt aſſez jolie ?* — *Oui, mais quel air décontenancé !* Je l'étais en effet, à tel point,

qu'à peine avais-je la force de faire ma révérence : la maîtreſſe de la maiſon eſt venue auprès de moi, m'a préſentée à ſes amies, m'a fait aſſeoir à ſes côtés, & m'a dit pluſieurs choſes très jolies, qui m'ont un peu raſſurée. Cependant, j'entendais un murmure dont j'étais l'objet, & les mots de *timidité*, de *gaucherie*, *elle eſt réellement aſſez bien*, ſouvent répétés, me troublaient à un tel point, que je ne ſavais que dire : j'ai pris le parti du ſilence, & j'ai recueilli toute mon attention pour examiner à mon tour.

L'aſſemblée était compoſée de vingt-cinq femmes de vingt à trente ans, toutes très-jolies, très-élégantes, mais toutes très-occupées d'elles mêmes : l'étrangere a pu les diſtraire un moment ; mais je ſuis ſûre qu'il n'en eſt aucune qui n'ait conclu, après m'avoir examinée, qu'elle était infiniment mieux ;

& je leur pardonne, car je penſe qu'elles avaient raiſon : elles m'ont paru froides & dédaigneuſes. Je me ſuis trouvée par une ſuite de changement de places, à côté de pluſieurs ; aucune ne m'a adreſſé la parole ; & ſi je n'avais pas été ſous la protection de celle qui m'a amenée, je n'aurais pas dit un mot de toute la ſoirée.

Il y avait beaucoup d'hommes, plus ou moins jeunes ; ils reſtent entr'eux, &, à la réſerve de quelques-uns, qui paraiſſent attachés à quelques femmes, ils ne s'entretiennent point avec elles. On a propoſé de jouer ; je ne joue point, & je ſuis reſtée avec cinq ou ſix jeunes perſonnes & pluſieurs hommes. J'ai cru qu'alors la converſation deviendrait plus générale & plus intéreſſante ; elle n'avait été juſqu'à ce moment qu'un bourdonnement confus ; mais j'ai été trompée dans mon attente ;

les hommes ſe ſont rapprochés du feu, ont continué leur entretien ſur la politique, les fonds de France, &c. & les jeunes perſonnes établies dans un coin de la chambre, ont agité l'importante queſtion des modes : chacune a loué le chapeau de ſon amie, dans l'eſpoir qu'on remarquerait le ſien ; je n'en avais point, & je m'en déſolais, puiſque j'aurais eu auſſi mon petit compliment. J'ai beaucoup de cheveux, ils étaient très-bien arrangés ; & mes vieilles parentes qui n'entendent rien à l'élégance, avaient jugé qu'il valait mieux ne rien mettre ſur ma tête ; j'étais la ſeule, & je voyais très-bien qu'on ſe moquait de ma miſe. Un homme entre deux âges s'eſt approché : je parie que ces dames parlent de mode ? — Rien n'eſt plus vrai, a répondu une petite brune très-piquante, & venez nous mettre d'accord.

Ne

— Ne trouvez-vous pas mon chapeau plus ſimple, & partant de là, plus joli que celui de mademoiſelle de Mulſan? — Je ne décide point dans une cauſe auſſi importante, mademoiſelle; il me ſuffit de vous dire qu'ils ſont très-jolis l'un & l'autre; mais que vous entendez cependant bien mal vos intérêts, en portant des coëffures qui cachent des cheveux très-beaux, & font une ombre déſagréable ſur de charmantes phyſionomies! Voilà, mademoiſelle, a-t-il ajouté en me regardant, qui eſt véritablement très-bien coëffée, & je lui ſais un gré infini d'avoir bravé la mode, en nous mettant à même d'admirer ſa belle chevelure. Cette apoſtrophe, ſûrement très-honnête, m'a déconcertée au plus haut point. Les jeunes demoiſelles ſe ſont regardées en riant, & n'ont point été de l'avis de monſieur de Sarlans (c'eſt ſon nom.)

Il s'eſt approché de moi, par un ſentiment de pitié ſans doute, & m'a adreſſé la parole. La petite brune & ſon amie voulaient l'engager à décider en dernier reſſort ſur leur querelle; il ne les a pas écoutées, & il a commencé avec moi une converſation intéreſſante, ou qui aurait pu le devenir; mais ſouvent interrompue, elle n'a point eu de ſuite; il s'eſt informé où je demeurais. Il connaît particulierement ma tante, & comme il avait été abſent, il ignorait que nous fuſſions chez elle : il y viendra, dit-il, ſouvent, car il veut faire connaiſſance avec moi. Ma tante m'a dit qu'il n'avait jamais voulu ſe marier, & qu'il était aimé & eſtimé de tout le monde, quoiqu'il fût un peu ſingulier. On paſſe de dire à chacun ſa façon de penſer, perſonne ne s'en formaliſe; j'ai été à même d'en juger; il a dit deux ou

trois choſes très-franches à quelques jeunes perſonnes, qui en ont ri.

On eſt venu l'appeller pour juger un coup du jeu; mademoiſelle de Sevilly, avec laquelle j'étais venue, s'en allait; je ſuis partie avec elle, très-peu ſatisfaite de ma ſoirée. Le ſeul inſtant agréable eſt celui que j'ai paſſé avec monſieur de Sarlans; cependant, ſi je n'étais à même de le revoir que dans le grand monde, j'y renoncerais. Il eſt vrai que c'eſt mon début, & qu'il n'eſt jamais agréable. Ma tante m'a dit que toutes les étrangeres reçoivent ici le même accueil, ſur-tout quand elles ſont un peu jolies; & tu l'ès, ma chere petite, a-t-elle ajouté, en me frappant ſur la joue; nos femmes ont des prétentions à la figure, qu'elles ſoutiennent à la vérité fort bien; mais elles n'aiment pas en voir arriver d'auſſi bien qu'elles, & elles s'en ven-

gent par la froideur. Au reſte, elles leur rendent bientôt juſtice, & tu verras que tu ſeras moins délaiſſée dans la premiere aſſemblée où tu iras. — Ah! j'eſpere que ce ne ſera pas ſitôt; j'aime mieux reſter au logis avec mes bonnes parentes, & aller quelquefois au ſpectacle. Mais, adieu, ma chere Hortenſe, voilà une immenſe épître. Si vous voulez des détails qui me regardent, vous ſerez contente de la maniere dont je vous ai obéi. Rendez-moi le change, je vous prie, & répondez-moi bien vîte. Adieu.

LETTRE XIX.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

Valſorand, 11 *heur du ſoir.*

CE que j'ai prévu eſt arrivé, ma chere Eugénie: le chevalier eſt revenu à Valſorand, il a de nouveau enchanté ma tante; j'étais allée un moment chez le miniſtre, cet après-diné, lorſqu'on eſt venu me demander. Qu'eſt-ce que c'eſt? ai-je dit au laquais, ma tante ſe trouve-t-elle mal? Oh! certes non, mademoiſelle, mais c'eſt que c'eſt ce beau monſieur qui vint l'autre jour, pendant que mademoiſelle était allée en viſite, & madame dit comme ça, qu'il faut que ma-

demoiſelle aille bien vite pour lui aider à le recevoir. *Aller bien vite?* j'en avais envie, mais l'émotion ralentiſſait ma marche. En arrivant dans la cour, j'ai eu un moment l'idée de monter dans ma chambre pour faire une petite toilette, car j'étais dans un négligé profond ; mais j'ai penſé que ce ſerait autant de moments perdus que je pourrais employer bien mieux, & que ſi je devais le juger d'après-moi, monſieur de Sevinge me ſaurait plus de gré de mon empreſſement à le voir, que de la plus belle parure. Je ſuis donc entrée, mon cœur battait bien fort. — Ah! te voilà, mon Hortenſe, a dit ma tante, j'ai cru que quelque malin génie s'oppoſait à ce que tu te trouvas au château, lorſque monſieur le chevalier nous fait l'honneur d'y venir. Allons, monſieur! voilà ma niece, mais vous la connaiſ-

ſez déja un peu; imaginez qu'elle a été un mois avec moi, ſans me parler de vous. — Je rougiſſais, je pâliſſais tour-à-tour, je voulais dire quelque choſe, & la parole expirait ſur mes lévres. Le chevalier moins embarraſſé que moi, diſait à ma tante, qu'il comprenait fort bien qu'on ne parlât point de lui, & me jettait un regard qui exprimait le reproche. Eugénie! vous le ſavez, ſi je méritais ce reproche. Ah! il ne m'a que trop occupée, il ne m'occupe que trop encore; & je ne ſens que trop qu'il n'eſt plus en mon pouvoir d'obéir à mon pere.

Cependant je me ſuis remiſe; la converſation n'a pas été d'abord fort animée; on a parlé de la ville, du bal; ma niece n'a point voulu y aller, a dit ma tante; cette chere enfant veut bien m'en faire le ſacrifice.—Oh! ce n'en eſt pas un, ma bonne tante,

ai-je répondu en baiſant ſa main ; vous ſavez que je ne me porte pas aſſez bien pour danſer. — Eh bien ! il faudra que vous veniez nous en donner des détails, monſieur le chevalier, a-t-elle continué, car vous irez ſurement.... — Non, madame, je ne compte point d'y aller ; il m'a regardé en prononçant ces paroles, comme pour me faire comprendre que j'étais le motif de ce refus. — Eh bien ! a dit madame de Valforand, vous devriez venir paſſer la journée ici ; je ſerai bien aiſe que mon Hortenſe ſoit dédommagée du plaiſir dont elle ſe prive. — J'ai regardé ma tante avec étonnement. — Eh bien ! tu ne dis rien, ma chere amie ? ne trouves-tu pas que puiſque monſieur de Sevinge ne veut pas aller au bal, (ce qui me parait un peu ſingulier, puiſque à ſon âge on doit aimer la danſe), il ferait fort bien d'accepter

mon invitation ? Vous aimez la lecture, ſans doute ? apportez quelques brochures nouvelles, venez diner, & nous paſſerons une journée charmante. — Le chevalier s'eſt hâté de remercier, a dit qu'il s'eſtimerait trop heureux, &c. J'ai gardé le ſilence ; j'étais dans le fond enchantée de cet arrangement ; mais je craignais le courroux de mon pere, s'il venait à le ſavoir. J'ai été tentée de prier ma tante de paſſer dans la chambre voiſine avec moi, & de lui expoſer mes craintes ; mais je n'ai pas eu la force de m'oppoſer à ce qui me faiſait tant de plaiſir, & j'ai penſé que monſieur de Valſin pourrait fort bien l'ignorer. Madame de Valſorand eſt ſortie un moment pour donner des ordres, le chevalier s'eſt approché de moi. — Il s'en faut beaucoup, a-t-il dit à demi-voix, que la niece ſoit auſſi prévenue

en ma faveur que la tante. Ah ! mademoiſelle, il eſt donc vrai que les abſents ont tort avec vous, & c'eſt le ſeul que j'aurais volontairement ; mais faut-il que lorſque madame de Valſorand me comble de bontés, je ne trouve dans mademoiſelle de Valſin, que froideur & indifférence ? Ah ! ſans doute, elle partage la haine de ſon pere ; je n'ai que trop vu que vous blâmiez la propoſition que m'a faite votre tante ; mais dites un mot, mademoiſelle, & je me refuſerai au plus doux plaiſir de ma vie, celui de vous voir ; il ſerait trop cherement acheté, ſi loin de le partager, il était pour vous un ſujet de peine. — Je ſuis loin, monſieur, de blâmer ce que fait ma tante, & vous me faites tort, quand vous croyez mon cœur ſuſceptible de haine ; oh ! grand tort, en vérité ! ai-je ajouté en baiſſant les yeux, & je ne

croyais pas mériter cette accuſation. N'en ai je pas trop dit, Eugénie ? je le croirais, d'après l'air animé & ſatisfait qu'a eu Sevinge; il a pris ma main, l'a ſerrée contre ſon cœur. — Oh ! oui, elle eſt injuſte cette accuſation; votre ame, noble émanation de la divinité, ne peut qu'être ſenſible ! Dites, dites, mon Hortenſe ! qu'elle le deviendra à la plus vive paſſion ; je ne puis retenir plus longtems l'eſſor de mes ſentimens ; oui, mademoiſelle, dès l'inſtant que je vous ai vue, vous êtes devenue l'objet de mes penſées; tout dans ma conduite, a dû vous le prouver ; mais vous n'avez pas voulu vous en appercevoir; j'ai craint que, prévenue par monſieur votre pere, vous ne dédaignaſſiez des ſoins que j'aurais voulu oſer vous rendre publiquement; dites-moi, que vous ne partagez pas ſa cruelle pré-

vention; dites-moi, que les assurances de l'attachement le plus tendre, le plus pur, ne peuvent vous offenser. — Oh! mon Eugénie, dans quelle émotion m'ont jettée ces paroles; je n'ai pu articuler un mot, & mon trouble & mon silence ont été interprétés à l'avantage de celui qui les causait; il me conjurait de lui répondre, & retenait ma main qu'il pressait de ses lèvres, lorsque ma tante est rentrée; il faisait obscur, elle n'a pu s'appercevoir du geste que j'ai fait pour retirer ma main; monsieur de Sevinge est allé au devant d'elle, pour prendre quelque chose qu'elle tenait; pour moi, j'attisais le feu, profondément occupée de ce que je venais d'entendre; j'ai été tirée de ma rêverie par la voix de madame de Valsorand. — A quoi penses-tu donc? Hortense; tu ne me réponds point;

fais-moi le plaiſir d'écrire une carte au miniſtre, pour l'engager à venir faire une petite partie; vous ſavez le triſſet, monſieur, n'eſt-ce pas? Je vous avoue que quand j'ai travaillé, cauſé ou lû tout le jour, j'aime à jouer dans la ſoirée, à petit jeu, car c'eſt uniquement pour m'amuſer.— Le chevalier a répondu qu'il ferait tout ce qui lui ſerait agréable. Pendant ce tems-là, j'écrivais à monſieur Duval; j'étais encore ſi troublée, que je ne ſavais ce que je lui diſais, & que j'avais peine à tenir ma plume. Lorſque j'ai eû fini, monſieur de Sevinge m'a demandé, ſi je connaiſſais un couplet qui courait ſur un auteur connu; il nous l'a chanté; ma tante qui aime toutes ces bagatelles, l'a prié de l'écrire; il le lui a donné, & m'a gliſſé en même tems une carte ſur laquelle j'ai lû ces paroles, *ſi l'aveu que je vous*

ai fait, ne vous a pas offenſée, daignez me ſourire, & laiſſez-moi eſperer que vous me verrez venir ſans peine après-demain; mettez, je vous conjure, un mot d'approbation au bas de cette carte. Je l'avoue, Eugénie, & c'eſt en convenant que j'ai eu tort, je n'ai pu réſiſter à l'envie de l'obliger, & j'ai écrit, *oui, ſans peine*; il voulait cacher la carte, mais je l'ai bien vite brûlée; tout cela ſe paſſait pendant que ma tante préparait la table de jeu; elle cauſait au chevalier qui lui répondait par monoſſyllabes, enſorte qu'elle ne s'eſt apperçue de rien. Le miniſtre eſt arrivé, enchanté de revoir monſieur de Sevinge. On a joué; j'étais peu au jeu, & j'ai fait beaucoup de fautes qui m'ont valu quelques reproches de la part de ma tante. Le chevalier a ſu ſe compoſer, de maniere qu'on aurait dit, qu'il n'était

occupé d'autre choſe. Il était aſſez tard, lorſqu'il eſt parti; madame de Valſorand l'a fait reſſouvenir de ſon invitation pour jeudi; il m'a regardé, & il lui a dit qu'il n'aurait garde d'y manquer.

Ma tante, toujours plus contente de lui, n'a ceſſé de faire ſes éloges, & ſur ce que je n'ajoutais rien à ce qu'elle diſait. — Je crois en vérité que tu partages l'injuſte prévention de ton pere pour ce pauvre chevalier; tu n'as point l'air à ton aiſe, quand il eſt là; je crains qu'il ne s'en ſoit apperçu; il n'a ſurement ſi fort héſité, avant d'accepter mon invitation, que parce qu'il craignait de te faire de la peine. Oh! ma chere Eugénie, auriez-vous cru que, moi qui ſuis ſi franche, je ſus ſi bien en impoſer, donner le change ſur mes ſentimens? Cette bonne, cette chere tante eſt

bien loin de ſe douter que cette Hortenſe qu'elle aime tant, dont elle a ſi ſouvent loué la ſincérité, ſoit fauſſe, diſſimulée, & reſſent le plus tendre attachement pour celui qu'elle croit l'objet de ſa haine; cependant je l'ai fort aſſurée que je ne haïſſais point Sevinge, mais que, ſans partager l'averſion que mon pere avait pour lui, je me la rappellais, lorſque je le voyais, & qu'il n'était point étonnant que cette idée me donnât un air gêné & contraint. — Il en reviendra, mon enfant! il faut qu'il en revienne, & nous nous ſommes ſéparées.

Il eſt donc bien vrai, ma chere Eugénie, que je ſuis aimée, véritablement aimée du ſeul homme qui ait ſu me plaire. Oh! mon amie, partagez mon bonheur, quelles que ſoyent les ſuites de cette inclination mutuelle; elle me rend trop heureuſe dans

ce moment, pour que je puiſſe les craindre ; cette chimere dont je me ſuis ſi ſouvent occupée, ſe réaliſe.... Il eſt un être dont j'occupe la penſée, dont le cœur bat pour moi, comme le mien bat pour lui ; je ne ſerai peut-être jamais à lui ; mais il ſera toujours l'objet chéri de mes affections ; oui, je le jure à mon Eugénie ; elles ne changeront jamais, & s'il ceſſait de m'aimer, je mourrais avant de ſuivre ſon exemple.... Grand Dieu ! & c'eſt de Sevinge dont je parle, d'un homme que mon pere abhorre ! l'amour me rendrait-il rebelle, déſobéiſſante ? mais le ſentiment ſe commande-t-il ? je n'éprouve que trop qu'il agit ſur nos cœurs en maître impérieux, & que toutes nos penſées & nos facultés lui ſont ſoumiſes. Mon pere ! je n'épouſerai jamais le chevalier, ſi vous l'exigez ; mais il n'eſt

plus en mon pouvoir de ne pas l'aimer; je puis ne pas lui avouer que je partage ſon amour; mais le vaincre, eſt au deſſus de mes forces.

J'ai reçu votre aimable lettre, ma chere amie; elle m'a fait un véritable plaiſir, & ſi je ne vous en ai pas parlé plus-tôt, c'eſt que j'étais trop occupée de ce dont je viens de vous entretenir; vos détails ſont infiniment intéreſſans, & je vous prie de les continuer. Je me ſuis laiſſée entrainer au plaiſir de vous écrire; la nuit eſt fort avancée; le ſilence le plus profond regne autour de moi. Je vais eſſayer de prendre un peu de repos, ſi l'agitation de mon ame peut me le permettre. Adieu, mon amie chérie! je vous fais la dépoſitaire de mes plus ſecrettes penſées, mais je ſais que vous n'abuſerez pas de cette confiance. Adieu.

LETTRE XX.

Mademoiſelle de S. Firmin à Mademoiſelle de Valſin.

G*****.

OH! non, je n'en abuſerai pas de cette douce confiance; elle fait une partie eſſentielle de mon bonheur, & je n'ai garde de m'expoſer à la perdre. J'ai partagé, en liſant votre lettre, toute votre émotion, vos petits combats; & vous le dirai-je ? toute votre ſatisfaction; elle eſt pure, comme votre ame, & vous ne voyez dans vos ſentimens mutuels, que l'attrait de deux cœurs formés l'un pour l'autre. Ah ! puiſſe cette douce chimere, en ſe réaliſant, ne pas être pour mon Hortenſe

un ſujet de peines & de tourmens ! elle n'en éprouverait point, ſi ſon pere..... Mais, comme le dit votre bonne tante, il en reviendra. Combien j'aime madame de Valſorand, pour ſa maniere d'être avec vous & le chevalier; ſans examiner, ſi elle n'eſt pas imprudente, elle eſt au moins ſi bonne, ſi aimable, ſi ſimple, qu'elle ne peut qu'inſpirer de la reconnaiſſance; & j'eſpere que celle de monſieur de Sevinge lui eſt vouée pour jamais. Ses craintes ſur la peine que pourrait vous faire ſon invitation, m'ont fort divertie. Oh ! non, je n'aurais jamais cru que vous fuſſiez auſſi diſſimulée; je crains fort que vous ne puiſſiez jouer longtems un rôle auſſi pénible, & que cette bonne dame, quelque peu pénétrante qu'elle ſoit, n'ait bientôt déviné ce que vous lui cachez avec tant de ſoin. Eh bien !

j'imagine que cette découverte vous ſerait avantageuſe ; mais je ne veux point vous entretenir d'illuſions, & faire naître dans votre cœur des eſpérances peut-être menſongéres ; jouiſſez du préſent, mon amie ! ſentez tout le bonheur d'être aimée de l'homme que vous préférez ; mais ne vous occupez point d'un avenir incertain, & ſurtout continuez à être prudente ; ce conſeil ne vous offenſe pas, vous ſavez quel eſt le motif qui le dicte.

Si vous voulez des détails de mon ſéjour à G*****, je ſuis à préſent en état de vous ſatisfaire, & il me ſemble que j'ai mille choſes à vous dire. Je débuterai par la plus intéreſſante, c'eſt que j'ai fait deux conquêtes. Oui, ma belle amie ! deux conquêtes ! vous êtes ſurpriſe ? — Quoi ! cette petite Eugénie, ſi gauche, ſi timide ? — Eh bien ! cette petite Eugénie a ſu plaire

à un élégant de la ville, & à un jeune lord Anglais. Je vous dois les portraits de mes deux adorateurs, & je vais vous en faire l'eſquiſſe. Le premier pourrait bien être mon pere, car il a paſſé la cinquantaine, & il eſt le ſeul qui ait l'air de l'ignorer; c'eſt un modele d'affectation, ſa miſe eſt très recherchée, les habits les plus frais, les plus élégants, les veſtes les mieux brodées, les boucles les plus nouvelles, un air de propreté remarquable; ſa contenance a quelque choſe de nonchalant & de négligé. Quoiqu'il ait paſſé l'âge de la danſe, il eſt toujours le premier au bal, & ne danſe qu'avec des femmes au deſſous de vingt ans; il ignore ſans doute que j'en ai vingt-deux, car il n'aurait eu garde de me remarquer; il n'eſt point marié, & paraît s'être voué au célibat; il s'aime excluſivement, &

l'on assure qu'il n'a pas de rivaux ; cependant il ne s'occupe pas tellement de lui, qu'il ne fasse aussi quelqu'attention aux jeunes personnes qui entrent dans le monde; si elles sont jolies, (car il est très difficile) elles peuvent esperer d'être l'objet des soins de monsieur de Blinville, jusqu'à ce qu'elles ayent atteint l'âge de vingt ans; alors il les abandonne; au surplus, il est peu aimable & n'amuse que par ses ridicules; sa conversation est un lieu commun de vieilles galanteries, ou ne roule que sur le jeu & les amusements publics. Comme il est sans vocation & qu'il ne possède aucun emploi dans la magistrature, il passe sa vie à jouer & à aller dans tous les lieux de divertissemens; c'est au spectacle où j'ai fait sa connaissance; mademoiselle de Sevilly qui y était avec moi, me dit, en le voyant

s'approcher de notre loge. — Gare à vous! vous allez être attaquée; gardez bien votre cœur, ſi vous ne voulez pas qu'il ſuccombe aux charmes de cet Adonis. — Il s'avança légérement, la ſalua, me regarda d'un air de curioſité, & me fit une profonde révérence : je la lui rendis, non ſans ſourire de ſon élégance ſurannée; mademoiſelle de Sevilly me le préſenta, & tournant méchamment la tête, elle me laiſſa aux priſes avec cet original, qui, ainſi qu'elle me l'avait annoncé, m'accabla de complimens, & ne me quitta plus de toute la ſoirée; de tems en tems, ma maligne compagne ſe joignait à la converſation, diſait un mot qui donnait occaſion à l'ennuieux perſonnage de débiter un tas de fades galanteries qui m'excéderent; il ſût bientôt qui j'étais, où je demeurais, & *s'étonna qu'un*

qu'un tréſor auſſi précieux eût été ſouſtrait à ſes regards; il ſe promit de s'en dédommager, & me demanda la permiſſion de me rendre ſes devoirs; je lui répondis que j'étais rarement au logis, & que d'ailleurs je ne faiſais qu'un très-petit ſéjour à G*****: heureuſement quelqu'un l'appella & me débarraſſa de lui, car non ſeulement il m'ennuyait beaucoup, mais il m'empêchait de jouir du ſpectacle. — Vous pouvez vous vanter, me dit mademoiſelle de Sevilly, d'avoir fait une conquête; & croyez-moi, elle n'eſt pas à dédaigner, auſſi ne le rebutez pas trop. — Elle me raconta alors ce que je vous ai dit plus haut, & m'avoua qu'elle n'avait pu réſiſter à l'envie de le laiſſer me débiter tous ſes complimens, & qu'elle s'était fort amuſée de mon air ennuyé & de ſon air avantageux & ſûr de ſon fait. J'eſ-

perais que nous en ſerions quittes pour le reſte de la ſoirée, mais je ne pus éviter de le rencontrer à la ſortie de la ſalle ; il voulut abſolument m'accompagner juſques chez moi, & quoique je n'acceptâs point ſon bras, il vint juſqu'à la porte, & me promit, en prenant congé, de venir le lendemain me rendre ſes hommages ; je me promis à moi-même de n'être point au logis pour lui, & je donnai une conſigne au domeſtique pour le refuſer, s'il ſe préſentait ; je divertis maman & ma tante, de la belle conquête que j'avais faite ; la derniere qui connait l'original, en rit beaucoup, & me recommanda fort, ſi je voulais la conſerver, de lui diſſimuler mon âge, & même de me rajeunir. Je l'aſſurai, en riant, que je me hâterais de lui envoyer mon extrait baptiſtaire, pour lui prouver que je n'étais pas digne de ſa préférence.

Mon autre adorateur eſt, comme je vous l'ai dit, un jeune lord, de la plus jolie figure, grand, élancé, l'air ſimple & noble, une charmante phyſionomie, des yeux bien beaux, bien expreſſifs, une bouche très-agréable, le plus charmant accent Anglais ; il ne ſait pas encore fort-bien le français, mais il trouve cependant toujours le moyen de ſe faire comprendre ; c'eſt au bal où je l'ai vu pour la premiere fois ; j'étais bien malheureuſe à ce bal ; il était très-nombreux, mais comme l'appartement n'était pas grand, il n'y avait que vingt paires qui puſſent danſer à la fois, & c'était preſque toujours les mêmes ; la pauvre étrangere ne connaiſſant aucun homme, était délaiſſée. Il y avait deux heures que j'étais ſpectatrice & fort ennuyée, lorſque milord Tylney arriva, ſuivi de cinq ou ſix autres

Anglais ; ſa belle figure me frappa ; il avait ſur-tout un air timide qui contraſtait avec ce charmant extérieur ; j'étais à côté d'une dame âgée qui, le connaiſſant beaucoup, l'appella ; elle lui parla en anglais, & je pus juger par la maniere dont il me regardait, que j'étais le ſujet de leur converſation ; enfin, elle lui demanda en français, s'il danſerait ? — Oui, dit-il, ſi mademoiſelle (en me préſentant la main) veut me faire l'honneur de danſer avec moi. — Je me levai, & nous allâmes nous mettre ſur les rangs.

Perſonne n'avait fait attention à moi juſqu'à ce moment ; à peine vit-on que je danſais avec le beau Tylney, que je fus aſſaillie d'engagements ; j'entendis quelques jeunes filles qui diſaient : *oh ! il ne l'a demandée que parce que toutes les autres femmes étaient engagées ; pour ma part, je l'ai refuſé,*

disait l'une ; *il a bien fait de ne pas s'adresser à moi*, disait une autre, *car je ne puis suffire à tous mes engagements*. Tous ces propos auraient blessé mon amour-propre, si je n'avais pas vu que mylord n'avait parlé à aucune femme dansante ; il me reconduisit à ma place après la contredanse, & commençait une conversation que je n'entendais pas fort-bien, mais qu'il animait par un air de candeur & le plus charmant sourire, lorsque monsieur de Blinville arriva tout essoufflé. — Ah ! mademoiselle, que je suis malheureux d'être venu aussi tard ! un engagement antérieur..... Mais, puis-je me flatter que vous m'ayez reservé une contredanse ? — Je lui répondis en riant, que je n'y avais pas songé ; il eut l'air mortifié de ma réponse ; mais se remettant tout de suite. — Je mérite sans doute d'être puni

d'un retard involontaire, & puiſque je ne puis avoir l'honneur de danſer avec vous, mademoiſelle, je ne danſerai avec perſonne; mais je ne puis m'empêcher d'être ſurpris, que vous ſoiez engagée pour toutes les contredances. — Je ne l'étais point en effet; & ne ſachant pas mentir, j'allais me trahir, lorſque heureuſement monſieur de Sevilly, avec qui j'allais danſer, s'approcha pour me prendre, & m'épargna la peine de répondre.

A dater du moment de l'arrivée de mylord, je m'amuſai infiniment, & je fus amplement dédommagée des deux heures d'ennui qui l'avaient précédée; il me préſenta ſes amis qui ſont tous plus âgés que lui, & fort aimables à ce qui me parait.

Comme il y a beaucoup de jeunes hommes à G*****, on ne reçoit pas volontiers les étrangers ailleurs qu'au

bal, d'autant plus qu'ils cauſent ſouvent du ſcandale, les Anglais ſurtout; mais mylord Tylney eſt une exception; il a même parmi les gens les plus diſtingués de la ville quelques parents, & il eſt admis par-tout. On le dit très-ſage, & il juſtifie la bonne opinion qu'on ne peut s'empêcher de prendre de lui, en le voyant. Au reſte, ma chere Hortenſe, n'allez pas croire qu'il m'occupe; oh! pas du-tout, en vérité; je le rencontre avec plaiſir; je n'y penſe plus dès que je ne le vois pas; & ſi je vous en ai parlé, c'eſt par un petit mouvement d'amour-propre. Je ſuis bien aiſe que vous ſachiez que votre Eugénie a des partiſans; mais ce qui m'amuſe beaucoup, c'eſt la jalouſie de monſieur de Blinville; elle éclate de toutes manieres; ſi j'arrive dans une aſſemblée, il ſe précipite au devant de

moi pour prendre mon mantelet ; mylord vient par derriere & s'en empare ; ſi mon gant ou mon éventail tombent, Blinville eſt encore par terre à les chercher, qu'ils me ſont rendus par Tylney ; ſi je quitte l'aſſemblée, mon vieux adorateur quitte tout pour me donner la main, & trouve la place priſe par le jeune lord ; alors il ſe retire en murmurant, & apprête toujours à rire à ſes dépends ; j'avoue que comme il m'excéde, je ne le ménage point ; & s'il veut être ridicule, je ne ſaurais l'en empêcher.

Vous conclurez de tout ce que je viens de vous dire, ma chere Hortenſe, que le ſéjour de G*****, me plait, & vous n'aurez pas tort ; j'éprouve la vérité de ce que m'a dit ma tante, que, ſi les femmes ſont froides & dédaigneuſes au premier abord, elles ſont très-différentes dès

qu'on les connait un peu. J'ai fait plusieurs connaissances agréables, & je m'amuse assez dans les assemblées, quoique je ne joue point. Il y a toujours plusieurs personnes qui préferent la conversation ; nous formons à part une petite société infiniment agréable. Hier je fus chez madame de Sevilly, tout le monde était au jeu, à la réserve de votre Eugénie, mylord, monsieur de Sarlans & deux jeunes demoiselles très-aimables ; nous étions fort gais ; monsieur de Blinville arriva. — Ah ! voici votre adorateur, me dit monsieur de Sarlans ; allons, ne le rebutez pas trop, il se plaint hautement de vos rigueurs. — Comme il achevait ces paroles, l'original s'avança, il regarda d'un air farouche, Tylney, qui jouait avec mon éventail ; j'étais au milieu du grouppe, il ne pouvait s'approcher de moi. —

On ne ſait comment s'y prendre, dit-il aſſez haut? j'arrive tard, exprès dans l'idée qu'on ne me fera point jouer, & que je pourrais être auprès de mademoiſelle, & je trouve conſtamment la place occupée. — Parbleu ! mon ami, dit monſieur de Sarlans, prétendez-vous que mademoiſelle de S. Firmin éloigne tout le monde d'elle, en vous attendant ? Allons, mon pauvre Blinville ! rendons-nous juſtice ; des hommes de notre âge ne ſont pas faits pour plaire à des femmes du ſien ; laiſſons ce ſoin à ces jeunes gens, en montrant mylord. — Je ne vous peindrai pas la colère de monſieur de Blinville ; ſon viſage était en feu, ſes yeux étincellaient, il ſe mordait les lèvres ; nous étions prêts à éclater de rire ; enfin, rompant le ſilence. — Qu'appellez-vous, monſieur ! *des hommes de notre âge* ? apprenez que

je ſuis plus jeune que vous de dix ans au moins. — Monſieur de Sarlans le voyant en fureur, & craignant qu'il ne ſe donnât en ſpectacle, ne répondit rien. Blinville s'apperçut aiſément que les rieurs n'étaient pas pour lui, & s'en alla avec l'air du plus grand dépit. Je blâmai monſieur de Sarlans, de lui avoir parlé auſſi franchement. — Ma foi, mademoiſelle, dit-il, quand on eſt auſſi ridicule, on doit s'eſtimer heureux d'avoir un ami qui nous empêche de l'être davantage; au ſurplus, j'eſpere que je vous ai débarraſſée pour jamais des ſoins de monſieur de Blinville; il n'aura garde de ſe mettre encore ſur les rangs.

Eh bien! mon amie, malgré le plaiſir dont je jouis à G*****, je ſens que je reprendrais ſans peine la route de S. Firmin; il m'arrive ſouvent au milieu du tourbillon, de regretter la

vie douce & paiſible que j'y mene, & j'ai déja demandé deux ou trois fois à maman, quand nous y retournerons. Nous devions partir cette ſemaine, mais ma tante ne veut pas y entendre, & nous reſtons quinze jours de plus que nous n'avions penſé. Je vous écrirai encore d'ici. Adieu, ma bonne, ma plus chere amie ! Il faut compter autant que je le fais, ſur votre indulgence, pour vous envoyer cette épitre; mais vous voulez des détails, je ne vous laiſſe rien à déſirer. Adieu.

LETTRE XXI.

Le chevalier de Sevinge à Monſieur de Melcourt.

L*******.

QUOIQUE tu n'ayes point encore fait de réponſe à ma derniere lettre, je ne puis réſiſter à l'envie de t'écrire, pour t'entretenir de mon bonheur; Hortenſe me préfere; je dis plus; oui, ſon cœur eſt à l'uniſſon du mien, elle partage mes ſentimens, & je ſuis le plus heureux des hommes.

Elle eſt encore à la campagne; mais j'ai ſi bien ſu faire ma cour à ſa bonne tante, qu'elle eſt enchantée de moi, & en dépit du vieux Valſin, je vois ſa charmante fille, infiniment plus que

ſi elle était à la ville, où je ſerais réduit à la chercher dans les aſſemblées, où gêné & contraint, je ne pourrais lui dire un mot, pendant que je paſſe des journées entieres avec elle; ſon pere ne s'en doute pas & la croit à l'abri de mes pourſuites auprès de ſa belle-ſœur; avec quel plaiſir je le trompe, & qu'il m'eſt doux de me venger de la haine injuſte qu'il m'a vouée!

C'eſt au retour de Valſorand que je t'écris : quelle journée charmante je viens de paſſer! car j'y ai été dès le matin, & quoique la campagne ſoit affreuſe dans ce moment, tu ne peux concevoir le plaiſir que j'ai éprouvé à y être avec mon Hortenſe, car elle eſt à moi; elle le ſera, je le jure, & ſi j'en crois les attentions de madame de Valſorand, il ne tiendra pas à elle que je n'obtienne ſa charmante niece; je ne ſuis plus un étranger à ſes yeux, &

elle s'étonne que ſon beau-frere ne veuille pas revenir de ſa prévention contre moi.

J'ai fait à Hortenſe l'aveu de mon vif attachement pour elle. Avec quelle douce modeſtie elle l'a reçu ! elle a paru touchée : mais quelle réſerve dans l'expreſſion de ſes ſentimens ! la premiere fois que j'oſai lui parler de mon amour, elle rougit, fut embarraſſée, & ne me répondit rien ; cependant je n'apperçus aucun ſigne de colere ſur ſa charmante phyſionomie ; mais ce n'était pas aſſez pour moi, elle pouvait être indifférente, & je voulais pénétrer dans ſon cœur ; je déſirais être ſeul avec elle, & le hazard m'a ſervi au gré de mes ſouhaits.

Après le dîné, madame de Valſorand me dit : vous ne trouverez pas mauvais que je vous quitte ; mais j'ai accoutumé de faire une petite méri-

dienne ; à mon âge, les habitudes ſont une ſeconde nature. Je l'ai conjurée de ne point ſe gêner ; car j'aurais été au déſeſpoir qu'elle ſe crut obligée de me tenir compagnie. — Comme le tems eſt beau pour la ſaiſon, tu devrais, a-t-elle dit à Hortenſe, faire propoſer à Juliette de faire une petite promenade. Vous méneriez monſieur de Sevinge ſur cette colline, d'où l'on a une ſi belle vue. J'ai regardé mademoiſelle de Valſin, avec l'air de déſirer qu'elle y conſentit, penſant bien que nous pourrions éluder la petite Juliette, dont la préſence m'aurait fort contrarié. Elle m'a compris, & prenant ſon chapeau & ſon mantelet : elle a dit à ſa tante, que paſſant devant la porte du presbytere, elle demanderait elle-même mademoiſelle Duval.

Je ſavais qu'on pouvait aller à cette

colline ſans paſſer dans la rue, & qu'il y a une autre ſortie par un verger attenant au château. J'ai pris cette route ; Hortenſe voulait aller par l'autre chemin. Oh ! mademoiſelle, lui ai-je dit : ne m'enviez pas le bonheur d'être ſeul avec vous, j'en jouis ſi rarement ; laiſſons mademoiſelle Duval. — Mais, ma tante, que dira-t-elle ? — Rien, rien, & d'ailleurs je me charge de nous juſtifier. — Vous vous appercevez donc de l'aſcendant que vous avez ſur elle ? — Ah ! ſi je pouvais me flatter, mademoiſelle, d'en avoir un peu ſur vous, combien je ſerais heureux ! Vous ne voulutes point me répondre avant-hier, lorſque je vous conjurai de me dire ſi l'aveu de mes ſentimens vous offenſait. Je crains que votre ſilence ne fût cauſé par votre mécontentement ? — Moi, mécontente ! (avec vivacité)

ah ! monſieur..... & elle s'arrêta, craignant ſans doute d'en dire trop. — Que vouliez-vous dire, ma chere, mon adorée Hortenſe ? Achevez ce propos commencé, dites-moi que vous me pardonnez ma témérité. Je preſſais ſa main contre mon cœur ; elle la retira doucement, & me regardant avec l'air le plus enchanteur. — Ah ! Sevinge, qu'exigez-vous de moi ? Que je déſobéiſſe à mon pere ? .... Mais je ne ſens que trop qu'il n'eſt plus en mon pouvoir de me ſoumettre à ſes volontés. — Je compris ce qu'elle voulait dire ; & toi, mon ami, comprendras-tu l'excès de ma joie ? J'eus peine à m'empêcher de tomber à ſes pieds ; mais retenu par la crainte d'être apperçu, je repris cette main qu'elle avait retirée, & la couvrant de baiſers, je lui jurai de n'être jamais qu'à elle. Oui, Melcourt, j'en ai fait le

ſerment, & je le réitére ici; ſois-en le témoin, ainſi que le Ciel que j'atteſte de la vérité de mes ſentimens. — Arrêtez, me dit-elle, ne contractez aucun engagement: hélas! ſera-t-il en mon pouvoir de les remplir? mon pere.... Vous ſavez ſa prévention; & ſi j'ai eu la faibleſſe d'engager mon cœur ſans ſon aveu, je ne veux pas doubler ma faute, en formant un lien qu'il déſavouerait. Méritez ſon amitié, ramenez ſon ame à des ſentimens qui doivent lui être naturels. Ah! s'il venait à m'ordonner de vous aimer, avec quel plaiſir il ſerait obéi! — Quoi! parce qu'il eſt injuſte, cruel, vous vous croyez obligée de l'être auſſi, Hortenſe! j'attendais plus de généroſité de vous. — Et moi, monſieur, j'étais loin de m'attendre à ce reproche! Sa voix était altérée. — Ah! Sevinge, continua-t-elle avec émotion,

je ne vous diſſimule pas que l'aveu de vos ſentimens me touche ; je ſens en même tems que je devrais le rejetter, éviter les occaſions de vous revoir, vous prier de ne plus revenir à Valſorand ; mais peut-on toujours réſiſter au penchant de ſon cœur ? je l'ai combattu, perſuadée que lors même qu'il ſerait partagé, il ferait mon malheur. Oui, je vous le répète, gagnez l'amitié de mon pere, & je ſerai trop heureuſe ; mais s'il eſt toujours prévenu contre vous, je ne puis ni ne dois recevoir vos ſoins & les aſſurances d'un attachement dont les ſuites ne pourraient qu'être funeſtes pour moi. — Elle s'eſt arrêtée, ſes yeux étaient remplis de larmes, j'aurais voulu les recueillir.... Oui, je comprends vos raiſons, me ſuis-je écrié, mais qu'elles ſont cruelles ! du moins promettez-moi que s'il eſt en votre

pouvoir, vous ne ſerez jamais à d'autre qu'à moi. — Je vous le jure, m'a-t-elle dit, avec cette candeur qui la caractériſe, mais je ne ſerai à vous que du conſentement de mon pere; non, vous ne voudriez pas, que celle dont vous déſireriez de faire votre compagne, fût rebelle à l'auteur de ſes jours; elle perdrait par là tous ſes droits à votre eſtime; attendons tout du tems, il changera peut-être le cœur de mon pere, il ne peut être toujours inſenſible au vrai mérite.

J'avais peine à contenir l'excès de mon raviſſement; je ſuis aimé d'Hortenſe à peu-près autant que je l'aime; oh! mon ami, conçois-tu l'étendue de mon bonheur? Avec quelle ingénuité & quelle reſerve en même-tems, elle m'a fait cet aveu qui me rend le plus fortuné des mortels! oui, je me ſens capable de faire tout au monde

pour obtenir l'amitié de monſieur de Valſin; tout, excepté des baſſeſſes; mais, comme il en eſt incapable lui-même, elles me rendraient mépriſable à ſes yeux; je ſuis forcé d'en convenir, c'eſt un homme d'honneur, mais il eſt dur, ſévere, iraſcible, & je crains de ne pas réuſſir.

Comme l'air était très-vif, nous ſommes revenus aſſez vite; je ne ſentais que mon bonheur, & j'aurais voulu le prolonger, en reſtant plus longtems en tête-à tête avec mon Hortenſe; mais elle ſe ſentait incommodée du froid. Madame de Valſorand venait de ſe réveiller, elle a vu d'abord mon contentement. — Eh bien! vous avez fait une jolie promenade, vous en êtes ſatisfaits, n'eſt-ce pas, monſieur? — On ne peut l'être davantage, madame, & je n'en ai jamais fait de plus agréable. Une légere rou-

geur a couvert les joues d'Hortenſe, & un ſourire imperceptible a paru ſur ſes lévres. —Mais pourquoi n'avez-vous pas ramené Juliette, a continué la bonne dame? — C'eſt que nous ne l'avons pas vue, madame ; comme il faiſait très-froid, nous avons pris le chemin le plus court, pour nous rendre à la colline, & nous n'avons point paſſé devant ſa porte. — Je parie que c'eſt vous qui avez imaginé cela pour être en tête-à-tête avec ma niece ; voilà comme ſont les jeunes gens, ils ont toujours quelques petites ſupercheries ; & puis vous ne connaiſſez pas mademoiſelle Duval ; c'eſt cependant une aimable fille.

La franchiſe, la ſimplicité de cette bonne dame me divertiraient, ſi je ne voyais pas qu'elles mettent mademoiſelle de Valſin au déſeſpoir.

Cependant il a fallu voir mademoi-

ſelle Juliette, elle eſt venue avec ſon frere ; comme ils ont la paſſion de la muſique, on a propoſé un petit concert ; le jeune Duval a fait chercher ſa guitarre & le violon de ſon pere, duquel, quoiqu'il ſoit bien mauvais, j'ai pu tirer quelques ſons. Hortenſe a chanté des duos avec la jeune fille, en s'accompagnant de la harpe dont elle pince avec beaucoup de goût. Madame de Valſorand qui compoſait ſeule tout notre auditoire, était dans l'enchantement ; pour moi, je me croyais au ciel ; la voix douce & mélodieuſe de mademoiſelle de Valſin me ſemblait celle des anges, & j'étais fâchée que celle de mademoiſelle Duval, qui l'a cependant aſſez belle, ſe mêlât à la ſienne.

Après la muſique, on a fait une lecture ; j'avais apporté une petite brochure, mais ces dames m'ont prié de leur

leur lire la ſuite d'un roman nouveau, *Camille*, qu'elles avaient commencé & dont elles ſont enchantées; le hazard a fait que j'ai lu plus de lettres de ſir Robert le héros, que des autres; le ſtyle eſt de feu, les expreſſions du ſentiment ſont dictées par une ame ardente & fortement préoccupée de l'objet qui la remplit: quand j'ai trouvé quelque choſe qui pouvait avoir rapport à la ſituation actuelle de mon cœur, ma voix s'eſt animée & un regard jetté à la dérobée ſur Hortenſe, lui a prouvé que l'auteur n'était que mon interprête; deux ou trois fois ſes yeux étaient fixés ſur moi au moment où je la regardais; avec quel aimable embarras elle les a baiſſé! quelle vive rougeur a coloré ſon charmant viſage! Elle m'a compris ſûrement. Ah! oui, nos cœurs s'entendent, & c'eſt pour

le mien la plus douce des jouiſſances.

Je ſuis décidé d'écrire à mon oncle pour obtenir ſon conſentement ; je l'obtiendrai, je ne puis en douter; s'il s'eſt oppoſé à mon union avec Cécile, c'eſt que je faiſais une méſalliance, & qu'il ne pouvait ſupporter l'idée que la fille d'un petit gentilhomme portât un nom qui n'a jamais été deshonoré. Ce n'eſt point le cas ici, & la maiſon de Mainville eſt une des meilleures & des plus anciennes du royaume. Oh ! ſi je puis vaincre l'antipathie de monſieur de Valſin, je ſuis ſûr que mon oncle ne formera aucun obſtacle à mon bonheur ; il ſera aſſuré ſi je ſuis l'époux d'Hortenſe.

Tu as peine à en croire tes yeux. Quoi ! Sevinge qui a toujours fait profeſſion d'être ennemi déclaré du mariage .... mais je ne connaiſſais point

mademoiſelle de Valſin, elle a changé toutes mes idées ; je ne croyais pas à la vertu des femmes ; je les enviſageais comme uniquement deſtinées à nos plaiſirs ; la trop faible Cécile m'avait confirmé dans cette penſée ; leur reſerve me paraiſſait pruderie ou hypocriſie, & je croyais impoſſible qu'elles puſſent nous réſiſter, qu'elles en formaſſent même le projet.

Tu me diras qu'ayant toujours été reſpectueux avec Hortenſe, je ne puis trop juger de ce qu'elle ſerait, ſi je ceſſais de l'être. Oui, mon ami ! je puis en juger. Réſervée, modeſte, ſans affectation, ſon ame eſt pure & innocente, & je réponds que ſa vertu ſerait à l'épreuve de mes ſollicitations les plus preſſantes ; mais je mourrais plutôt que d'y porter la moindre atteinte ; perſuadé que je perdrais ſon eſtime, ſon attachement, ſi je me

conduiſais auſſi légérement avec elle qu'avec Cécile ; je n'en ſuis pas tenté, & elle m'inſpire un reſpect qui anéantit ma premiere hardieſſe.

Il me tarde de recevoir ta réponſe & de ſavoir ſi monſieur de Valſin peut faire valoir ſes droits ; je ſuis preſque fâché d'avoir imaginé ce moyen pour en avoir à ſon amitié ; le connaiſſant comme je le ſais actuellement, il ne réuſſira pas ; il ſerait au déſeſpoir de m'avoir cette obligation, il eſt ſi fier ! & d'ailleurs madame de Valſorand m'a dit qu'il était décidé à ne jamais retourner en France ; enfin, il ne pourra voir dans ma démarche que le plus vif déſir de l'obliger, & de mériter ſa fille, ajoutera mon ami Melcour. Ah ! ſi tu la connaiſſais, tu ne t'étonnerais pas de tout ce que je ferai pour l'obtenir.

Mais, adieu, il eſt tard ; je n'ai

point voulu aller à un bal que donnait un prince Allemand; on s'étonne ici de mon goût pour la vie retirée; il eſt vrai que depuis que mademoiſelle de Valſin eſt à la campagne, je ne vais plus dans le monde, & je ne vis que les jours où je ſuis à Valſorand; mais elle rentre dans peu à la ville, & alors on ne m'accuſera plus d'être un ſauvage; c'eſt ainſi que m'appelle cette madame de Senange, dont je te parlais dans ma derniere; elle a voulu continuer ſes agaceries, mais voyant que je n'y répondais point, elle m'a accablé du plus profond mépris, & dit à toutes ſes connaiſſances, que je ſuis ſans politeſſe, ſans uſages du monde, un véritable Hottentot; ſes propos m'ont fort amuſé, mais ne m'ont point corrigé de ce dont elle m'accuſe. Adieu, mon cher Melcour, parle-moi auſſi de tes affaires, je t'en

prie. Perſiſtes-tu toujours dans ton projet de célibat? Ah! comme tu y renoncerais, ſi tu rencontrais une Hortenſe! Puiſſe-t-elle s'offrir à tes regards, celle qui eſt formée pour toi! Puiſſes-tu être heureux, c'eſt le ſouhait de mon cœur! Adieu.

LETTRE XXII.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

Valſorand.

(*Elle lui raconte ce qu'on vient de lire dans la lettre précédente ; on omet ce récit pour éviter les répétitions.*)

APRÉSENT, mon Eugénie, qu'allez-vous penſer de votre Hortenſe ? vous la blâmerez ſans doute d'avoir fait cet aveu ; mais ſi vous l'aviez vu comme moi, me conjurer de lui répondre, de l'aſſurer que je n'étais pas indifférente ; ah ! vous même, vous m'auriez engagée à lui dire que je le payais de retour. On m'a dit ſouvent,

que lorſqu'une femme avouait qu'elle aimait, elle perdait les droits qu'elle avait au reſpect de l'homme auquel elle était attachée ; mais celui de Sevinge au contraire, paraît avoir augmenté avec ſon amour ; cependant, quand je conſidere quelles peuvent être les ſuites de cet attachement mutuel, je ſuis effrayée, & le trouble s'empare de mon ame. Oh ! mon pere, mon pere ! le bonheur de votre fille eſt entre vos mains, voudriez-vous l'en priver volontairement ?

Avant-hier, en partant, le chevalier me demanda s'il oſait m'écrire ? Je treſſaillis à cette propoſition ; une correſpondance ferait mon bonheur, mais elle ſerait imprudente, & je l'ai refuſée ; il parut affligé de mon refus, mais il n'inſiſta pas, & me dit à demi-voix, qu'il ſacrifiait ſa félicité à ma tranquillité, & qu'il eſpérait que mon

attachement le dédommagerait de ce ſacrifice. D'ailleurs je rentre bientôt à la ville, & je le verrai ſouvent dans le monde, jamais chez nous ou bien rarement; mon pere s'en eſt expliqué, & il n'y viendra que dans de grandes aſſemblées; nous y ſerons bien gênés, bien contraints, mais je le verrai, & ce ſera une douce jouiſſance pour mon cœur.

Je ne ſuis point étonnée, ma chere Eugénie, que vous ayez fait deux conquêtes; je le ſerais infiniment, ſi vous n'en faiſiez point; mais vous m'en parlez, comme n'en étant pas flattée & ſurement point préoccupée; au reſte celle de monſieur de Blinville eſt peu flateuſe, & tout ce que vous me dites de lui, m'a fort divertie; les ſoins de mylord pourraient vous faire plus d'impreſſion, mais il eſt bien jeune, & d'ailleurs il me pa-

raît que (comme dit Emilie Herbert, à Louiſe Sommerville) votre heure d'aimer n'eſt pas encore venue; puiſſiez-vous reſter encore longtems dans cette douce & paiſible indifférence qui permet de jouïr de tous les plaiſirs ſans trouble & ſans mêlange ! O ! mon amie, croyez-en mon expérience, je n'ai pas été auſſi heureuſe depuis que je l'ai perdue que je l'étais avant; la crainte de perdre le cœur de Sevinge, la certitude que cet attachement ne ſera jamais approuvé par mon pere, remplit mon ame de triſteſſe. Oui, que ne ſuis-je encore uniquement occupée de l'amitié ! comme j'étais gaye & contente ! Mais j'entends une voiture s'arrêter, & ma tante me fait appeller; c'eſt mon pere qui arrive, je vous quitte pour le recevoir, & je vous rejoindrai dans la journée. Adieu.

Le même jour à 10 *heures du soir.*

L******.

CETTE lettre, commencée à Valsorand, s'acheve à la ville, ma chere Eugénie; mon pere a exigé que j'y revins; mais j'ai beaucoup de choses à vous conter, & je veux mettre de l'ordre dans mon recit.

Je vous ai quittée ce matin pour aller recevoir monsieur de Valsin; j'ai d'abord démêlé sur sa physionomie qu'il avait quelque chose qui l'agitait, ou l'irritait contre moi; son accueil n'était point amical comme à l'ordinaire; j'ai tremblé qu'il n'eût appris les fréquentes visites du chevalier, & rien n'était plus vrai. Après les complimens d'usage, préparez-vous, m'a-t-il dit, avec un ton sévere, à revenir à L******. — Eh! mon frere,

pourquoi, ſans nous en avertir, venir enlever mon Hortenſe? vous auriez dû m'y préparer, & je ſuis ſûre qu'elle-même eſt très-ſurpriſe de votre procédé. —Et très-fâchée, madame! j'en ſuis perſuadé, a répondu mon pere; il eſt ſûr qu'elle verra moins ſouvent monſieur de Sevinge chez moi que chez vous. — Je ſuis reſtée interdite à ces paroles qui, accompagnées d'un regard pénétrant, m'ont cauſé un trouble viſible. — Oui, madame, a-t-il continué, en s'animant; j'ai appris que cet homme que je ne puis ſouffrir, eſt venu fréquemment ici; je l'avoue, je croyais ma fille à l'abri auprès de vous des pourſuites d'un ſéducteur; je ſuis éclairé ſur mon erreur, & je me hâte de la retirer.

Ma tante confondue de cette ſortie, a voulu s'excuſer; il l'a interrompue. — Je ne ſais quelles ont été vos rai-

ſons, madame, pour recevoir monſieur de Sevinge; je croyais qu'après vous avoir témoigné combien il me déplaiſait, votre porte lui ſerait fermée. Ma tante s'eſt animée. — Je n'ai pas d'idée, monſieur, que parce vous êtes prévenu injuſtement contre un honnête homme, un homme d'honneur, je doive partager votre prévention; non, je ſuis libre de recevoir qui il me plait, & le chevalier ſera toujours admis chez moi, je n'ai aucune raiſon pour en agir groſſierement avec lui. — Oh! Eugénie, j'ai friſſonné, en entendant ce propos prononcé avec l'accent de la colere; les yeux de mon pere étincelaient, & ſe levant avec fureur; venez ma fille, les chevaux ſont encore mis, partons. Oh! mon pere, ai-je dit en fondant en larmes & le retenant par le bras, je ne puis laiſſer ma bonne tante dans

l'état où elle eſt ; quoi ! je ſerais la cauſe de votre déſunion ? vous ne me forcerez pas à quitter Valſorand, avant que vous ſoiez raccommodés, & le menant auprès d'elle. O ! ma chere tante, lui ai-je dit, en l'embraſſant, ne voyez dans le courroux de mon pere que ſa tendreſſe allarmée pour ſa fille ; il l'a exhâlée trop vivement peut-être ; mais ne lui en veuillez pas de mal. Elle voulait ſe refuſer à mes careſſes & conſerver un air irrité. Quoi ! ſera-t-il dit que votre Hortenſe vous trouve inexorable ? elle vous conjure à genoux, (& je m'y ſuis jettée) d'oublier l'un & l'autre une vivacité mutuelle qui a trompé dans ce moment la bonté de vos cœurs. Madame de Valſorand s'eſt attendrie. — Je ne puis te réſiſter, mon cher enfant ! m'a-t-elle dit en me relevant. Ton pere a été bien dur avec moi, mais

je veux bien l'oublier en ta faveur. — Je crois, madame ! que vous n'êtes pas reſtée en arriere, a répondu mon pere; mais qu'il ne ſoit plus queſtion de rien. Vous êtes vive, je ne ſuis pas calme, & ce n'eſt pas la premiere diſpute que nous ayons eûe enſemble, & ce ne ſera peut-être pas la derniere. — Ils ſe ſont tendus la main, & la querelle a été terminée. — Cependant, a continué mon pere, je ne ſuis pas moins décidé à ramener ma fille à la ville, ſa mere la déſire, & ſon abſence me paraît auſſi très-longue; ainſi vous voudrez bien permettre, ma ſœur, qu'elle aille ſe préparer à partir après le diné. — Il le faut bien, a répondu ma tante en ſoupirant, & je les ai quitté pour donner mes ordres. Mais qui peut avoir dit à mon pere que le chevalier était venu à Valſorand ? Je ne puis le com-

prendre ; Sevinge m'a dit qu'il vivait fort retiré depuis quelque tems, & ne voyait à peu-près perſonne à la réſerve de madame de Cérigni qui ſurement n'a rien dit à mes parents ; qui donc a pu être inſtruit de ſes démarches ? vous comprenez que je ne l'ai pas demandé à monſieur de Valſin, je craignais trop qu'il ne me parlât du chevalier, pour mettre moi-même ce ſujet ſur le tapis ; heureuſement que nous avons eu le miniſtre à dîner, & que ma femme de chambre étant avec nous dans la voiture, il n'en a pas été queſtion.

J'ai quitté ma tante avec un véritable regret, & quoique mon pere m'aſſure qu'on parle beaucoup de projets de fêtes & de plaiſirs à la ville, j'aurais voulu reſter encore quelque tems à Valſorand ; je ne ſerai jamais plus heureuſe que je l'ai été ces derniers jours.

Ma tante m'a exprimé auſſi ſon chagrin de notre ſéparation avec toute l'énergie de l'amité. — Tu m'écriras, m'a t-elle dit, & tu me donneras des nouvelles de ce pauvre chevalier; engage-le à venir me voir, car quoiqu'en diſe mon beau-frere, je perſiſte à le croire digne de mon eſtime.

Vous ſavez qu'il faut paſſer au grand bois pour aller à la ville; comme les arbres ſont actuellement défeuillés, l'œil peut pénétrer dans l'épaiſſeur des buiſſons; j'ai vu un homme à cheval, enveloppé d'un grand manteau, il paraiſſait vouloir ſuivre notre carroſſe; j'aurais eu peur, ſi je n'avais pas cru reconnaître Sevinge; c'était lui en effet, il a paſſé très-près de nous, & pendant que mon pere regardait de l'autre côté, il m'a fait un ſigne que j'ai très-bien compris. Mais comment a-t-il ſu que je revenais à

L******? peut-être venait-il lui-même à Valſorand, & ayant vu notre voiture de loin, il aura penſé que je quittais la campagne.

Nous ſommes arrivés aſſez tard; ma mere nous attendait & avait invité quelques perſonnes; nous avons trouvé tout le monde raſſemblé; on m'a fait beaucoup d'amitié, on s'eſt félicité de mon retour; de vieux meſſieurs m'ont aſſuré que j'étais embellie, & que toutes les jeunes dames allaient mourir de jalouſie; on a joué, il m'a fallu faire une partie; j'ai demandé la permiſſion de me retirer de bonne heure, ne pouvant réſiſter à l'envie de vous écrire ce ſoir. Adieu mon Eugénie; je ſuis donc à même de voir Sévinge tous les jours; mais quelle contrainte! & comme il faudra m'obſerver pour ne pas me trahir! Adieu.

LETTRE XXIII.

Mademoiſelle de S. Firmin à Mademoiſelle de Valſin.

G*****.

EH ! pourquoi vous blâmez-vous avec tant de rigueur, mon Hortenſe ? Sevinge ne mérite-t-il pas votre eſtime, comme votre amour ? faites-vous donc un ſi grand mal de le payer de retour, de l'en aſſurer ? Vous m'alléguez votre pere, ſa prévention contre lui ; mais ne convenez-vous pas en même tems qu'elle eſt injuſte & cruelle, qu'elle n'eſt fondée que ſur le caprice, & que s'il connaiſſait mieux le chevalier, il lui rendrait juſtice ? Ceſſez donc d'enviſager votre attache-

ment mutuel ſous un point de vue auſſi fâcheux, & ſur-tout n'ajoutez pas à vos craintes des peines imaginaires; *je puis perdre le cœur du chevalier*, dites-vous. Eh ! non, non, mon amie ! vous ne le perdrez point; je crois à ſa conſtance, & je veux que vous y croyez auſſi; ſuivez ma méthode, ma chère Hortenſe, de laquelle je me trouve fort bien; je ne pénétre jamais dans l'avenir, je vis dans le paſſé & dans le préſent; les réminiſcences du premier, les jouiſſances du dernier me ſuffiſent, & je ne vois point au delà; qui me dit que je le verrai ce tems incertain, & pourquoi m'en occuperais-je ? pourquoi cette idée troublerait-elle mon bonheur actuel ? Laiſſons cette reſſource aux malheureux, elle peut ſeule les arracher au déſeſpoir; ſi en liſant dans l'avenir, ils croyent y voir la

fin de leurs peines, elles diminuent de moitié, & je n'ai garde de les blâmer de s'en occuper ſans ceſſe. Mais je m'appéſantis trop ſur ce ſujet, & vous allez me trouver raiſonneuſe; vous ſavez que j'aime aſſez à diſſerter, & c'eſt un défaut que vous m'avez reproché quelquefois.

Je ne puis plus vous parler de Blinville, ma chere amie! monſieur de Sarlans n'a eû que trop raiſon, en me diſant que je l'avais perdu: hélas! je ne l'ai pas revu depuis cette ſoirée où il lui reprocha de ſe donner un ridicule; je l'ai en vain cherché des yeux au ſpectacle, je l'ai en vain attendu, déſiré même dans les aſſemblées, il n'a paru nulle part, & je commence à croire qu'il eſt allé ſe noyer de chagrin; ſi cela était, j'eſpere que cet événement étendrait au loin ma réputation, & l'on dirait dans le

monde, quoi ! les rigueurs de mademoiſelle de S. Firmin ont réduit ſon adorateur à terminer ſes jours ! quel reſpect on aurait pour moi ! comme on exalterait ma vertu ! on ne m'en conterait plus qu'à bonnes enſeignes ; j'aurais moins de plaiſir, mais auſſi bien plus de gloire.

Je crois comme vous, ma chere Hortenſe, que *mon heure d'aimer n'eſt pas encore venue* ; je ne vois aucun homme qui me faſſe déſirer qu'elle ſonne. Mylord Tylney eſt ſurement très-beau, aſſez aimable ; je dirai plus, très-empreſſé auprès de moi, & c'eſt, dit-on, le point déciſif pour les femmes. Eh bien ! je ſuis d'une indifférence qui m'étonne moi-même, & de laquelle au ſurplus je me félicite ; rien n'altere ma gaîté, mon ame eſt ouverte à toutes les ſenſations agréables, elle n'eſt pas troublée par la

crainte, ni agitée par l'eſpérance à la vérité; mais comme vous en convenez, mon amie! ce calme rend heureuſe, & je voudrais que vous en jouiſſiez encore, quoique je ne doute pas que vous ne le ſoyez auſſi, ſi votre choix eſt autoriſé par monſieur de Valſin.

Mon indifférence pour mylord, ne m'a point empêché de partager un chagrin cruel qu'il vient d'éprouver; il a été abſent quelques jours, & c'eſt à ſon retour qu'il m'a raconté un événement affreux dont il a été le témoin.

Un de ſes compatriotes & ſon parent, âgé de trente cinq à quarante ans, appellé monſieur Darnley, qui avait ſervi avec diſtinction dans la guerre d'Amérique, étant officier général, avait épouſé dans le Canada une femme qu'il adorait, & dont il était tendrement aimé; elle paraiſſait

jouir de la meilleure ſanté, & ils étaient parfaitement heureux.

Déſirant de faire connaître cette épouſe chérie à ſa famille, ils quitterent l'Amérique ; elle ſoutint fort bien la fatigue du voyage ; cependant en arrivant à Londres, elle tombe malade ; les médecins appellés, décident qu'elle ne peut ſoutenir l'air épais d'Angleterre, & conſeillent à ſon mari de la mener au ſud de la France ; il écrit à mylord Tylney de venir les attendre à Lyon ; ils partent dès qu'elle eſt mieux ; le mieux ſe ſoutient ; il ſe flattait de la conſerver, & ſon ame s'ouvrait à l'eſpoir, en voyant renaître cette femme adorée. Hélas ! il n'a pas joui longtems de ce bonheur. La derniere journée, elle reſſentit une légere douleur à la tête ; monſieur Darnley, inquiet d'un mal dont elle ne s'était jamais plainte, s'impatientait extrêmement

extrêmement d'arriver à Lyon, pour qu'on pût lui donner les remedes qu'exigeait ſon état ; enfin, ils ſont à la porte de l'auberge, madame Darnley s'était penchée ſur l'épaule de ſon mari, qui la croyait endormie ; comme il faiſait nuit, on apporte des lumieres. Jugez de l'état affreux de cet homme infortuné, quand il s'apperçoit que celle qu'il aimait uniquement, n'était plus ; une apoplexie foudroiante venait de terminer ſes jours ; il ſentit encore les derniers battemens de ſon cœur. Oh ! qui peindra l'état du malheureux Darnley ? on ne put arracher le corps glacé de ſon épouſe d'entre ſes bras ; il était cependant à peu-près évanoui, mais il le ſerrait ſi fortement qu'on fut obligé de les emporter enſemble dans une ſalle baſſe de l'auberge ; il paſſa bientôt de l'eſpece d'inſenſibilité dans laquelle il

était, à un état de délire & de fureur; quand on voulut le ſéparer des reſtes de ſa femme, pour le tranſporter dans une autre chambre, il pouſſa des cris affreux; *je veux attendre ſon réveil, je veux recevoir ſon premier ſourire.* Lord Tylney arrivé en même tems qu'eux, était auprès de lui, & voulait l'engager à fuir ce triſte ſpectacle; il oſa dire, *elle n'eſt plus.—Elle n'eſt plus!* répéta Darnley avec un ſourire amer & l'accent de la plus vive douleur, *elle n'eſt plus!* & s'approchant d'elle, en mettant la main ſur ſon cœur, il ne battrait plus ſous la main de celui qui l'adore! Quoi! ſes yeux enchanteurs ne ſe fixeront plus ſur moi! mais vous m'en impoſez, elle reſpire encore; voyez ce ſourire, elle dort; oh! puiſſe le ſommeil doux & paiſible raffraichir tes ſens! Les cruels, ils oſent dire qu'elle n'eſt plus!

Profitant de ſon erreur, mylord voulut le faire quitter cette chambre, lui diſant pour l'y engager, que le moindre bruit pourrait troubler le repos de ſa femme. Non, non, jamais, s'écria le colonel, on ne m'engagera à quitter le lieu où repoſe mon Adéline; je veux être auprès d'elle au moment de ſon réveil. Qui lui rendrait des ſoins, ſi ce n'eſt ſon époux adoré? Le voyant réſolu à reſter, on ne voulut pas inſiſter, dans la crainte de le rendre furieux; il s'établit dans un fauteuil auprès du lit de madame Darnley; le moindre bruit qu'il entendait, il croyait que c'était elle, il ſe penchait pour lui parler, & cet affreux ſilence de la mort ne le tirait point de ſon erreur; cependant il s'aſſoupit lui-même, il tenait la main de ſon Adéline, & avait dit pluſieurs fois, que ſi l'on tentait de l'emmener dans

une autre chambre, il frapperait de ſon épée le premier qui s'approcherait. Ses gens voulurent profiter de ſon ſommeil; mais mylord s'y oppoſa, ſeulement il dit à la femme de chambre, de couvrir le viſage de madame Darnley. Au bout de deux heures, le colonel ſe réveilla; il tenait encore cette main dont le froid glaçant le ſaiſit, & ſe levant avec impétuoſité, *quoi*, dit-il, *mon Adéline dormirait-elle encore ?* il leve ce voile. Hélas ! les traces deſtructives de la mort, hâtées par ſa maladie, paraiſſaient déja ſur ce charmant viſage. *Ah ! grand Dieu !* dit-il, *il eſt donc vrai....* & il tombe ſur ce corps défiguré; ſon cœur ſuffoqué par la douleur *ſe briſa*, comme diſent les Anglais, & ſon ame ſe réunit à celle dont il ne put ſoutenir la perte.

Je laiſſe à votre cœur, ma chere

Hortenſe, le ſoin de faire des réflexions ſur cet affreux événement; le mien a été déchiré. Quelle ſenſibilité exceſſive! & quelle femme fut jamais aimée comme madame Darnley. Oh! qu'elle aurait été heureuſe, ſi elle eût vécu; mais ſi elle a eu l'idée de ſa mort, (ce que je ne crois pas) qu'il a dû lui en couter de quitter la vie!

Le jeune & ſenſible Tylney eſt reſté à Lyon, pour les funérailles de ſes parens; il s'eſt hâté de quitter un ſéjour qui ne pouvait que lui paraître fort triſte; il vint chez nous en arrivant, je n'étais point ſortie ce jour là; comme ma tante a beaucoup connu ſa mere qui a paſſé pluſieurs années à G*****, il eſt toujours reçu chez elle; ſa phyſionomie portait l'empreinte de la plus profonde triſteſſe, ſes yeux paraiſſaient même rougis par les larmes. Eh! grand Dieu, qu'a-

vez-vous, mylord? nous écriâmes-nous à la fois. Après s'être remis un moment, il nous fit le récit que je viens de vous faire; il fut ſouvent interrompu par ſes ſanglots & les nôtres. — J'avais beſoin, nous dit-il, de ſoulager mon cœur oppreſſé, de faire partager mon chagrin à des perſonnes ſenſibles; il vous coute une larme, ajouta-t-il en s'approchant de moi, les miennes ſont moins ameres.

Il nous fit voir les portraits du couple infortuné; il les a pris, dans l'intention d'en faire faire une copie pour lui. Madame Darnley avait quelque choſe d'infiniment intéreſſant; ſans être belle, elle devait faire une impreſſion profonde. Le colonel était auſſi fort bien; il avait ſur-tout une expreſſion de ſenſibilité & de mélancolie que ſa fin tragique n'a que trop prouvée. Nous ne pouvions parler d'autre choſe, & même après le départ de

mylord, cet événement fut le ſujet continuel de notre converſation.

Vous allez être émue, mon amie! peut-être me voudrez-vous du mal de vous avoir entretenu d'une maniere auſſi mélancolique; mais j'en ſuis ſi fort occupée, qu'il fallait que je vous en fis part. Adieu, ma chere Hortenſe; oh! puiſſiez-vous être auſſi conſtamment aimée que madame Darnley! Si toutes les qualités réunies donnent des droits à la conſtance, qui en a de plus aſſurés que vous? Adieu.

LETTRE XXIV.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

L*******.

OUI, mon Eugénie, mes larmes ont coulé, elles coulent même encore ſur les intéreſſans détails que vous avez bien voulu me faire, & loin de vous en vouloir du mal, comme vous paraiſſez le craindre, je vous remercie infiniment de la peine que vous vous êtes donnée.

Je dis avec vous, que ſi madame Darnley eût vécu, ſon ſort aurait été digne d'envie. Eſt-il un bonheur à celui d'être aimée, uniquement aimée

de l'homme de ſon choix ; mais mon amie, qu'il eſt peu d'hommes capables de ce degré de paſſion ! beaucoup s'affligeraient de la perte d'une épouſe chérie, mais il n'en eſt point qui ne s'en conſole, & qui même ne cherche à la remplacer. Si monſieur Darnley eût ſurvécu à ſon Adéline, s'il eût ſenti ſa perte auſſi vivement, il eſt à craindre qu'il n'eût perdu la raiſon. Oh ! combien plus il eſt heureux de n'avoir perdu que la vie ! J'ai lû à mes parents cet article de votre lettre, ma mere a beaucoup pleuré ; mon pere avait l'air de vouloir retenir ſes larmes, mais elles s'échappaient malgré lui de ſes yeux, & trahiſſaient une ſenſibilité qu'il aurait voulu concentrer ; ils ont fait pluſieurs réflexions ſur cet événement, & le dernier a conclu que l'amour était la plus cruelle des paſſions, puiſqu'elle coûtait la vie à ceux

qui l'éprouvent. — Au reſte, a-t-il ajouté, les hommes d'apréſent n'aiment plus, comme on aimait jadis, & je ſerais tenté de croire que monſieur Darnley était de l'autre ſiecle; je ſuis cependant ſûr qu'il n'eſt aucunes jeunes perſonnes qui ne ſe croient aimées auſſi vivement, auſſi conſtamment; & combien de dupes de cette crédulité? — Un retour ſur moi-même m'a fait ſoupirer, j'ai vite porté les yeux ſur l'endroit de votre lettre où vous m'aſſurez de la conſtance du chevalier. Oh! comme l'on croit ce que l'on déſire! tous mes doutes ſe ſont diſſipés, & je me ſuis blâmée d'en avoir laiſſé élever dans mon ame, puiſqu'ils ne peuvent que l'outrager.

Le lendemain de mon retour à la ville, je ſortis dans la matinée pour aller voir mon oncle qui eſt incommodé; vous ſavez que nous avons

une porte qui donne ſur une eſpece de promenade qui n'eſt point fréquentée dans cette ſaiſon, & qui ne ſert que de paſſage pour éviter la rue; comme elle me conduiſait directement où je voulais aller, & que je déſirais n'être rencontrée de perſonne, je pris ce chemin; j'ouvre la porte, & je me trouve en face du chevalier; mon émotion fut telle que je pouſſai un cri, en faiſant deux pas en arriere. — Eh! quoi, mademoiſelle, me dit-il, je vous cauſe donc une ſi grande frayeur! je ne m'attendais pas à produire cet effet ſur vous. Ah! vous ſavez bien qu'il a été involontaire; mais que j'étais loin de croire que je vous rencontrerais là! Eſt-ce le hazard, où ſaviez-vous...? mais qui aurait pû vous l'apprendre? J'ai imaginé que mon Hortenſe ſe hâterait de remplir ſes devoirs, &

combien je me félicite d'avoir cédé à l'impulsion qui m'attirait ici ! Il m'a dit que c'était bien lui qui passait dans le bois en même tems que moi ; la veille, il avait appris par madame de Cérigni, que je revenais à la ville, & il n'avait pu résister à l'envie de venir à ma rencontre, & de m'escorter ; il était heureux, en pensant qu'il faisait la même route que moi.— Je fus sur le point de me trahir, ajouta-t-il, quand je m'apperçus que vous me reconnaissiez ; la crainte de vous compromettre, l'emporta. Mais, mon Hortense ! nous allons être à même de nous voir souvent ; puis-je me flatter que vous me permettez de vous rendre des soins publiquement ? — Oh ! jamais, jamais, lui répondis-je, la seule idée me fait frémir. Ah ! grand Dieu que penserait mon pere ? Non, sûre de vous, autant que vous devez

l'être de moi, perſuadée que je poſſéde votre cœur, je n'ambitionne point la vaine gloire de faire des conquêtes aux yeux du monde, mon amour propre aurait ſans doute lieu d'être flatté, mais il n'entre pour rien dans les ſentimens que vous m'inſpirez; je vais plus loin même, je vous prie de faire la cour à quelqu'autre femme, je crois à votre conſtance; ſi je vous juge d'après moi, elle ne ſubira aucune altération, & je vous verrai ſans crainte attaché au char d'une de nos belles, parce que je ſuis ſûre qu'Hortenſe ſeule poſſédera votre cœur. — Ah! que vous le connaiſſez bien, ma charmante amie! ce cœur qui eſt tout à vous, & qui ne ſera jamais partagé. Mais, pourquoi exiger une feinte auſſi cruelle? Si vous ne voulez pas me permettre de vous prouver mes ſentimens en

public, permettez du moins que j'aie de l'indifférence pour toute autre femme. — Ne ſerait-ce point, lui dis-je en ſouriant, que vous n'oſez trop vous fier à vous même, & que ſans vous l'avouer, vous craignez que ce qui ne ſerait d'abord qu'un jeu, ne devînt une réalité ? — Hortenſe ! Hortenſe ! répondit il avec l'air du reproche; voilà une reflexion bien maligne dont je ne vous aurais pas cru capable, & j'aurais de la peine à vous la pardonner, ſi je n'eſpérais pas que vous n'avez point penſé ce que vous venez de dire. Je vous obéirai, ſi vous l'exigez; je détournerai de deſſus vous l'attention du public, & je mourrai plutôt que de compromettre par mes aſſiduités une amie que j'adore. — Nous étions à la porte de mon oncle; il me demanda avec inſtance d'aller le ſoir dans une aſſemblée où j'étais

invitée ; je le lui promis, & nous nous ſéparâmes.

J'y allai avec ma mere ; il y était déja ; ſon premier mouvement fut de s'approcher de moi pour prendre mon mantelet ; mais il s'arrêta, & continua de parler à une jeune dame étrangere, fort jolie, arrivée depuis peu, & qui paſſe une partie de l'hyver à L******. Je demandai à une dame qui elle était. — C'eſt une Françaiſe, me répondit-elle, très-jolie, comme vous le voyez ; mais coquette tout ce qui ſe peut ; rien n'eſt ſacré pour elle, elle ne craint point d'enlever un mari, un amant aux autres femmes, & l'on dit qu'elle ſait ſi bien agacer, ſi bien retenir, qu'il n'eſt pas au pouvoir d'un homme de s'en défendre. — Oh ! penſais-je en moi-même, je diſpenſe le chevalier de la choiſir pour l'objet de ſa feinte ; & vous le dirai-je, mon Eugénie ?

mais c'eſt en rougiſſant, j'éprouvai un ſentiment qui reſſemblait à la jalouſie, en le voyant lui parler à demi-voix.

On nous fit jouer enſemble avec un étranger de la plus jolie figure; mais je ne regardai que la marquiſe d'Argennes; je cherchais à deviner l'effet que ſes agaceries feraient ſur le chevalier. Il me parut n'y faire que peu d'attention; il était diſtrait, elle le raillait ſur ſes diſtractions, & m'excitait à le railler auſſi. Au moment où la partie fut finie, Sevinge s'approcha de moi; quel ſupplice, me dit-il, d'être à côté de vous & de n'oſer vous parler! cette femme m'a excédé. — Comptez-vous pour rien, lui répondis-je, le plaiſir d'être enſemble, à portée de ſe voir; oh! pour moi j'en ſens tout le prix. Madame d'Argennes l'appella pour lui donner la main; il me regarda avec un air de

dépit & de tendreſſe, & quitta la chambre avec elle. Nous nous retirâmes un inſtant après, & nous les rencontrâmes à la porte de la maiſon; la marquiſe demandait des porteurs qui n'étaient point arrivés. — Eh bien! dit-elle au chevalier, vous me reconduirez chez moi, & je penſe que vous prendrez votre parti de ce malheur? — Il ne lui répondit point, & me regardant, je l'entendis pouſſer un profond ſoupir. Le jeune étranger avec lequel nous avions joué, vint m'offrir ſon bras; mais je le refuſai aſſez haut, pour que Sevinge m'entendit; il paſſait à côté de nous dans ce moment; un regard de contentement me prouva qu'il était ſatisfait de mon refus; cependant il n'élòigna pas le jeune homme; il voulut nous accompagner juſqu'à la maiſon; mais je ne lui parlai point, & je le trouvai importun

d'occuper une place que mon cœur assignait au chevalier.

En arrivant au logis, le domestique nous dit que mon pere s'était trouvé incommodé d'un rhume, s'était couché, & nous priait d'aller souper auprès de lui. Nous passâmes tout de suite dans sa chambre; son indisposition n'était point allarmante, il est même tout à fait bien actuellement.

Je n'avais jamais fait attention à un portrait d'homme, au dessus de la cheminée; j'étais vis-à-vis, lorsque le fixant, je crus reconnaître les traits du chevalier; c'était sa physionomie fine & agréable, cet air doux & vif, seulement il avait l'air plus âgé; frappée d'étonnement, j'eus peine à retenir un cri: de qui est ce portrait, mon pere! demandai-je avec émotion? il n'y a pas longtems que vous l'avez.

— C'eſt d'un ami intime, le plus cher de mes amis, le ſeul véritable que j'aye jamais eu, me répondit-il, en pouſſant un ſoupir; je l'ai depuis fort longtems, mais il s'était gâté; je l'avais caché, en attendant qu'il paſſât un peintre qui pût le raccommoder; il en eſt venu un dernierement, & j'en ai profité. Il eſt mort, il y a vingt ans, & ce long tems d'une éternelle ſéparation n'a pu affaiblir l'eſtime & l'amitié que je lui ai voué; le nom de Verſannes ſera toujours cher à mon cœur.

Plus je regardais ce portrait, plus il m'offrait l'idée de monſieur de Sevinge; je n'en fis pas faire la remarque à mon pere, comme vous le comprenez; mais je vous l'avoue, j'ai du plaiſir à conſidérer cette image de mon ami. Et vous mon Eugénie, n'allez-vous pas dire, que *juſques dans*

la moindre choſe, je vois mon amour &c ? Comment un vieux ami de mon pere, peut-il reſſembler au chevalier ? Vous croirez que mon imagination frappée, me retrace ſans ceſſe des traits chéris; je vous accorde qu'elle peut avoir fait les fraix de cette reſſemblance; mais en cela elle eſt d'accord avec mon cœur; je ne l'ai vu, ni hier, ni aujourd'hui, étant reſtée auprès de mon pere; j'ai eu quelques viſites, entr'autres madame de Cérigni, qui m'a dit finement. — J'eſpere qu'à préſent que vous êtes de retour, nous verrons plus ſouvent monſieur de Sevinge, il a vécu comme un hermite depuis ſix ſemaines. — C'eſt d'autant plus ſingulier, ai-je répondu, qu'on m'aſſure qu'il ſuit madame d'Argennes, & j'ai cru m'en appercevoir avant-hier. — Vous voulez dire que c'eſt elle qui le ſuit ; elle l'agace im-

pitoiablement, & n'a pas lieu d'être ſatisfaite de la maniere dont il reçoit ſes agaceries. — Cependant on les fait jouer enſemble? — Oh! c'eſt l'uſage; mais il ne prouve rien; & vous ferez auſſi cette partie. — Je n'en ſuis point tentée, & je ne veux point aller ſur les briſées de madame d'Argennes.

Madame de Cérigni m'a priée d'aller paſſer la ſoirée demain chez elle, avec peu de monde; il s'agit même d'y faire une lecture; j'ai accepté, je leur lirai l'anecdote intéreſſante dont vous m'avez fait part; mais, adieu mon aimable Eugénie, je me laiſſe toujours entrainer au plaiſir de vous écrire des volumes; croyez à ma tendre amitié.

LETTRE XXV.

De la même à la même.

L*******.

à minuit.

C'EST au retour de chez madame de Cérigni que je vous écris, ma chere Eugénie ; l'esprit & le cœur occupés de la jolie soirée que j'ai passée, je ne puis résister à l'envie de vous en faire part tout de suite. Comme elle me l'avait annoncé, il y avait peu de monde ; madame de Remur & son mari qui sont infiniment aimables ; madame de Belmare dont la charmante gaîté, l'esprit sans prétention, animeraient l'assemblée la plus sérieuse ; & le

chevalier. — Eh ! quoi, monſieur de Sevinge, a dit madame de Remur en le voyant entrer, vous n'êtes pas chez madame de Senange? Eh! que dira la marquiſe ? ne ſerait-elle pas en droit de vous accuſer de légéreté? vous allez être brouillés, je vous en avertis. Le chevalier a ſouri. — Je ne crains point ſa colere, a-t-il répondu, & d'ailleurs nous ſommes déja anciennes connaiſſances, & ce n'eſt pas un mérite pour elle; il s'eſt approché de moi pour prendre ma taſſe; oh! combien, m'a-t-il dit à demi-voix, je jouis du bonheur de vous voir, il y a ſi longtems que j'en ai été privé! — Madame de Belmare m'a empêché de lui répondre, en m'adreſſant la parole; la converſation eſt devenue générale & fort agréable. Après le thé, les femmes ont pris leurs ouvrages; j'ai parlé de la lettre que j'avais reçue de vous;

on m'a priée de la lire ; l'impreſſion qu'elle a faite, n'était pas équivoque. ces dames fondaient en larmes ; moi-même j'étais ſi émue que j'ai été obligée de ſuſpendre un moment cette lecture ; les hommes paraiſſaient auſſi très-touchés ; j'ai même apperçu quelques larmes ſur les joues du chevalier. Je n'aime point à voir pleurer ; les hommes ; cependant il eſt des cas où cette preuve de ſenſibilité fait très-bien en leur faveur. On a conclu d'un commun accord que madame Darnley aurait été la plus heureuſe des femmes, ſi elle eût vécu, & le colonel trop malheureux de lui ſurvivre. La converſation a pris une tournure ſérieuſe, analogue à ce que je venais de lire. Sevinge a dit pluſieurs choſes délicates, bien ſenties & dont il m'a été facile de faire l'application ; elles avaient l'air de naître du ſujet, & perſonne,

je

je crois, n'a pu ſuppoſer que j'y étais intéreſſée; on a tenu enſuite une eſpece de cour d'amour dans laquelle on a propoſé pluſieurs queſtions rélatives à ce ſentiment, entr'autres celle-ci : *lequel de ces malheurs, de la mort ou de l'infidélité de l'objet aimé, paraîtrait le plus difficile à ſupporter* ? Tout le monde, le chevalier même a décidé que c'était l'infidélité. Je ne diſais rien, mais madame de Belmare m'a interpellée. — Quelle eſt votre déciſion, mademoiſelle de Valſin ? je ſuis bien trompée, ſi elle ne differe pas. — Je l'avoue, ai-je répondu, je trouve les deux ſituations affreuſes, mais je n'imagine rien de plus cruel que la mort de ce qu'on aime : la mort! je m'effraye à cette ſeule penſée. Etre ſûre que jamais, jamais on ne reverra cet objet qu'on a tant aimé; qu'on n'entendra plus cette voix chérie...!

Au moins, lorſqu'il eſt infidele, l'idée du bonheur dont il jouit, peut adoucir (ſi je l'aime pour lui-même, & c'eſt ainſi que je voudrais aimer) la peine cruelle que me ferait ſon infidélité. — Ah ! mademoiſelle, m'a dit monſieur de Remur, ce ſont des ſophiſmes d'un cœur ſenſible ; ce bonheur dont il jouirait avec votre rivale, ferait votre ſupplice, à moins que vous ne changeaſſiez vous-même ; & alors il vous ſerait indifférent. — Moi changer ! ai je repris avec une vivacité que je me ſuis reprochée après ; ah ! jamais.... je m'affligerais ſans doute de la perte d'un cœur que j'aurais cru tout à moi ; mais je le ſens, l'eſpérance qu'il me ſerait rendu, reſterait au fond du mien ; cette rivale dont vous me parlez, ſerait plus aimable, mieux que moi pour la figure ; mais elle n'aimerait pas comme

moi, & j'eſpérerais que, convaincu de cette douce vérité, je redeviendrais encore l'objet de ſon attachement; c'eſt une erreur; mais je préfere tout à l'affreuſe idée de la mort. Peut-être ne ſurvivrais-je pas à l'infidélité; mais je ſuis bien ſûre que je ne pourrais ſupporter la perte éternelle de ce que j'aimerais. Je me ſuis animée en diſant ces dernieres paroles, trop ſurement, & je crains fort qu'on n'ait pénétré que j'étais juge & partie dans cette cauſe. Le chevalier gardait le ſilence, mais je pouvais juger qu'il était ému, & ſes yeux fixés ſur moi avec l'expreſſion la plus vive du ſentiment, ſemblaient m'exprimer ſa reconnaiſſance. Chacun a convenu que ma façon de penſer, était la plus déſintéreſſée, la plus généreuſe, & que ſurement je ne ſerais jamais à même de prouver qu'elle était ſincere. J'ai vou-

lu prouver à mon tour que je n'étais pas la ſeule qui penſait ainſi, & j'ai chanté cette jolie Romance *des tendres ſouvenirs*, que je vous ai envoyée; le quatrieme & cinquieme couplets venaient ſi bien à l'appui de ce que j'avais dit, qu'on a cru que j'en étais l'auteur, & j'ai eu beaucoup de peine à perſuader le contraire.

Son cœur n'eſt plus ému
Pour celle qui l'adore;
Je n'ai pas tout perdu,
Puiſqu'il reſpire encore.
Le charme à mes douleurs
Eſt dans ſon exiſtence;
Pour lui coulent mes pleurs,
C'eſt une jouiſſance.

Les jours où ma langueur
Redouble ma triſteſſe,
Ces jours où mon malheur
S'accroit de ma faibleſſe,

Je dis, qu'il ſoit heureux
Dans ſon indifférence!
Former pour lui des vœux,
C'eſt une jouiſſance.

Etrennes de Polymnie.

On a propoſé encore pluſieurs queſtions. Sevinge en a décidé quelques-unes avec eſprit & ſentiment. La ſoirée s'eſt écoulée ſi rapidement, que nous pouvions à peine croire qu'il fût l'heure de ſe retirer. Madame de Cerigni nous a propoſé de reſter à ſouper. Je ne vous donnerai rien, a-t-elle dit; mais nous ſommes ſi heureux enſemble qu'il faut prolonger ce plaiſir. Nous avons accepté. Jamais je n'ai fait un ſouper plus gai, plus agréable; placée à côté du chevalier, nous jouiſſions du bonheur de nous voir, de nous entendre, ſans être trop contraints, & nous n'avons été que prudents. On s'eſt laiſſé aller à

cette gaîté douce, qui ſuit toujours la ſimplicité & la bonhommie. Point de prétentions, beaucoup d'indulgence, jamais je n'ai été auſſi heureuſe; Sevinge auſſi paraiſſait ſatisfait. On a fait des jeux dans leſquels il a trouvé le moyen de dire mille jolies choſes. Nous avons chanté quelques duos; enfin, nous nous ſommes ſéparés infiniment contents les uns des autres, réſolus de nous voir ſouvent de cette maniere.

Sûre de n'être point rencontrée par mon pere, j'ai accepté le bras du chevalier. — De quelles délices j'ai joui dans cette ſoirée! m'a-t-il dit, & qu'il m'eſt doux de penſer que je ſuis l'objet de votre attachement! Oh! mon Hortenſe, ſi j'étais capable d'inconſtance, le ſouvenir de votre converſation me raménerait à vous pour jamais. Qu'il eſt heureux le mortel qui

poſſéde les affections d'une ame auſſi pure & auſſi ſenſible, & qui ſent vivement ſon bonheur ! Comme nous ne devons point nous voir demain ni le jour ſuivant, il m'a conjuré de permettre qu'il m'écrivit. Je lui ai allégué la réſolution que j'avais priſe, de ne point ſoutenir de correſpondance ; mais il l'a combattue avec une éloquence ſi tendre, ſi perſuaſive, que je n'ai pu réſiſter à ſes inſtances. Je recevrai donc ſes lettres, mais je ne lui répondrai point. Vous allez me blâmer, mon Eugénie. Oh ! ne me jugez pas trop ſéverement ; cependant je le mériterais, & à préſent qu'il n'eſt plus là pour défendre ſa cauſe, je me blâme infiniment d'avoir cédé à ſes perſécutions. Je veux du moins être prudente & faire enſorte que jamais mon pere ne ſe doute que j'aie conſenti à recevoir des lettres

d'un homme qu'il déteſte. Il ne m'en a point encore parlé, & j'ignore comment il a ſu qu'il était venu à Valſorand; il le croit, au ſurplus, attaché au char de madame d'Argenne, & il le diſait hier avec un air ironique; mais il ne fit aucune réflexion là-deſſus.

Ma bonne tante m'écrit qu'elle me regrette; elle fait ſes complimens à M. de Sevinge, qui m'a dit qu'il voulait aller la voir demain. Je l'en ai remercié, enchantée qu'il y aille, lors même que je n'y ſuis plus. Mais, adieu mon amie, le guet crie deux heures; j'étais ſi contente que je n'aurais pas voulu m'endormir, ſans vous avoir fait part de mon contentement. Adieu.

LETTRE XXVI.

Le chevalier de Sevinge à Monſieur de Melcourt.

L*******.

JE ne te peindrai point, mon ami! les différents mouvemens que ta lettre fait élever dans mon cœur. Quoi! *monſieur de Valſin peut rappeller du jugement injuſte qu'on prononça contre lui? Il eſt fondé; ſes parties adverſes n'ont rien à prétendre, elles jouiſſent d'un bien que les loix lui adjugent?* Ton pere aſſure qu'il n'a qu'à inſtruire un avocat, ou venir plaider lui-même ſa cauſe? *il ne peut la perdre, elle eſt bonne, & il rentrera dans tous ſes*

droits. O ! mon cher Melcour, quel ſentiment délicieux a pénétré mon ame ! pendant que je liſais cet article de la lettre, comme elle ſe livrait à l'eſpoir ! Hortenſe pourrait m'appartenir un jour ! je la devrais à la reconnaiſſance, car je ne puis croire que ſon pere perſiſtât dans ſa haine contre moi, s'il voit que j'ai réellement l'intention & le pouvoir de l'obliger. Mon motif eſt intéreſſé ſans doute, mais ne m'engagerais-je pas à faire le bonheur de ſa fille ? Oh ! oui, j'oſe t'en aſſurer, il n'aura jamais lieu de ſe répentir de m'avoir choiſi pour ſon gendre. Je ne ſuis embarraſſé que de la maniere de lui apprendre ce que tu me mandes ; je n'oſe aller chez lui, ſa porte m'eſt fermée, & je ſuis perſuadé qu'il a donné un ordre général pour que je ne ſois jamais reçu ; je me ſuis déja préſenté trois ou quatre

fois depuis le retour d'Hortenſe, & j'ai toujours été renvoyé; cependant je la vois dans le monde, & comme elle m'a prié de ne lui rendre aucuns ſoins en public, je ne puis lui parler longtems de ſuite; il eſt vrai qu'elle m'a permis de lui écrire, & je pourrais me ſervir de ce moyen pour lui demander un entretien chez elle ou ailleurs; il faut que je la mette au fait de ce que tu me mandes, qu'elle en parle à monſieur de Valſin. Si elle ne peut me recevoir, j'irai chez la vieille tante, qui eſt plus que jamais dans mes intérêts, qui meurt d'impatience de ſavoir la déciſion de ton pere, & qui me diſait hier dans l'effuſion de cœur. " Ah! ſi votre projet réuſſit, „ que mon frere obtienne une revi- „ ſion de ce procès, & la juſtice „ qui lui eſt due, il ne peut aſſez „ vous témoigner ſa reconnaiſſance,

„ & la main de ſa fille peut ſeule l'ac-
„ quitter ". Je baiſai la ſienne, dans le tranſport de ma joie, & je ne pus réſiſter à lui dire que tout mon bonheur était attaché à mon union avec ſon adorable niece. " Ne l'ai-je pas de-
„ viné? dit-elle, j'étais ſûre que vous
„ en étiez amoureux; quoique vieille,
„ j'ai encore de la pénétration. Eh
„ bien! vous avez le goût bon; mon
„ Hortenſe eſt charmante, elle vous
„ rendrait heureux : mais vous! la
„ rendriez-vous heureuſe? d'abord,
„ vous aime-t-elle? c'eſt le grand
„ point. Je crains que vous n'ayez à
„ combattre ſortement contre la pré-
„ vention de ſon pere, & j'ai cru
„ m'appercevoir que, ſans la partager
„ entierement, elle en tient un peu;
„ mais vous la vaincrez, & le grand
„ ſervice que vous avez l'intention
„ de leur rendre, ne peut que pro-

„ duire cet effet, ou j'aurais mau-
„ vaiſe opinion de leur ſenſibilité".
Je n'ai point voulu tirer la bonne dame d'erreur ſur les ſentimens de ſa niece; j'aurais cru commettre une indiſcrétion impardonnable, & je l'ai laiſſée perſuadée qu'elle était au moins indifférente.

Mais pendant que je m'occupe de chimères qui ne ſe réaliſeront peut-être jamais, j'oublie que je ſuis pere, ou que je l'ai été. Quoi! Cécile a donné le jour à un être qui, s'il eût vécu, aurait été deſtiné à maudire ſon exiſtence! Il n'eſt plus, dis-tu, & il a perdu la vie en la recevant! Mon ami! mon cœur s'eſt ſerré, en liſant cet article de ta lettre. Malheureuſe Cécile, ah! tu ne gémis pas ſeule de ta faibleſſe, & le remords d'en avoir abuſé, empoiſonne le bonheur dont je jouïrais. Elle a quitté Bordeaux, dis-tu,

peu de tems avant celui de ſa délivrance ; elle eſt allée cacher ſa honte & ſes malheurs dans un couvent ; & tu es ſûr que, puiſque le fruit de ſon amour n'exiſte plus, ſes parents renoncent à me pourſuivre, & qu'elle eſt décidée à faire ſes vœux ? Ah ! puiſſe-t-elle être heureuſe dans cet aſile de la paix ! puiſſe ſurtout mon ſouvenir ne pas troubler ſa tranquillité ! Je ne mérite pas de conſerver une place dans le ſien, & j'eſpere qu'elle oubliera jusqu'au nom de celui qui n'a payé ſon attachement que d'ingratitude. Cependant ſi ſon fils eût vécu, je te le jure ; mon ami ! j'aurais été capable pour aſſurer ſon ſort, de ſacrifier mon bonheur, de braver le courroux de mon oncle ; oui, de renoncer à Hortenſe, pour réhabiliter l'honneur de mademoiſelle de Surville ; peut-être ma vie aurait-elle été le prix de ce cruel ſa-

crifice; mais je l'aurais fait: je connais trop bien mademoiſelle de Valſin, pour être aſſuré que, ſi elle eût été inſtruite de ce que je lui ai caché juſqu'à préſent, elle aurait exigé que je fis à Cécile la ſeule réparation qu'elle était en droit d'attendre.

A préſent que je ſuis aſſuré qu'elle a renoncé à moi, je vais écrire à mon oncle, le conjurer de demander Hortenſe pour moi à ſon pere; il ſera déja inſtruit de la déciſion de monſieur de Melcour, & j'eſpere qu'il m'accordera la main de ſa fille. Je lui offrirai d'aller à Bordeaux plaider ſa cauſe, ou du moins informer les membres du Parlement, concerter avec un avocat. N'ayant plus à redouter les Surville, je pourrai y retourner en toute aſſurance. O! mon ami! une perſpective de bonheur s'ouvre devant moi; quand tu connaitras mademoiſelle de Valſin,

tu comprendras qu'il ne peut qu'être assuré par mon union avec elle. Cette charmante fille ne peut se résoudre à recevoir mes soins en public, elle a même exigé que je fis la cour à quelqu'autre femme, & mon cœur se révolte à cette feinte.

Il y a ici une Parisienne (la marquise d'Argennes) qui se dit malade, & qui est venue consulter le célebre Tissot ; c'est une femme du monde, petite-maîtresse outrée, qui croit en imposer, en se donnant des airs, & paraissant mépriser tout ce qui ne vient pas de Paris. Elle est extrêmement jolie ; mais ses mœurs & sa façon de penser, dont elle ne fait point mystere, contrastent infiniment avec la décence & la simplicité qui règnent dans cette ville. Il est inconcevable, que jouissant de la plus grande liberté, les femmes se conduisent d'une maniere

auſſi irréprochable. Les jeunes perſonnes vont ſouvent ſeules dans le monde, & quoique ce ſoit peut-être un mal que leurs meres ne les accompagnent pas toujours, il n'en réſulte aucun inconvénient. Il eſt ſûr, que c'eſt la privation d'une choſe qui en fait la valeur. Nos jeunes Françaiſes, élevées dans la gêne & l'auſtérité des couvents, ſe font une idée enchantereſſe des plaiſirs du grand monde, dont elles ſont privées, & loin de croire ſur la foi des religieuſes, qu'ils ſont le chemin de la perdition, & que les hommes ſoient des monſtres, elles ſe perſuadent que la jouiſſance des premiers eſt le Paradis ſur la terre, dont les derniers ſont les anges. Elles ſortent de leur retraite, l'eſprit & le cœur occupés de ces chimeres; elles veulent les réaliſer, & donnent tête baiſſée dans tous les travers; ne con-

naiſſant preſque jamais l'homme auquel on les unit, elles s'empreſſent de faire un choix, qui les dédommage de l'ennui que leur cauſe un époux preſque toujours déteſté, ou tout au moins indifférent ; ſi elles deviennent meres, ce n'eſt pas pour en remplir les devoirs ; indifférentes pour leurs enfants, elles les livrent aux ſoins de gens mercenaires, juſqu'au moment où elles s'en ſéparent tout-à-fait, & abandonnent le ſoin de leur éducation à des étrangers. Les filles élevées dans des couvents, contractent la fauſſeté, & ſur-tout un amour du plaiſir & de l'indépendance, qu'elles ſatisfont à tout prix, dès l'inſtant qu'elles ſont libres. Tu vas dire que je charge le tableau ; je conviendrai qu'il peut y avoir quelques exceptions, mais tu m'accorderas que cette maniere d'être eſt la plus générale, ſur-tout chez les

femmes de Paris & des grandes villes de province.

L'éducation des jeunes perſonnes dans ce pays, eſt très-différente; elles ſont preſque toujours ſous les yeux de leur mere; cependant on les met à même de contracter des liaiſons les unes avec les autres, dès leur enfance, en leur laiſſant former des ſociétés où elles ſont ſeules: ces liaiſons d'enfance durent toute leur vie, & en font ſouvent le bonheur. Comme elles ne ſont point gênées & jouiſſent des plaiſirs permis, elles ne déſirent pas de ſe marier pour être plus libres; étant à même de voir journellement des hommes qui ſont leurs égaux, elles le ſont de faire un choix; le cœur les décide plutôt que les convenances. Rarement voit-on une jeune perſonne non-mariée, coquette; & plus rarement encore une femme infi-

dele ; quoiqu'elles ſuivent aſſez nos modes, celle des mariages indifférens n'a pas encore pénétré dans ce ſéjour, & l'on ne voit point de ces intrigues ſcandaleuſes, ſuites de cette indifférence qui, en portant le déſordre & la honte dans un ménage, en troublent à jamais la tranquillité. Un mari oſe avouer qu'il aime ſa femme, & celle-ci, en n'agaçant pas les autres hommes, oſe lui prouver qu'elle eſt digne de ſon attachement. Loin d'éloigner leurs enfans au moment de leur naiſſance, elles leur donnent les premiers ſoins & les nourriſſent elles-mêmes, ſe conſacrant uniquement à ce devoir que la nature preſcrit : j'ai vû une mere âgée de dix-huit ans, très-jolie, aimant infiniment la danſe, refuſer toutes les occaſions de danſer, pour reſter auprès de ſa petite fille. Mais quoi ! lui diſais je, vous lui fai-

tes le ſacrifice de la choſe que vous aimez le plus? — Ah! c'eſt que je l'aime encore plus que tout au monde, me répondit-elle; croyez-vous d'ailleurs, que je ſerais heureuſe éloignée de mon petit ange? Non, ajouta-t-elle, en lui donnant des baiſers, toutes mes jouiſſances, tous mes plaiſirs ſont auprès de ce berceau.

Je ſuis bien trompé, ſi mon Hortenſe ne ſera pas la plus tendre des épouſes & des meres; elle eſt l'amie de cette jeune dame, & elle careſſe ſa petite Adèle avec toute l'expreſſion d'une ame ſenſible, & ſouvent elle a préféré paſſer des ſoirées avec la mere & l'enfant, à aller dans des aſſemblées brillantes. Elle me diſait un jour, qu'elle ne comprenait pas qu'on ſe mariât par obéiſſance ou convenance, ou déſir de s'établir, mais qu'elle comprenait encore moins qu'on ceſſât d'ai-

mer l'homme auquel on s'était unie, du bonheur duquel on s'était chargée. Oh ! mon ami, & je ſerai peut-être cet homme là ! cette idée me met hors de moi, je ne vois que ma félicité, ſans ſonger aux obſtacles qui s'y oppoſent.

Je me ſuis laiſſé entraîner au plaiſir de te faire une légere eſquiſſe de la maniere d'être des femmes de ce pays, & je ne t'ai point dit que cette marquiſe d'Argennes, qui a donné lieu à cette diſſertation, s'eſt imaginée que je devrais être ſon ſigisbé : j'ai beau m'en défendre, elle me pourſuit, m'accable de billets, & m'aſſure que, comme compatriote, je dois n'être occupé que d'elle. La crainte de faire de la peine à Hortenſe, m'empêche de prouver publiquement à la marquiſe, que je ne mérite pas l'honneur qu'elle veut me faire. On nous fait toujours jouer

enſemble, méthode que je blâme infiniment; dès qu'on ſuppoſe qu'un homme fait la cour à une femme, & qu'elle reçoive ou non ſes ſoins, on leur fait faire la même partie, & l'on compromet du plus au moins les jeunes perſonnes, en les affichant ſouvent malgré elles, & j'avoue que j'en éprouve tout l'ennui & le déſagrément. Madame d'Argennes en paraît très-contente; mais moi j'enrage, & ſi l'on ne nous donnait pas quelquefois mademoiſelle de Valſin, (ſans deſſein ſûrement) je déclarerais hautement que je renonce au jeu; mais je ne puis me refuſer au charme d'être ſi près d'elle, de faire la même choſe qu'elle, d'avoir ſouvent le même intérêt; cependant je ſouffre le martyre par la contrainte que j'éprouve. Forcé de cacher la paſſion qui me conſume, quand je voudrais l'avouer à tout l'univers, perſuadé

qu'elle m'ennoblirait aux yeux de tous ceux qui en connaiſſent l'objet, obligé même, par ſon ordre, d'avoir des attentions pour une autre femme; oh! c'eſt un ſupplice qui me rend quelquefois le monde odieux. Mais, que j'en ſuis dédommagé dans des petites ſoirées charmantes! quoiqu'elle ne veuille pas que je lui rende des ſoins, j'ai au moins le plaiſir de la voir ſans gêne, de l'entendre & de jouïr de tout ce qu'elle dit; le jeu étant banni de ces petites aſſemblées, qui ſont conſacrées à la converſation, à la lecture & à la muſique; quelquefois même on y joue la comédie, c'eſt un plaiſir qu'on ſe procure ſouvent à L*******: il y a quelques femmes qui ont du talent, & s'acquittent fort bien des différens rôles qu'elles rempliſſent; il eſt même étonnant que n'ayant point été à même de voir les grandes actrices de la

ſcene

ſcene Françaiſe, elles jouent auſſi bien; étant perſuadé que ſi c'eſt un talent naturel, il peut beaucoup acquérir par l'imitation. Il y a quelques hommes qui en ont auſſi beaucoup, & j'ai vû jouer deux ou trois pieces de ſociété, dans leſquelles il y avait plus d'enſemble qu'on n'y en trouve ordinairement, & qui m'ont fait un vrai plaiſir. On m'a propoſé d'en être, mais comme Hortenſe avait refuſé, je n'ai pas voulu prendre de rôles, d'autant qu'on me deſtinait ceux d'amoureux, & que je n'aurais pas voulu, même en jouant la comédie, adreſſer à une autre qu'à elle, des expreſſions que mon cœur voudrait lui adreſſer ſans ceſſe. Mais, adieu, mon cher Melcour; je t'ai conſacré ma ſoirée, parce que je ne devais pas la voir aujourd'hui; je n'aurais quitté mon ami que pour mon Hortenſe; mais pour elle

je quitterai tout ; oui, même la vie. Tu me manderas ce que tu ſauras ſur la famille des Surville, & ſi la réſolution de Cecile eſt confirmée.

LETTRE XXVII.

Mademoiſelle de S. Firmin à Hortenſe de Valſin.

S. Firmin.

VOUS voyez par cette date, ma chere Hortenſe, que j'ai quitté G*****. Il y a trois jours que nous avons repris le chemin de notre tranquille retraite; avec quel plaiſir j'ai apperçu de loin la flèche du ruſtique clocher! Oui, je le jure, mon cœur battait de joie en arrivant. La campagne eſt affreuſe dans ce moment; les prairies couvertes de neiges, les arbres de glaçons, donnent à toute la nature une teinte mélancolique; mais ma gaîté domine,

& maman ne peut croire qu'elle ſoit ſincere. — Tu veux te faire forte, me dit-elle, en cherchant à t'étourdir ſur le chagrin d'avoir quitté le ſéjour de G*****. — Eh! maman, vous croyez donc votre Eugénie fauſſe, diſſimulée; vous ſavez cependant ce qui en eſt, & vous la connaiſſez aſſez pour être ſûre du contraire. Je ſuis ſi contente, ma chere amie, de me retrouver chez moi, dans ma jolie chambre, de revoir le portrait de mon Hortenſe, qui ſemble me ſourire; notre bonne Suzon, qui s'ennuyait tant après nous; oui, tout, juſqu'aux belles poules de notre baſſe-cour, & dont vous ſavez que je prends ſoin quelquefois, me cauſe un plaiſir extrême; je ne dois pas oublier notre miniſtre, qui, quoique vieux garçon, eſt encore un vert-galant, comme dit maman. Il vint au moment de notre arrivée,

m'apporter un bouquet de narciſſes, qu'il avait fait fleurir dans de l'eau. — Je les ai planté à votre intention, mademoiſelle, ma belle demoiſelle; ils ont ſécondé mon déſir, en fleuriſſant plus vîte qu'à l'ordinaire. — Puis-je ne point parler de nos bons payſans? Je ſerais une ingrate, ſi j'oubliais leur empreſſement à venir s'informer de nos nouvelles; j'étais ſi touchée de leur bonhomie, que des larmes de joie s'échappaient de mes yeux. — „ On „ nous avait aſſuré, me dit une bon„ ne vieille, que la demoiſelle reſte„ rait par là bas, qu'elle épouſait un „ tant riche monſieur; j'en étais bien „ aiſe pour lui, & je le trouvais ter„ riblement heureux : mais certes, „ moi je ne me ſerais pas conſolée, „ ſi je ne l'avais pas revue ". Les jeunes filles m'apportaient leurs couſſins de dentelles, que je leur ai com-

mencée & appriſe avant mon départ, pour me faire voir combien elles avaient avancé. Ces détails ſont bien minutieux, mon Hortenſe ! mais je ſais que tout ce qui peint le ſentiment, eſt apprécié par vous.

J'ai reçu vos deux lettres à G*****; trois jours avant de quitter cette ville; j'étais ſi fort occupée à rendre des viſites, que je n'ai pu vous répondre tout-de-ſuite; je me ſuis réſervée ce plaiſir pour quand je ſerais revenue dans ma tranquille ſolitude.

Mylord Tylney me témoigna vivement ſon regret de mon départ; il ne tiendrait qu'à moi de croire qu'il eſt réellement amoureux de votre Eugénie. Il a demandé à maman la permiſſion de venir nous voir à S. Firmin; elle lui a été accordée, parce que nous n'attachons aucune conſéquence à cette viſite, & que je ſuis ſûre que huit

jours d'abſence m'auront bientôt effacée de ſa mémoire. L'amour a beſoin d'aliment, ſur-tout dans le cœur d'un jeune homme, & mon indifférence n'eſt pas propre à l'entretenir; cependant je ſerai charmée qu'il vienne nous voir; les viſites ſont toujours plaiſir à la campagne; elles renouvellent les idées, & j'aurai, je crois, bien des queſtions à lui faire ſur mes connaiſſances de G*****.

A propos, ma chere Hortenſe, j'ai beaucoup réfléchi ſur la queſtion propoſée & ſur la maniere dont vous avez répondu. Je dis avec M. de Remur, que vous êtes dans l'erreur, quand vous croyez que vous préféreriez voir votre amant infidele à le voir mourir. L'une & l'autre ſituation ſont affreuſes; mais ſoyez aſſurée, mon ange! qu'on ſe conſole de la mort, & jamais de l'infidélité. Dans le premier cas,

la ſenſibilité ſeule eſt en jeu : on ſe dit, il eſt mort m'aimant encore ; il n'aurait été heureux qu'avec moi ; je fais une perte cruelle, mais cette douce idée peut rendre mes regrets moins amers. L'infidélité bleſſe, non ſeulement la ſenſibilité, mais l'amour-propre.... Quoi ! une autre poſſéde ce cœur que j'ai cru tout à moi, une autre a des qualités, des charmes que je n'ai pas, & il m'a dit ſi ſouvent que je les avais tous ! Il trouve le bonheur auprès d'une autre, tandis que je croyais que ſeule je pouvais le lui faire connaître ! O ! mon Hortenſe, que toutes ces idées ſont mortifiantes ! & quel ſupplice ne doit-on pas éprouver, quand on voit le triomphe d'une rivale, & l'indifférence de celui qu'on a tant aimé, qu'on aime encore, qu'on aimera toujours ? Vous avez, dites-vous, l'eſpoir que cet amant volage

vous rendra ſon cœur ? O ! jamais, jamais mon amie ! & ſi vous deveniez encore l'objet de ſon attachement, ne ſeriez-vous pas tourmentée par la crainte d'une nouvelle infidélité ? Pourriez-vous ajouter foi à des ſermens qu'il aurait déja trahis ? La bonté naturelle de votre ame vous a ſéduite, lorſque vous ſouteniez avec tant de chaleur cette thèſe, & vous étiez peut-être perſuadée que Sevinge ne vous mettrait point à même de prouver votre ſincérité ? Pour moi, je vous l'avoue, je ne pardonnerais jamais à l'homme qui m'aurait trompée ; ſon inconſtance éléverait une barriere éternelle entre lui & moi, & lors même que je le verrais ramper à mes pieds, implorer ſon pardon, le ſouvenir de ſa perfidie me donnerait la force de le mépriſer. Vous êtes plus généreuſe que votre Eugénie, je le ſais ; mais

j'oſe croire que vous ne ſoutiendriez pas auſſi héroïquement la cruelle épreuve, ſi vous y êtiez appellée. J'eſpère que je vous ai convaincue, ma chere Hortenſe; ſi je n'y ai pas réuſſi, je conclurai que votre ame eſt véritablement céleſte, & je m'en ſuis toujours doutée.

Dites-moi ſi votre pere tient toujours à ſa prévention contre le chevalier; j'ai dans l'eſprit qu'il finira par lui rendre juſtice. Puiſſai-je être inſpirée, quand je vous fais cette prophétie! Mais, voilà maman qui m'appelle, elle trouve que j'écris trop longtems. Adieu, mon amie chérie, continuez à m'écrire bien longuement, & croyez que le plaiſir de vous lire, eſt le plus doux dont je puiſſe jouir dans ma retraite.

LETTRE XXVIII.

Mademoiſelle de Valſin à Mademoiſelle de S. Firmin.

L******.

NON, mon Eugénie, non, mon pere ne revient point de ſon injuſte prévention. En vain, ma tante lui écrit en faveur du chevalier, lui vante ſes graces, ſon eſprit, ſes talens, l'honnêteté de ſes mœurs; il répond à ſes éloges par des ſarcaſmes, dont madame de Valſorand n'a pu s'empêcher d'être piquée. Il n'eſt point admis chez nous, même dans les aſſemblées, & cette diſtinction eſt d'autant plus frappante, qu'il eſt le ſeul étranger qui en ſoit exclus; quoique mon pere ne

les aime pas, il n'eſt cependant jamais impoli avec eux; c'eſt à Sevinge ſeul, qu'il réſerve tout ſon mépris. Oh ! mon amie, je l'avoue en rougiſſant, cette cruelle injuſtice, loin de diminuer mon attachement pour lui, ne ſert qu'à l'augmenter. Il me ſemble que je dois réparer le tort que lui fait M. de Valſin; en m'avouant coupable de déſobéiſſance, je ſens que je n'aurai jamais la force de me corriger. Il y a quelques jours que je n'ai vu le chevalier, étant reſtée auprès de ma mere qui a été incommodée, mais il m'a écrit. Il a, dit-il, dans ſon dernier billet envoyé ce matin, quelque choſe d'important à me communiquer, qu'il n'oſe confier au papier; il me conjure de lui faciliter les moyens de me voir ou chez moi ou ailleurs, entre aujourd'hui & demain. Il nomme madame de Cerigni, chez laquelle

nous pouvons nous rencontrer comme par hazard, qui peut même être témoin de notre converſation, & que d'ailleurs nous pourrons éviter, en allant chez elle à l'heure de ſa toilette. Il me ſupplie, au nom de notre attachement mutuel, de ne pas lui refuſer une choſe d'où dépend ſon bonheur. Il aurait préféré, ajoute-t-il, que j'euſſe pu le recevoir chez moi, mais il ſait les ordres de mon pere, & craindrait de me compromettre ou de m'expoſer à ſa colere, s'il les bravait. L'idée d'un rendez-vous m'a révoltée; je veux bien l'aimer, l'aimer toujours, mais je ne veux pas avoir à rougir vis-à-vis de moi-même de mon trop de condeſcendance, & je me blâme déja d'avoir conſenti à recevoir ſes lettres; cependant la curioſité, le déſir de l'obliger, plus fort encore, ont plaidé ſa cauſe, & je lui ai

répondu très-laconiquement, que je me trouverai demain chez madame de Cerigni, à quatre heures, ne pouvant ſortir aujourd'hui. J'ai ſupprimé dans ma réponſe, toutes les expreſſions d'attachement, & malgré cette précaution, je me ſuis répentie de l'avoir envoyée, & je ne ſuis pas tranquille, dans la crainte qu'il ne l'égare. Oh ! ma chere Eugénie, comme la moindre action ſuſceptible de blâme, trouble & alarme une conſcience délicate; je ne ceſſe de me répéter que j'ai eu tort, que j'aurais dû ne point écrire, & je ſuis mal avec moi-même depuis que je ſens que Sevinge a des preuves de ma déſobéiſſance formelle ; & ce qui ajoute encore au tourment que me cauſe cette idée pénible, c'eſt le ſoupçon dont je ne puis me défendre ſur ſa conſtance. Cette marquiſe d'Argennes.... Oh ! Eugénie, la force

du ſentiment l'emporte; il faut, il faut que je vous avoue que celui de la jalouſie s'éleve dans mon cœur. Elle eſt ſi jolie, elle l'agace continuellement.... Il y a pluſieurs jours que je ne l'ai vu; il a été toujours dans les mêmes aſſemblées qu'elle, je le ſais; on les fait jouer ſans ceſſe enſemble; il la raccompagne tous les ſoirs; je veux croire qu'elle l'exige; mais peut-il ne pas céder avec plaiſir aux ſollicitations d'une femme charmante, & dont il eſt ſi hautement diſtingué? Je me dis en vain, que chaque billet que je reçois de lui, eſt une expreſſion plus vive & plus énergique de ſon amour; je le crois, quand je les lis, je me reproche mes ſoupçons, & ils s'élevent de nouveau, dès que je ne vois plus les aſſurances de ſa tendreſſe. Mon pere contribue encore à me déſeſpérer; il ne rentre ja-

mais au logis, ſans me dire qu'il a rencontré le chevalier avec la marquiſe, ou qu'il les a vû à l'aſſemblée, & ſon ton eſt ſi ironique, ſon regard ſi pénétrant; on voit qu'il cherche à démêler dans mes yeux, l'impreſſion que me font ces propos. Oh ! elle eſt viſible, & il ne tient qu'à lui de voir qu'il me pénetre de chagrin : il donne auſſi carriere à ſon humeur cauſtique & à ſa haine; je ſuis forcée d'entendre mille ſarcaſmes ou plaiſanteries piquantes, qui ont plus en vue le chevalier que la marquiſe, quoiqu'il n'épargne pas celle-ci; mais je crains d'être méchante, car il me trouvera toujours prête à l'approuver dans tout ce qu'il dira d'elle.

Cependant je dois convenir que Sevinge m'a écrit toutes les fois qu'il l'a vue, & les perſécutions qu'elle lui fait, dont il paraît même excédé;

mais ne ſerait-ce point une maniere de ſe faire un mérite auprès de moi, de ſon indifférence ou de ſon dégoût pour cette femme? Ne ſuis-je pas injuſte ou tout au moins ingénieuſe à me tourmenter? Oh! mon amie, cette jalouſie, comme elle eſt cruelle! & pourquoi lui ai-je donné accès dans mon cœur? Aidez-moi à la vaincre, aſſurez-moi que j'ai tort, que je poſſéde ſeule celui du chevalier; qu'en ayant l'air de faire la cour à madame d'Argennes, il m'obéit; ne l'en ai-je pas ſollicité? Il eſt vrai que ce n'était pas ſur elle que j'aurais voulu que tombât ſon choix; elle eſt ſi ſéduiſante, elle a tant d'art, & moi j'en ai ſi peu! je le verrai demain, il faut que je lui demande.... Mais non, qu'il ne ſuppoſe pas que j'aie pu le ſoupçonner! Chere Eugénie, je ne ſais ce que je veux, & je ſuis ſans ceſſe

en contradiction avec moi-même ; je vous quitte, & je vous rejoindrai demain, au retour de chez madame de Cerigni. Combien je m'impatiente de ſavoir ce qu'il peut avoir à me dire, & ſur-tout de le voir ! ces trois ou quatre jours m'ont paru autant de ſiecles ; il m'aſſure qu'il ne les a pas trouvé moins longs. Comme il eſt tendre, ſenſible, délicat dans ſes billets ! Oh ! je ſuis preſqu'auſſi injuſte que mon pere ; & j'ai plus de torts que lui, puiſque je connais ſi bien le chevalier. Mais, adieu. A demain au ſoir.

P. S. Je reçois dans ce moment un billet de madame de Cerigni, qui me propoſe de paſſer demain chez elle, avant d'aller chez madame de Belmare, où nous avons un petit concert ; nous devons y chanter un trio, ma-

dame de Cerigni, Sevinge & moi : elle penſe que nous ſerons bien aiſes de le répéter, & ne me demande que pour cinq heures, mais j'irai plus tôt, pour avoir le tems d'entendre le chevalier. Je ſuis bien aiſe de cet arrangement, il ſauve l'air d'un rendez-vous. Adieu, mon Eugénie.

LETTRE XXIX.

De la même à la même.

Le lendemain au soir à 8 heures.

OH ! mon Dieu, ma plus chere amie, de quelle scène affreuse j'ai été le témoin ! Je ne sais, si j'aurai la force de vous écrire; ma main tremblante, mes yeux fatigués de larmes, mon ame oppressée par la douleur, m'en empêcheront ; je veux cependant essaier de me remettre,& je soulagerai mon cœur, en vous confiant les peines cruelles que j'éprouve actuellement.

Vous aurez vu par ma lettre d'hier, que j'avais accordé bien malgré moi, une espece de rendez-vous au chevalier.

Ah ! ſi j'avais ſuivi le mouvement intérieur qui me blâmait, que de tourmens je me ſerais épargnée ! Pouvais-je prévoir ce qui eſt arrivé ? J'ignore encore par quel moyen mon pere..... Oh ! mon Eugénie, j'ai une ennemie, une ennemie cruelle, & quelle autre que la marquiſe ?... mais n'anticipons pas ; je veux tâcher de mettre de l'ordre dans le recit que j'ai à vous faire.

Ce matin à déjeuné, mon pere m'a demandé où je paſſais ma ſoirée ? j'ai répondu, chez madame de Belmar, & il a paru ſatisfait ; il m'a même dit que puiſqu'on y faiſait de la muſique, il y viendrait peut-être ; j'en étais bien aiſe, & je l'ai prié de s'arranger à y venir ; j'étais ſûre de moi-même, & perſuadée que le chevalier ne ſe trahirait pas. Je ſors à quatre heures, & j'arrive chez madame de Cerighi ;

le chevalier y était déja. — Vous vous êtes ſurement trompée, m'a-t-elle dit, je ne vous attendais que dans une heure. — J'aurai mal lu votre billet, ai-je répondu en rougiſſant, mais je pourrai aller faire une viſite en attendant que vous ſoiez prête; Sevinge m'a regardée avec l'air du reproche. — Non, non, a repris mon amie, reſtez ici pendant que je vais faire ma toilette, vous répéterez vos duos, je ne reſterai que peu de tems; il ne vaut pas la peine de vous en aller; j'en agis ſans compliments avec vous, & je vous quitte. Nous l'avons aſſurée qu'elle ne devait point ſe gêner, & elle eſt ſortie. Le ſentiment pénible que j'éprouvais de ma fauſſeté vis-à-vis d'elle, a augmenté le chagrin que me cauſait déja la démarche que je faiſais, & je crois que cédant au mouvement intérieur qui

me blâmait de mon imprudente diſſimulation, je l'aurais ſuivie, ſi Sevinge qui s'appercevait du trouble de mon ame, ne s'était approché de moi au moment où je m'avançais vers la porte. — Oh ! ma bien aimée Hortenſe, a-t-il dit en preſſant ma main, il y a ſi longtems que je ne vous ai vue, & vous avez l'air de regretter que je jouiſſe enfin de cette ſatisfaction ; de vous répentir de la démarche que vous avez faite pour me la procurer ; ah ! ne vous la reprochez pas ! elle ne peut vous compromettre, puiſqu'elle ſera ignorée, & que vous connaiſſez la pureté de mes ſentimens. Laiſſez-moi jouir enfin du bonheur de vous voir, de vous entendre ; & il me ramenait vers la cheminée. — Je n'ai pas eu la force de perſiſter dans mon projet, trouvant qu'en effet il y avait bien longtems que nous ne nous

étions vus ; désirant d'ailleurs d'entendre ce qu'il avait à me dire, je me suis assise ; il s'est placé à mes côtés, & me témoignant sa vive reconnaissance. — Oh ! je ne pourrai, m'a-t-il dit, que vous entretenir de la félicité dont je jouis actuellement ; combien ce tems qui s'est écoulé sans vous voir, m'a paru long ! — Mais, lui ai-je répondu en souriant, madame d'Argennes vous a-t-elle permis de vous appercevoir de sa longueur ? — La marquise ! mademoiselle, a-t-il repris d'un air sérieux, & en s'éloignant un peu ; quoi ! vous pourriez penser qu'elle pût un moment me faire oublier mon Hortense ? Je sais qu'elle répand dans le monde que je deviendrai sûrement amoureux d'elle, si je ne le suis déja ; ma maniere froide, & quelquefois impolie, devrait la persuader du contraire ; elle s'est mise dans la tête de

jouer

jouer la comédie, & veut abſolument me donner les rôles d'amoureux; je m'y ſuis conſtamment refuſé. Enfin, hier elle me fit prier de paſſer chez elle; je la trouvai entourée de livres de théatre. — Venez, venez, dit-elle, vous ne pouvez plus vous en défendre; j'ai choiſi Mélanie; j'excelle dans le grand genre; vous jouerez Monval! — Non madame! je n'ai aucun talent, & je ferais manquer la piece. — Fauſſe modeſtie! vous devez jouer à merveille; mais peut-être, ajouta-t-elle malignement, ſi mademoiſelle de Valſin me remplaçait, vous vous acquitteriez plus volontiers de ce que je déſire de vous? — Je ne vous entends pas, madame! — Parce que vous ne voulez pas m'entendre, monſieur! on m'a dit que c'était à cette jeune perſonne, que je devais mon peu de ſuccès auprès de vous; mais elle me

paraît si froidement belle, que je ne déſeſpere pas d'en triompher. — Je fus ſi révolté de ce propos que je me levai bruſquement pour ſortir. — Eh! quoi, vous voilà déconcerté; les amoureux n'aiment pas à être pénétrés; au ſurplus je vous avertis que, vous vous laſſerez du rôle d'amant tranſi, & que vous ne tarderez pas à vous appercevoir que celui de Céladon, eſt fort ennuieux; vous verrez qu'il eſt des femmes qui peuvent valoir la ſuprême Hortenſe. — (Je vous dis tous ces propos, mon adorable amie! parce que je ſais que la façon de penſer de la marquiſe, vous eſt très-indifférente.) Je ne lui répondis que par un ſourire mépriſant, & je la quittai. Voilà la vérité, & croiez-vous encore qu'elle puiſſe me rendre inconſtant? — Non, mon cher Sevinge! non, & je rougis d'avoir pû vous ſoupçonner; en effet,

je pardonne à madame d'Argennes ſa maniere de s'exprimer ſur mon compte ; je lui pardonne tout que de vouloir m'enlever votre cœur ; elle ne peut y réuſſir, je ſuis vengée ; mais ce n'eſt pas pour une juſtification que vous avez déſiré de me voir ſans témoin ; j'ai la plus vive impatience de ſavoir ce que vous avez à me communiquer de ſi important, & je crains que ce ne ſoit un prétexte.... — Pouvez-vous me croire capable de vous tromper ? a-t-il dit en m'interrompant ; non, puiſque vous m'enviez le bonheur de vous réitérer les aſſurances de mon vif attachement, je vais venir au ſujet qui m'a fait déſirer de vous voir. J'ai pu juger qu'il vous en a beaucoup couté pour faire une démarche qui, ſi elle était connue, paraitrait peut-être imprudente; mais je vous le répéte, ma tendre amie ! elle ſera

ignorée, le hazard nous a favoriſé, & d'ailleurs, mon motif eſt mon excuſe.

Il a ſorti une lettre d'un ami intime, qu'il a à Bordeaux, & m'en a lû un article fort long, par lequel M. de Melcour apprend au chevalier, que mon pere peut faire valoir tous ſes droits, rélativement à cette ſubſtitution, qui cauſa ce grand procès, dont le jugement inique le força de quitter la France. J'ai ſouvent entendu mon pere gémir de l'injuſtice avec laquelle on le traita; il n'a jamais cru poſſible qu'il pût rappeller de ce jugement. Les informations que M. de Melcour a priſes là-deſſus, ſont claires, préciſes, & montrent toute la validité des droits de monſieur de Valſin. Sans croire qu'il en profite, ai-je dit au chevalier, je ſuis ſûre que mon pere ſera ſatisfait qu'on reconnaiſſe à Bor-

deaux, qu'il a été la victime de la mauvaiſe foi de ſes juges, & de la perfidie de ſes adverſaires. Oh! chevalier, quelle ame eſt donc la vôtre? ai-je ajouté en preſſant ſa main : mon pere, par ſa cruelle prévention contre vous, aurait dû s'attirer tout au moins votre indifférence; & votre empreſſement à lui rendre un ſervice ſignalé, prouve que vous êtes au deſſus de la vengeance. — Eh! mon Hortenſe, oubliez-vous donc qu'il vous a donné le jour? ce titre ſeul lui vaut tout mon reſpect; mais ne me croiez pas trop déſintéreſſé; je l'avoue, j'eſpere que cette preuve de mon déſir de l'obliger, vaincra la haine qu'il parait m'avoir vouée. Ah! ſi cette reconnaiſſance qui doit agir ſur toute ame ſenſible, l'engageait à m'accorder le ſeul bien que mon cœur déſire! ſi cette main pouvait un jour m'appartenir! ſi elle

devenait le gage de ſon eſtime ! comme elle ſerait pour moi la récompenſe du plus ardent amour ! Oh ! ma bien aimée Hortenſe, quelle ſerait ma félicité ! dites que la vôtre ſerait auſſi aſſurée, en devenant la compagne d'un homme qui ne vit que pour vous adorer. — J'étais ſi émue que je ne pouvais lui répondre ; des larmes d'attendriſſement coulaient ſur mes joues, je ſerrais ſa main avec toute l'effuſion du ſentiment, & j'allais l'exprimer, lorſque j'ai entendu quelque bruit dans la chambre voiſine ; Sevinge s'eſt levé précipitamment, car il était à mes pieds, & il a repris ſa place à côté de moi ; nous avions le dos tourné contre la porte qui s'eſt ouverte bruſquement, & j'ai vu dans la glace qui eſt ſur la cheminée, mon pere dont le regard ſévere m'annonçait le mécontentement ; nous nous ſommes levés,

mais j'étais trop interdite pour lui parler ; le chevalier l'a ſalué ; il ne lui a point rendu ſon ſalut. — Je vous trouve mademoiſelle, en fort bonne compagnie, & je ne ſuis plus ſurpris de votre empreſſement à ſortir de ſi bonne heure. — J'ai répondu d'une voix tremblante, que nous attendions madame de Cérigni pour faire la répétition du concert. — *Madame de Cérigni, le concert* .... a-t-il dit avec une colere concentrée ; vains prétextes ! je le ſais ; on ne m'en impoſe point ; votre trouble & votre embarras ſont une preuve que vous êtes coupable, & que vous êtes ici en rendez-vous prémédité, avec un homme que j'haborre. — Le chevalier a treſſailli. — Oui, monſieur, a continué mon pere en ſe tournant vivement vers lui, vous avez pû vous en appercevoir, & ſi je ne vous l'ai pas dit plus tôt, c'eſt que

je n'en ai pas trouvé l'occaſion; elle ſe préſente aujourd'hui; je vous répéte donc que je ne vois en vous qu'une ſuborneur qui cherche à ſéduire une jeune imprudente, à la ſouſtraire à l'autorité paternelle; mais je le jure, j'aimerais mieux la voir dans ſon tombeau que l'épouſe d'un homme tel que vous.

Oh! Eugénie, jugez quelle a été ma terreur, en entndant ces paroles, & en voyant Sevinge mettre la main ſur la garde de ſon épée; mon pere a vu ce mouvement, & a tiré la ſienne. — Je dois vous avoir offenſé, monſieur, a-t-il dit, & je ne crains point de vous en rendre raiſon. — Ah! grand Dieu! me ſuis-je écriée, en m'élançant vers le chevalier, & arrêtant ſon bras, qu'allez-vous faire? Au nom de notre attachement mutuel, calmez votre juſte reſſentiment.... —

Hortenſe, Hortenſe ! qu'exigez-vous de moi ? en remettant ſon épée qui était preſque hors du fourreau. Je ſacrifie mon honneur outragé à mon amour, & je reſpecterai les jours d'un homme cruel, mais qui vous a donné la vie. — Non, je ne veux point être épargné, a repris mon pere en fureur ; ce n'eſt pas à un ſentiment que je déteſte, que je réprouve, que je veux devoir la conſervation de mes jours ; venez monſieur, ſortons. — Ah ! mon pere ! ai-je dit en tombant à ſes pieds, & le retenant de force, ah ! vous ne ſortirez pas ; n'expoſez pas votre fille au déſeſpoir le plus affreux, en perſiſtant dans un projet dont l'iſſue ne pourrait que me couter la vie. — Laiſſez-moi, Hortenſe ! diſait-il, en eſſaiant de ſe dégager ; laiſſez-moi laver dans ſon ſang l'atteinte que cet homme a vou-

lu porter à notre honneur. — Sevinge s'eſt avancé fierement, & m'a fait frémir. — Je dédaigne, a-t-il dit, de me juſtifier d'une imputation auſſi odieuſe; ſans mademoiſelle, je n'aurais pas ſupporté auſſi patiemment vos outrages; elle ſeule était en droit d'arrêter mon bras & mon reſſentiment; je craindrais, en reſtant davantage ici, de perdre cette modération qu'elle me preſcrit; Hortenſe, a-t-il ajouté en s'approchant de moi, vous ſavez, ſi je mérite le traitement que je viens d'eſſuier; vous ſavez ſi je ſuis un ſuborneur; il eſt au deſſous de moi d'entreprendre ma juſtification; puiſſe monſieur de Valſin ne pas vous rendre la victime de ſa colere, & ne la faire retomber que ſur moi! je puis tout ſupporter pour l'amour de vous.

Je retenais toujours mon pere que j'ai vu frémir pluſieurs fois d'impatience

& de fureur pendant le diſcours du chevalier. Dieu me donnait des forces ſurnaturelles ſans doute, car il n'a pu ſe dégager : j'ai fait un ſigne à Sevinge de quitter la chambre ; il m'a compris, & il eſt ſorti, en me jettant un regard qui m'a pénétrée.

Dès qu'il a été dehors, l'émotion que j'éprouvais, était ſi violente, l'effet ſi rapide, que dégageant mon pere, je ſuis reſtée ſans connaiſſance.

Je penſe que madame de Cérigni dont le cabinet de toilette eſt aſſez loin du ſallon où nous étions, eſt venue au bruit qu'a fait mon pere qui, effrayé de mon état, a tiré le cordon de la ſonnette très-violemment ; car en rouvrant les yeux, je l'ai vue auprès de moi, me donnant du ſécours. Mon pere, Sevinge, où ſont-ils ? ai-je demandé avec effroi.— Monſieur de Valſin eſt ici, m'a-t-elle répondu. (J'ai

vu en effet mon pere appuié contre la cheminée, l'air abſorbé & gardant un profond ſilence.) Le chevalier eſt loin; mais, a-t-elle continué, l'état affreux dans lequel je vous ai vue, m'a empêchée de faire des queſtions. Puis-je ſavoir ce qui y a donné lieu? — Oui, madame, vous ſerez inſtruite, a repris mon pere, & je dois ſans doute vous remercier de votre amitié pour mademoiſelle, puiſqu'elle vous engage à favoriſer les vues & les deſſeins d'un homme que je hais, & avec lequel ſans doute vous êtes d'intelligence pour ſéduire cette jeune inſenſée. — Que voulez-vous dire, monſieur? a repris madame de Cérigni avec vivacité; je ne m'attendais pas à être inſultée chez moi. — Oh! mon amie, lui ai-je dit en l'embraſſant & fondant en larmes, pardonnez à mon pere; le reſſentiment le met hors de

lui; oui, vous êtes innocente de ce dont il vous accuſe, j'en atteſte le ciel.... Ah ! vous ignoriez la démarche imprudente que j'ai faite, & dont je ſuis ſi cruellement punie; je l'avoue, la répétition du concert n'était qu'un prétexte, & le déſir extrême d'entretenir monſieur de Sevinge, m'a engagée ſeul à venir ici.

On ne m'en a donc point impoſé, mademoiſelle, a dit mon pere; pardonnez, madame, ſi j'ai pu vous croire capable de concerter avec ce ſéducteur la ruine de ma fille; ſon aveu vous diſculpe à mes yeux; j'étais dans l'erreur, mais cette erreur était pardonnable, & les apparences ſont contre vous.—J'ignore, monſieur, de qui vous voulez parler, a répondu madame de Cérigni; ſi c'eſt monſieur de Sevinge que vous appellez un ſéducteur, j'oſe croire que vous lui faites injure; ſa

conduite avec mademoiſelle de Valſin eſt trop honnête, trop reſpectueuſe, pour ſuppoſer qu'il cherche à la ſéduire. — Ne le juſtifiez point, madame ! vous perdez vos peines ; mais venez, mademoiſelle, je préſume que vous n'irez pas chez madame de Belmare dans l'état où vous êtes, & d'ailleurs je vous le défends ; je n'ai pas beſoin de vous prier madame, de ne pas parler de la ſcene qui vient de ſe paſſer ; ſi ma fille veut ſe perdre elle-même, il faut au moins eſperer que ſes amies n'y contribueront pas.

Madame de Cérigni m'a embraſſée tendrement, & m'a demandé à demi-voix, ſi je voulais lui permettre de m'accompagner ; j'ai craint que mon pere ne s'y oppoſât : mais je l'ai priée d'entretenir un moment le chevalier, & de venir me voir demain.

Mes jambes faibles & tremblantes

ne pouvaient me ſoutenir ; mon pere avait fait chercher une chaiſe à porteurs ; il m'y a conduit lui-même, & s'eſt trouvé ſur le ſeuil de notre porte, pour m'aider à monter l'eſcalier ; ma mere était déja ſortie, j'en ai été bien aiſe, je n'aurais pas voulu avoir à rougir devant elle. Lorſque j'ai été dans ma chambre, après m'avoir fait aſſeoir dans un fauteuil, & fait prendre quelque choſe pour me calmer, car j'avais des eſpeces de convulſions, mon pere a fermé la porte avec ſoin, défendant qu'on vint nous interrompre, & s'aſſeyant près-de-moi. — Hortenſe ! m'a-t il dit avec plus de douceur que je n'oſais m'y attendre, votre conduite eſt des plus imprudentes ; j'ai dans les mains des preuves de votre condeſcendance, pour un homme qui en eſt indigne ; voyez ce billet ; il m'a été envoié par quelqu'un qui

ſans doute s'intéreſſe à vous, & qui a frémi, en penſant au danger que vous courriez, en accordant un rendez-vous à un homme auſſi dangereux.

Que ſuis-je devenue, mon Eugénie, en reconnaiſſant le billet que j'écrivis hier au chevalier ! j'ai pouſſé un cri douloureux & couvert mon viſage de mes deux mains.

Oui, vous faites bien, a repris mon pere, de cacher votre honte; qui m'aurait dit que mon Hortenſe qui faiſait ma gloire & mon bonheur, ferait un jour mon tourment ? — Oh ! mon pere, ai-je dit en embraſſant ſes genoux; ne me jugez pas ſur les apparences, elles ſont contre moi, je le ſais; mais croyez que je ſuis encore digne d'être votre fille; ſi vous vouliez m'entendre, vous ſauriez la raiſon de ce fatal rendez-vous; ah ! ſoiez perſuadé qu'il ne tendait pas à me cou-

vrir de honte, comme vous paraiſſez le craindre. — Eh bien ! je conſens à vous écouter. Soyez vraie, & ſi je puis vous juger innocente, comptez ſur mon pardon.

Je lui ai dit alors en ſubſtance l'article de la lettre de monſieur de Melcour qui le concernait. Il m'a interrompue. — Arrêtez, n'en dites pas davantage; tout ce que vous ajouteriez, ne pourrait que me convaincre de la fauſſeté de Sevinge; cette lettre eſt feinte, ce qu'elle contient, eſt une imagination de ſa part, inventée pour vous ſéduire; je ſuis bien trompé, s'il ne vous en a pas impoſé ſur le lieu de ſa naiſſance, ſur ſa qualité; je m'y connais, c'eſt un aventurier, & je frémis, en penſant au danger que vous avez couru. Oh ! mon pere, madame de Cérigni le connait particulierement. — Et d'où le connait-elle?

il aura extorqué quelques recommandations ; je veux croire qu'il a du courage, quoiqu'il ait refuſé de ſe battre avec moi ; il s'eſt conduit en homme d'honneur, puiſqu'il n'a cédé qu'à vos inſtances ; mais il n'en eſt pas moins vrai que c'eſt un chevalier d'induſtrie, qui, nous ſachant aſſez de fortune & de belles eſpérances, & vous croyant prévenue en ſa faveur, a cherché à vous plaire, & n'y a que trop réuſſi ; s'il était de Bordeaux comme il le dit, ne connaîtrais-je pas ſon nom ? quoiqu'il y ait près de trente ans que j'ai quitté cette ville, je n'ai point oublié les familles diſtinguées qui l'habitent, & celle de Sevinge n'exiſtait pas. — Je crois vous avoir dit, mon pere, qu'une affaire d'honneur l'avait obligé de changer de nom. — Ah ! n'eſt-ce pas ce que diſent tous les aventuriers ? je n'en ſuis pas la dupe de ces

affaires d'honneur; ce ſont de vieux contes rebattus ; ſans doute, par fauſſe gloire, il aura quitté un nom ignoble pour en prendre un de roman. Si j'avais encore quelques liaiſons à Bordeaux, je prendrais des informations, pour me convaincre que je ne me trompe point ; mais le marquis de Verſannes n'exiſtant plus, je n'y connais perſonne, & d'ailleurs elles ne ſerviraient qu'à augmenter votre honte ; ainſi je me borne à vous prier de renoncer à un attachement qui vous deshonore. Il vous en coutera ſans doute, a-t-il continué après un moment de ſilence, & voyant que je fondais en larmes ; mais la vertu conſiſte à vaincre; que ces larmes ſoient les dernieres qui coulent pour un homme qui ne les mérite pas ! je vous laiſſe à vos réflexions, & j'eſpere que je vous retrouverai diſpoſée à

vous conformer à mes volontés.

Il eſt ſorti, & m'a laiſſée plongée dans la douleur la plus vive. Oh ! mon Eugénie, il eſt donc vrai qu'il faut renoncer au chevalier ! Tout ce que m'a dit mon pere, ne m'a point perſuadée, & je perſiſte à croire qu'il eſt digne de mes affections.... mais lui-même renoncera à moi ; il a été trop offenſé, pour entretenir encore un ſentiment qui ne lui a valu que des outrages. Et ce billet, comment eſt-il parvenu dans les mains de monſieur de Valſin ? Il y a des moments où je penſe que Sevinge me trompant, m'a ſacrifiée à la marquiſe en le lui donnant, & que celle-ci, pour ſe faire un mérite auprès de mon pere, le lui a envoyé. Mais loin de moi cette idée ! il eſt incapable de cette perfidie ; il l'aura égaré, & alors il eſt tout au moins imprudent, mais ne l'étais-je pas plus

de l'écrire ? Oh ! toutes mes penſées ſont dans une confuſion dont je ne puis ſortir.

Mes parents ſoupent dehors. J'ai profité de ma liberté pour vous écrire tous ces détails ; il me ſemble que mon cœur eſt un peu ſoulagé. Oh ! mon Eugénie, plaignez votre Hortenſe, elle ne voit devant elle qu'un abyme de douleurs, & je n'ai que des alternatives cruelles. Adieu mon amie ! ma main & mes yeux ſont fatigués ; je vais eſſaier de prendre un peu de repos, mais je doute que je puiſſe y réuſſir. Adieu.

Fin du premier Volume.

569674